

2012

De l'Autre Côté du Periph': Les Lieux de l'Identité dans le Roman Feminin de Banlieue en France

Mame Fatou Niang

Louisiana State University and Agricultural and Mechanical College

Follow this and additional works at: https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool_dissertations



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Niang, Mame Fatou, "De l'Autre Côté du Periph': Les Lieux de l'Identité dans le Roman Feminin de Banlieue en France" (2012). *LSU Doctoral Dissertations*. 1740.

https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool_dissertations/1740

This Dissertation is brought to you for free and open access by the Graduate School at LSU Digital Commons. It has been accepted for inclusion in LSU Doctoral Dissertations by an authorized graduate school editor of LSU Digital Commons. For more information, please contact gradetd@lsu.edu.

DE L'AUTRE COTÉ DU PERIPH' : LES LIEUX DE L'IDENTITÉ DANS LE ROMAN
FEMININ DE BANLIEUE EN FRANCE

A Dissertation

Submitted to the Graduate Faculty of the
Louisiana State University and
Agricultural and Mechanical College
in partial fulfillment of the
requirements for the degree of
Doctor of Philosophy

in

The Department of French Studies

by
Mame Fatou Niang

Licence, Université Lyon 2 – 2005
Master 2, Université Lyon 2 – 2008
August 2012

A Lissa

REMERCIEMENTS

Cette thèse n'aurait pu voir le jour sans le soutien de mon directeur de thèse Dr. Pius Ngandu Nkashama. Vos conseils et votre sourire en toute occasion ont été un véritable moteur. Merci pour toutes ces fois où je suis arrivée dans votre bureau sans rendez-vous, en vous demandant si vous aviez « 2 secondes » avant de m'engager dans des questions sans fin. Botondi pour votre soutien sans failles. Je voudrais aussi remercier les membres de mon comité. Quand je pense au Dr. Yeager, deux mots me viennent à l'esprit : gentillesse et plaisir. C'est pour la gentillesse dont vous faites montre au quotidien, et pour le plaisir que vous avez à nous instruire. Vous êtes une motivation de tous les instants. J'exprime ma gratitude au Dr. Sylvie Dubois pour son aide, ses conseils et sa bonne humeur contagieuse. Je voudrais remercier le Dr. Rosemary Peters pour la porte toujours ouverte, pour les brouillons lus, pour ses suggestions et pour tout le reste...

Mes remerciements vont aussi au Dr. Adelaïde Russo pour ses conseils et pour m'avoir introduite à l'œuvre de Maurice Maeterlinck. J'exprime ma reconnaissance au Professeur Gregory Stone, le plus rock'n roll des directeurs de département ! Merci à l'ensemble des enseignants et du personnel administratif de notre département.

Des remerciements spéciaux vont aussi à Larry Butcher, Natalie Rigby et Katie McGee, this would have been impossible without you. I love you!

Ma gratitude s'étend enfin à toute ma famille de Dakar aux Déhauts, en passant par Vienne, Paris ou Montréal : les Niang, les Meunier, les Cissé, les Mahr, merci pour tout. Maman, Papa, Tapha, Lissa et Bouna, Seumeu khell bi yeupp mOUNGUI si yenn teyy ! Et enfin, last but definitely not least, Thiouth, Loulou et Jb ni meu leen bouggee, khadioull fi.

DE L'AUTRE COTÉ DU PERIPH' : LES LIEUX DE L'IDENTITÉ DANS LE ROMAN FEMININ DE BANLIEUE EN FRANCE

TABLE DES MATIÈRES

DEDICACE	i
REMERCIEMENTS	ii
ABSTRACT	vi
NOTE SUR LES ŒUVRES	vii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 : « MES MOTS POUR MA BANLIEUE » : LA PRISE D'ECRITURE DES FILLES DU BETON.....	14
1.1 La banlieue au carrefour de l'histoire et de la planification	14
1.1.1 Les fais(and)eurs d'opinion : les médias et la banlieue.....	17
1.1.2 Du besoin de créer cet espace.....	27
1.1.2.1 Banlieues et immigration.....	28
1.1.2.2 La banlieue dans un contexte postcolonial et global : L'Islam en France	31
1.1.2.3 Nation, Identité et multiculturalisme à la Française.....	36
1.1.2.4 Les paradoxes du discours républicain sur la banlieue	43
1.2 La Banlieue, réplique de la ville coloniale.....	44
CHAPITRE 2 : UNE (RE)ECRITURE DE L'ESPACE AU FEMININ	53
2.1 Écriture et spatialisation du pouvoir.....	57
2.2 Enjeux et réception de la production littéraire féminine de banlieue.....	85
CHAPITRE 3 : UN CORPS A CORPS AVEC LA MERE ENTRE PLUME ET BETON.....	98
3.1 Les représentations de la femme immigrée en France	99
3.1.1 Les héritages coloniaux	102
3.1.2 La résistance dans la fuite	117
3.1.2.1 La fugue comme tentative de reterritorialisation	118
3.1.2.2 La fuite comme réalisation du rêve parental	121
3.2 Écarts d'identité : Mères migrantes et filles de la République	124
3.2.1 Gardiennes de la tradition	126
3.2.2 (Me)tisseuses de paroles et agents d'intégration	130
3.2.3 Yasmina et Doria ou le poids des murs	136

3.2.4	Tout sur ma mère : L'hommage d'Habiba Mahany	140
3.2.5	You can't transplant a flower twice »: La question de la transmission identitaire	144
CHAPITRE 4 : ECRITURE ET TRAVAIL SUR LA LANGUE		155
4.1	Quelle langue, pour quelle littérature ?	155
4.1.1	De la difficulté à penser ce corps de textes dans la littérature française	156
4.1.2	Difficultés de dénomination et de classification	159
4.1.3	Une littérature française des marges : l'inclusion dans le décentrement	170
4.2	Les je(ux) sur la langue	173
4.2.1	Fausse autobiographie ou vraie autofiction ?	175
4.3	« Touche pas à mon céfran » : paroles de la banlieue	191
4.3.1	Historique de l'intérêt politique de la langue française	193
4.3.2	Mé-tissages linguistiques : La « tchatche » de Faïza Guène	200
4.3.2.1	Moi, c'est comme ça que j'tchatche : les marques de l'oralité	201
4.3.2.2	Les modifications morphologiques	206
4.3.2.3	Les emprunts.....	211
CONCLUSION		218
BIBLIOGRAPHIE		224
VITA		238

ABSTRACT

My dissertation “*De l’Autre Côté du Periph’: Les Lieux de l’Identité dans le Roman Féminin de Banlieue en France*” examines the writings of young female authors from the French suburbs, known as the banlieues. Not to be confused with their American counterparts, French suburbs have recently emerged as spatialized emblems of violence, poverty and social unrest. Their perception as sites of massive immigration furthermore fueled fears of national identity loss. The riots of fall 2005 violently brought to the foreground tensions that had been simmering and illustrated the increasing division between the banlieues and the rest of French society. Using an approach that combines the study of space, an examination of media, feminist theory and language analysis, I demonstrate that far from being a menace to postmodern France’s imagined community, banlieues are the laboratory of new multiethnic and transnational beings.

In my dissertation, I look at writers from the banlieues whose novels feature female protagonists, born in immigrant families and engaged in a quest to redefine self. In this pursuit, the characters of the texts attempt to negotiate their position between the culture at home and the French culture, often symbolized by the powerful *école Républicaine*. This search is rendered more arduous for female characters within a space that has been constructed as masculine. I argue that through the evocation of non-hegemonic visions, the novels present the banlieues as dynamic spaces allowing for a new discursive practice of identity and citizenship.

Chapter one starts with an analysis of public and media discourses and their role in crafting of the banlieue as a *lieu du ban*. In Chapter two, I show through a reading of Habiba Mahany’s Kiffer sa race and Faïza Guène’s Kiffe kiffe demain how the characters conjure these images of a marginalized space.

Chapter three explores the generational differences between female protagonists and the impact of the quest for self on mother-daughter relations. A side-by-side analysis of Leila Sebbar’s Fatima ou les Algériennes au Square, Tassadit Imache’s Une Fille sans histoire and Habiba Mahany’s Kiffer sa race brings light to the influence of the maternal figure on the daughters’ representation of self.

Finally, the fourth chapter looks at the linguistic manifestations of these *métissages*. A close examination of the writing and linguistic features of my corpus will reveal the critical position of language as a shelter for polyphonic voices calling on France to reexamine its position vis-à-vis these marginalized citizens.

NOTE SUR LES ŒUVRES

Les annotations suivantes seront utilisées afin de désigner les ouvrages du corpus :

F Fatima ou les Algériennes au square. Paris : Stock, 1981.

S Shérazade, 17 ans,. brune, frisée, les yeux verts. Paris : Stock, 1982.

UFS Une fille sans histoire. Paris : Calmann Levy, 1998.

KKD Kiffe kiffe Demain. Hachette, 2004.

KR Kiffer sa race. Paris : JC Lattes, 2008.

PM Petite Malika. Paris : JC Lattes, 2010.

*Comment décrire ?
Comment raconter ?
Comment regarder ?
[...]
Comment lire ces traces ?
Comment saisir ce qui n'est pas montré, ce qui n'a pas été photographié, archivé, restauré, mis en scène ?
Comment retrouver ce qui était plat, banal, quotidien, ce qui était ordinaire, ce qui se passait tous les jours ?¹*

INTRODUCTION

Dans son étude des mutations des modes de vie contemporains, Augustin Berque insiste sur l'urbanisation et l'extension des villes qu'il interprète comme les marques d'une « transformation en profondeur de l'écoumène » (Écoumène 218). Berque met en évidence le mouvement par lequel le concept de la ville et celui de la modernité s'enlacent afin d'enraciner dans l'urbain une industrialisation synonyme de progrès social illimité. En France, la construction dans les années 1950 de logements sociaux à l'orée des grandes villes laisse une empreinte dans le béton de cette foi inébranlable en un mieux pour l'Homme. Ces logements collectifs à loyer modéré et disposant de tous les agréments de la vie moderne sont considérés à leur début comme une étape transitoire avant l'accession à la propriété individuelle. Un demi-siècle plus tard, ces grands ensembles de banlieue sont devenus des aires de confinement et des « contres-mondes de la mobilité » (Lapeyronnie 57). Ces « espaces légendaires [qui] sont sans cesse montrés et parlés sur le modèle de la contre-exemplarité » (Milliot 123) sont aujourd'hui perçus comme une menace sur la stabilité politique et l'identité nationale française. Dans ses pérégrinations en banlieue nord de Paris, François Maspero découvre « un magma informe, un désert de dix millions d'habitants, une suite de constructions grises indifférenciées; un purgatoire circulaire, avec au centre Paris-Paradis » (24). Espace clos enfermé sur lui-même, « terrain vague pour vague à l'âme, » (24) la banlieue est absente des guides touristiques et les pas du promeneur

¹ Récits d'Ellis Island : histoires d'errance et d'histoire 28.

ne s'y aventurent plus. En ce sens, elle est un non-lieu oblitéré par l'attrait de la grande ville mitoyenne.

En France, l'évocation de ces territoires éveille une multitude d'images et de stéréotypes. Les échos d'incivilités relayés par les organes de communication ont contribué à cristalliser dans les imaginaires l'idée de zones de non-droit, de « lieux du ban. » Pour Virginie Milliot, la banlieue a une place unique et paradoxale dans la modernité urbaine « dont elle occupe à la fois le centre et la périphérie » (24). En effet, le délitement des territoires périurbains occupe le devant du questionnement social, et place ces espaces au centre des préoccupations nationales au moment même où l'incompréhension avec le centre ne cessent de grandir.

Ce travail est né d'un questionnement personnel. Le 27 Octobre 2005, Zyed Benna et Bouna Traoré, deux adolescents de dix-sept et quinze ans originaires de la cité du Chêne-Pointu à Clichy-sous-Bois,² trouvent la mort au terme d'une course poursuite avec des éléments de la BAC³ de Livry-Gargan. Ces deux décès déclenchent des manifestations sans précédents dans les banlieues des grandes villes françaises et la proclamation par le gouvernement de l'état d'urgence après trois semaines de guérillas urbaines. Dans les années 1980 et 1990, des mouvements de contestation sporadiques ont secoué ces territoires, mais l'intensité des événements de l'automne 2005 les propulsent véritablement au centre d'une « géographie de la peur » où ils figurent une menace à « la communauté imaginée » française. De 1998 à l'automne 2004, nous sommes intervenue dans les grandes banlieues de la couronne Lyonnaise, en qualité d'accompagnant scolaire pour le compte du Secours Populaire Français. Cette expérience au contact des habitants des Minguettes, de la Duchère, et de Vaulx-en-Velin a déroulé un fil narratif en vive opposition avec les discours publics et médiatiques sur ces espaces. De cette

² La commune de Clichy-sous-Bois est située au Nord de Paris, dans le département de la Seine-Saint-Denis.

³ La Brigade Anti-criminalité est une unité de la Police Nationale Française.

constatation est né le désir de questionner cet écart entre les perceptions et les représentations de la banlieue d'une part et l'autoreprésentation des résidents des quartiers périphériques d'autre part.

Cette thèse veut interroger l'homogénéité des représentations de la banlieue et faire émerger la pluralité des facettes de ces lieux, en insistant paradoxalement sur la peinture de ce que Michel de Certeau nomme « les pratiques du quotidien. » Dans le tome 1 de L'invention du quotidien, il redonne ses lettres de noblesse au banal en entreprenant de révéler le potentiel qui repose sous son apparente simplicité. Pour de Certeau, tout système a des failles qu'une observation minutieuse et une tactique simple peuvent révéler. Il définit la tactique comme :

Un calcul qui ne peut pas compter sur un propre, ni donc sur une frontière qui distingue l'autre comme une totalité visible. La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Elle s'y insinue, fragmentairement, sans le saisir en son entier, sans pouvoir le tenir à distance. (XLVI)

Dans cette définition, la tactique n'existe pas indépendamment du système et ne dispose pas de son propre périmètre d'action. Pourtant, cet « art de faire » tire sa principale force de cette position dans les tréfonds mêmes d'un modèle dont il se joue de l'intérieur, qu'il bouleverse afin de se créer des espaces d'expressions autonomes. De Certeau dédie son analyse à l'homme ordinaire qui :

Invente le quotidien grâce aux arts de faire, ruses subtiles, tactiques de résistance par lesquelles il détourne les objets et les codes, se réapproprie l'espace et l'usage à sa façon...Tours et traverses, manières de faire des coups [...] prouvent, à qui sait les voir, que la foule sans qualité n'est pas obéissante et passive, mais pratique l'écart dans l'usage des produits imposés. (Quatrième de couverture)

L'étude de « l'écart » sera centrale à notre examen des procédés culturels, sociaux et linguistiques par lesquels les auteurs de banlieue disent leur quotidien.

Pour de Certeau, l'homme s'est engagé dans une course effrénée à l'élévation, et dans une recherche extatique du plaisir « de voir l'ensemble, de surplomber, de totaliser » (141). Ce

faisant, il s'est coupé de la masse et à peu à peu perdu sa capacité à distinguer les détails de son quotidien. Pour le philosophe, « la volonté de voir la ville a précédé les moyens de la satisfaire » (140) et il prend comme preuve de cette assertion les cartographies du moyen-âge qui, bien avant l'invention de l'aviation, élaboraient des vues aériennes des villes. Cette pratique de la cité dote le spectateur d'un « œil céleste, » (140) en lui conférant une perspective quasi divine sur l'espace. Et Michel de Certeau de rappeler que cette « ville-panorama » n'est qu'un leurre, « un tableau qui a pour condition de possibilité un oubli et une méconnaissance des pratiques » (141) de ses occupants ordinaires. Aux « totalisations imaginaires de l'œil, » et autres « constructions visuelles panoptiques ou théoriques » de la ville pensée et perçue, de Certeau oppose les « manières de faire » et « l'expérience anthropologique, poétique et mythique » (142) de la ville habitée. Cette déclaration est particulièrement vraie dans le cas des banlieues françaises où les discours et représentations forgés depuis l'extérieur ont pris le pas sur le quotidien de ceux-là mêmes qui vivent ces espaces. Alexandre Dauge-Roth nous rappelle pourtant que « tout espace au quotidien a pour corps [de] multiples façons d'être et de faire qui ne relèvent pas du notable, de ce qui est jugé digne d'intérêt. (154)

L'analyse de cette pratique du banal sera au cœur de notre investigation. Nous nous aiderons ainsi des théories mises en place par Georges Perec qui en 1974 se lançait dans sa « tentative d'épuisement d'un lieu, » afin de relever dans sa banalité les mille petits riens dont la succession aléatoire fait la vie de tous les jours.

Dans ce travail, il s'agira de démontrer à travers l'étude d'une sélection de romans d'auteurs issues de ou écrivant sur la banlieue française, que l'écriture du quotidien dans ces textes, ainsi que les pratiques culturelles et spatiales mises en œuvre par les habitants des cités, remettent en question les représentations externes de ces territoires. En nous aidant des

définitions du quotidien offertes par de Certeau et Perec, nous entreprendrons de démêler les différentes tactiques que ces auteurs mettent en œuvre pour dire les banlieues. Cet imaginaire des grands ensembles déstabilise le mythe de leur stigmatisation et met en relief leur rôle dans la gestation d'une nouvelle identité française. Espace liminal, lieu de l'entre-deux spatial et identitaire, la banlieue se mue en « zone où l'identité [...] s'ouvre à l'altérité tout comme à ses réappropriations et reconfigurations possibles » (Dauge-Roth 154).

L'urbanisme et les politiques publiques qui ont accompagné l'émergence des grands ensembles français depuis les années 1950 ont décidé des fonctionnalités de ces espaces sur la scène sociale et urbaine. Les œuvres du corpus présentent des personnages qui tentent de se soustraire à cette assignation en réinventant leur quotidien, et en se réappropriant ces marges par l'intermédiaire d'actions assimilables à un « braconnage » (239). Michel de Certeau emprunte à Lévi-Strauss le modèle du « bricolage, » cet autre art de faire avec les moyens dont on dispose, et l'applique dans un premier temps à la lecture qu'il ne conçoit pas simplement comme une activité d'enregistrement d'informations. De Certeau déclare que loin d'être passif, le lecteur a le pouvoir de s'insinuer dans le texte, de le bouleverser et d'y projeter son expérience. Nous interrogerons l'applicabilité du «braconnage » certes aux activités des auteurs et des protagonistes des romans du corpus à l'étude.

Les ouvrages qui composent le corpus de recherche sont: Fatima, ou les Algériennes au square (1981) et Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts (1982) de Leïla Sebbar; Une Fille sans Histoire (1989) de Tassadit Imache; Kiffe kiffe demain (2004) de Faïza Guène, et enfin Kiffer sa Race (2008) de Habiba Mahani. Bien que n'appartenant pas à proprement parler au groupe des écrivaines issues de l'immigration, Leïla Sebbar s'est très vite imposée comme l'une des porte-paroles de la littérature de banlieue. Née en 1941 d'un père algérien d'une mère

française, Sebbar grandit en Algérie et s'installe en France afin d'y terminer ses études. Elle est l'une des auteures ayant le plus écrit sur la deuxième génération issue de l'immigration africaine ou nord-africaine en France. Son premier roman sur la banlieue, Fatima, ou les Algériennes au square (1981) est une galerie de portraits de femmes exilées et de mères fraîchement arrivées en France, que l'on découvre à travers le regard d'une jeune fille nommée Dalila. C'est ensuite dans une série de romans axés autour de la jeune Shérazade qu'elle s'affirme comme l'une des voix les plus fortes de l'adolescente de banlieue. En 1982, le premier opus de la série introduit Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts. L'on y découvre une jeune fille issue de l'immigration dont les attitudes et prises de position remettent constamment en question les descriptions les plus convenues sur la banlieue et ses habitants. Dans les deux romans qui suivront, Les Carnets de Shérazade (1985) et Le Fou de Shérazade (1991), Sebbar finit d'asseoir la jeune fille dans son rôle de symbole de cette « deuxième génération. » Cette série est d'une importance capitale dans ce corpus car elle marque véritablement l'entrée en littérature d'une nouvelle génération de femmes écrivant sur ces populations transplantées en France. Elle ouvre aussi une fenêtre intime sur les pensées et actions de jeunes filles, à une époque où l'adolescent issu de l'immigration est omniprésent chez Mehdi Charef ou Azouz Begag.

Tassadit Imache est née en 1958 à Argenteuil d'une mère française et d'un père algérien. Le métissage et les brassages culturels constituent un leitmotiv dans son œuvre. Un temps membre de la CNDS⁴, elle exerce aujourd'hui la profession d'assistante sociale dans la région parisienne. Son parcours personnel et ses rencontres professionnels lui ont longtemps fourni la matière de ses textes. Une Fille sans Histoire publié en 1989 sera analysé dans cette thèse.

Dans ce roman, une vieille photo de famille prise à la veille de la guerre d'Algérie est l'élément qui permet à la narratrice Lil de replonger dans un passé familial hanté par la pauvreté

⁴ Commission Nationale de la Déontologie et de la Sécurité.

et les persécutions. Comme Imache, Lil est le fruit de l'union d'une jeune française Huguette, et d'Ali un ouvrier venu d'Algérie. La photo fait office de catalyseur et devient l'élément qui permettra à la jeune fille de mettre des mots sur son histoire familiale. Face à une mère qui n'est plus que l'ombre d'elle-même, et devant la violence d'un père qui ne lui pardonne pas d'être le « hasardeux produit d'un exil forcé, » la petite fille se renferme sur elle-même et manque de basculer dans la folie. C'est au terme d'un véritable « pèlerinage » dans les souffrances de l'enfance que l'adulte qu'elle est devenue pourra comprendre les douleurs du père. La jeune fille renoue avec ses racines de l'autre côté de la Méditerranée, et Lil, l'enfant au nom francisé afin d'éviter les persécutions, redevient Lila. Le titre du roman d'Imache rappelle La Femme sans sépulture (2002) d'Assia Djébar. Djébar part sur les traces de Zoulikha, héroïne oubliée de la guerre d'indépendance de l'Algérie, disparue après son arrestation par l'armée française. En rencontrant sa famille et ses amis, l'auteure renoue les fils de l'histoire de Zoulikha afin de « l'inscrire [...] ou plutôt la réinscrire » (13). Dans la même veine, l'héroïne d'Imache entame un travail de mémoire au terme duquel de « fille sans histoire, » elle devient une fille de l'Histoire. Des éléments de la grande Histoire se confondent avec les parcours personnels des héroïnes, et le passé ressuscité assure de nouvelles fondations identitaires.

Faïza Guène est née en 1985 à Bobigny dans une famille d'origine algérienne. Romancière et réalisatrice de courts-métrages, elle est aussi la benjamine de ce corpus et l'une des auteures dont l'ascension aura été la plus fulgurante et la plus médiatisée. Son roman Kiffe kiffe demain est écrit dans une langue extrêmement contemporaine et très ancrée dans les usages linguistiques de la banlieue. Il constituera un outil idéal dans l'analyse de ce langage des cités. Le roman suit les pérégrinations de Doria une jeune fille de 15 ans qui vit seule avec sa mère dans une tour de Livry-Gargan. Las d'attendre la naissance d'un fils, le père est retourné faire sa

vie au Maroc. C'est avec une gouaille sans pareille que l'adolescente raconte les « galères » de sa cité et sa vie entre sa mère, les assistantes sociales, le lycée et les « cas sociaux » de sa banlieue. Ironie, détachement et humour corrosif sont les outils qui permettent à la jeune fille de supporter les fins de mois difficiles, l'absence du père et la vie dans les tours.

Après le succès de Kiffe kiffe demain, Guène revient sur le devant de la scène littéraire avec Du rêve pour les oufs en 2006 et Les gens du Balto⁵ en 2008. Leur immense succès commercial, en France et hors des frontières de l'Hexagone interroge les mécanismes qui entrent en jeu dans la diffusion et la réception des écrivain(e)s de banlieue. Kiffe kiffe demain s'est écoulé à plus de 400 000 exemplaires et a été traduit dans 27 langues.

Habiba Mahany est née en 1977 à Paris de parents venus d'Algérie. Elle écrit et se tourne aussi comme beaucoup d'auteurs de banlieue vers d'autres formes culturelles comme le cinéma, la musique ou le théâtre. Kiffer sa race raconte les aventures de Sabrina une adolescente de 16 ans qui vit dans une cité d'Argenteuil. Sa famille ploie sous le joug d'une mère autoritaire, et Mahany délie le fil de son histoire sur fond d'humour et d'ironie en se jouant des stéréotypes les plus communs sur la banlieue et ses habitants. Sabrina est une lycéenne brillante et sa vie dans la cité n'est pas de tout repos. C'est la rentrée scolaire et plusieurs événements vont venir bouleverser sa vie : crise d'adolescence d'un petit frère qui veut affirmer son autorité de mâle, comportement étrange de sa sœur Linda de retour du bled et arrivée d'un nouvel élève dont l'allure mystérieuse cache un drame familial. Petite Malika nous plonge dans le quotidien d'une enfant surdouée qui doit jongler avec l'ennui de l'école, les attentes d'une mère et les problèmes de la cité. Comme Doria dans Kiffe Kiffe demain, Sabrina et Malika avance dans la vie bardée

⁵ Les gens du Balto est une intrigue policière qui éloigne Guène du roman de l'univers des cités. On n'y retrouve très peu des tournures langagières qui caractérisent ses deux romans précédents.

de leur sens de l'humour. Ces œuvres offrent toutes une formidable plongée dans la vie, les idées et la tête d'adolescentes de banlieue.

Cet ensemble fait se croiser des auteures françaises qui entretiennent à des degrés divers des liens avec une culture issue de l'immigration postcoloniale dans l'Hexagone. Le corpus initial était composé exclusivement d'auteures telles que Guène ou Imache qui écrivent la banlieue du « dedans ». Après de multiples interrogations, il apparaît évident de renforcer cet ensemble par des œuvres parlant de cette même banlieue, mais produites par des écrivaines qui n'en sont pas issues. Ainsi la série des aventures de Shérazade de Leïla Sebbar trouvent toute leur place dans le corps d'étude. Le croisement de ces visions sera riche en enseignement. Le corpus s'étend sur près de trois décennies, et permettra d'apprécier le changement dans le temps des problématiques dénoncées dans les œuvres. L'évolution des politiques d'immigration, l'effritement progressif des modèles familiaux hérités de l'Afrique ou des Caraïbes, les changements urbains, sociaux et économiques seront reflétés différemment, ce qui contribuera à élargir l'éventail des situations décrites. En exergue de La Femme sans sépulture, Assia Djébar souligne son désir d'inclure la légende de Zoulikha dans « une large fresque féminine, » une mosaïque qui refléterait la diversité de ses éléments, tout en constituant une image facilement identifiable. L'ensemble de textes que je propose à l'analyse fonctionne à la manière de la mosaïque de Djébar. Ces romans sont pour la plupart des monologues féminins axés autour de la quête d'identité et du devoir de mémoire. Malgré la multiplicité des situations évoquées et les différences de style d'un roman à un autre, ces textes partagent une communauté de thèmes qui participent de l'écriture d'une même histoire. La diversité de conditions évoquées rend compte de la multiplicité des situations sur la banlieue. Loin de réduire les schémas familiaux de

l'immigration à un prototype, ces œuvres rendent compte de l'hétérogénéité des situations, afin de mieux renverser les stéréotypes.

Le concept même d'identité est souvent analysé en termes de blocs monolithiques épousant les contours des définitions de groupes particuliers. Ces auteures qui évoluent entre deux eaux nous amènent à penser au-delà des catégories fixes. Selon Edward Said, une majorité d'individus s'identifie en référence à une culture, à un cadre, et à un foyer unique. Pour ceux qui vivent l'expérience de l'exil, la construction identitaire se fait en référence à la pluralité culturelle qui est le corollaire du déplacement. Grâce à cette multitude de référents, ces derniers acquièrent une conscience de la différence que Said qualifie de « contrapuntal. » Le terme est dérivé du vocabulaire musical où le contrepoint désigne la capacité à réunir des tonalités différentes sans les harmoniser, dans un mouvement qui conserve les particularités de chaque élément, tout en l'intégrant à une mélodie commune. Les écrivaines de ce corpus ressassent et repoussent inlassablement les questions de race, de genre et de nationalité, ainsi que les barrières qui s'élèvent autour de ces notions. En introduction de « The Location of Culture, » Homi Bhabha cite Martin Heidegger : "A boundary is not that at which something stops but as the Greeks recognized, the boundary is that from which something begins its presencing (1). Cette citation semble appropriée pour ces écrits qui bousculent les frontières, dans un élan qui reformate les catégories en place. Les protagonistes de ces romans jouent de cette négociation culturelle, négociation au terme de laquelle, l'idée même d'une identité est remise en cause. Doria, Dalila, Sabrina, Lil et Shérazade prennent à leur compte cet « au-delà » si bien capturé par Homi Bhabha lorsqu'il déclare :

The 'beyond' is neither a new horizon, nor a leaving behind of the past [...] in the fin de siècle, we find ourselves in the moment of transit where space and time cross to produce complex figures of difference and identity, past and present, inside and outside, inclusion and exclusion. For there is a sense of disorientation,

a disturbance of direction, in the 'beyond': an exploratory, restless movement caught so well in the French rendition of the words *au-delà* - here and there, on all sides, *fort/da*, hither and thither, back and forth. (« The Location of Culture » 1)

Pour Bhabha, la culture se trouve au-delà des sources fixes et mythiques qui lui sont octroyées. Elle se love dans les espaces interstitiels créés par la circulation des aires culturelles, et interroge notre capacité à repenser les catégories identitaires individuelles et nationales.

Fort de ces éclairages, le but de ce travail sera d'exposer les rouages de ce que nous nommerons les nouvelles identités françaises ou « la francité de la périphérie.» En plein soubresauts et débats autour de la notion d'une identité nationale française « une et indivisible,» la lecture des textes de ce corpus laissent en effet apparaître de nouvelles identités plurielles qui prennent leurs racines dans le terreau des espaces urbains de la marge. Ces territoires qui sont aujourd'hui des zones de contact problématique entre la France et de fortes concentrations de populations d'origine immigrée sont les espaces de prédilection de cette sélection de romans. Ce travail compte démontrer l'indéniable ancrage de ces romans, de leurs protagonistes et de leurs auteurs dans une tradition française. Ce faisant, nous veillerons à ne pas perdre de vue deux éléments. D'abord, il convient de préciser que cet ensemble de textes et les visions multiculturalistes qu'elles illustrent ne prétendent pas éradiquer ou remplacer les repères culturels existants, mais entendent s'y affirmer comme manifestation de leur vigueur, de leur dynamisme, et de leur ouverture. Ensuite, ces nouvelles identités s'intègrent au bloc national français, non pas de cette manière universaliste qui assimile en (des)intégrant, mais véritablement en conservant les traces d'éléments hérités d'autres cultures qui viennent enrichir le patrimoine existant. Cette thèse sera ainsi axée autour d'une multitude de questions : Quelles sont les représentations de la banlieue et de ses habitants ? Quelles sont les marques de

« francité » et d'étrangeté de ces espaces tels qu'explicitées dans cette sélection de roman ? Quelles sont les traces dans l'écriture et dans la langue de ces identités métisses ?

La première partie de cette recherche nous fournira le contexte urbanistique, mais aussi politique et historique de l'émergence de ces écritures. De ce fait, le traitement sera axé dans une grande mesure sur une peinture factuelle d'événements et de décisions historiques qui fournissent à ces auteures leur matière littéraire. Ces écrivaines ont en commun des textes ancrés à plusieurs niveaux dans la banlieue, ainsi nous serons amenés à définir cet espace : Qu'est-ce que la banlieue ? Peut-on parler d'un espace mythique aux caractéristiques connues et coulées dans le bronze ou devons-nous envisager l'idée d'un espace protéiforme et parler de « banlieues ? » Quelles sont les représentations les plus courantes de ces espaces et comment peut-on retracer leur genèse ?

Dans une seconde partie, nous nous interrogerons sur l'impact de ces représentations dans les perceptions des banlieusards. L'apport de la géographie féministe nous permettra d'affiner cette étude d'ensemble afin de circonscrire les modalités d'émergence d'identités françaises féminines de banlieues. Ce chapitre nous donnera aussi l'opportunité de soupeser les enjeux de la production littéraire issue des périphéries françaises.

L'essai de définition des contours de la banlieue et des identités qu'elle recèle sera l'occasion d'analyser dans une troisième partie l'impact générationnel de ces mutations identitaires. Une étude des relations mère-fille dans les romans de Faïza Guène et Leïla Sebbar nous permettra d'étudier le dense réseau que constitue à l'intérieur des textes, le croisement des notions de race, de genre et d'exclusion géographique. L'on se penchera sur les représentations des femmes immigrées et l'impact de ces images sur plusieurs générations de femmes. L'analyse des procédés de transmission identitaire et plus spécifiquement la transmission linguistique

ouvrira la voie à l'étude en dernière partie des phénomènes langagiers qui sont l'apanage de la banlieue.

L'ultime chapitre de cette thèse se penchera sur la langue de la banlieue. Nous souhaitons emprunter l'expression « zones de contact » qui a été forgée par Mary Louise Pratt, afin de caractériser les manifestations linguistiques de la francité des cités. Pratt conçoit ces zones comme : « social spaces where cultures meet, clash, and grapple with each other, often in contexts of highly asymmetrical relations of power, such as colonialism, slavery, or their aftermaths as they are lived out in many parts of the world today » (Pratt 33). Dans sa définition de cette zone tampon et des rapports de force qui y évoluent, Pratt met une emphase particulière sur les phénomènes linguistiques. L'examen de la réception critique et commerciale de ce corpus nous amènera aussi à questionner le rapport de son langage au français standard. Quelle est aujourd'hui la place de ce corps de textes dans le canon littéraire national ? Quels sont les éléments d'étrangeté linguistiques de cet ensemble d'œuvres ? La mise en évidence de l'écriture hybride de Tassadit Imache dans Une Fille sans Histoire, et de la langue colorée de Faïza Guène dans Kiffe kiffe demain nous permettront de mettre en évidence les jeux stylistiques qui constituent l'une des particularités les plus saillantes du corpus.

Dans un contexte contemporain marqué par les crispations idéologiques autour des notions d'identité nationale, de laïcité et de la réponse de la République face aux questions de ses enfants « nées de l'ailleurs, » cette thèse rejoint toute les initiatives qui patiemment érode les fondations de l'exclusion et de toutes les formes de communautarismes.

Haywa'

CHAPITRE 1

« MES MOTS POUR MA BANLIEUE » : LA PRISE D'ECRITURE DES FILLES DU BETON

Dans ce chapitre, il s'agira d'analyser les représentations de la banlieue ainsi que les stratégies que les auteures du corpus développent afin de faire émerger leurs visions dans le concert de voix sur les espaces périphériques. La première partie de ce travail se penchera sur un historique de la banlieue ainsi que sur la littérature qui dit le vécu dans ces espaces. Je m'attèlerais à dépouiller le concept de littérature de banlieue dans le concert des littératures urbaines, ainsi que les problématiques qui évoluent autour de sa production et de sa circulation. Cette étude du lieu se terminera par une analyse de la stigmatisation et de la sexuation de l'espace banlieue ainsi que les stratégies mises en œuvre par les protagonistes féminins afin de déjouer ce cloisonnement spatial.

Des mots tels que « ghetto, » « zone, » « quartier en déshérence » se chargent de sens à force d'être répétés et se fixent dans l'imaginaire collectif. Il s'agira dans cette étude d'étudier les rouages de la construction mentale de cet espace à la marge, ainsi que l'impact de cette spatialisation discursive. Quelles sont les représentations dominantes de la banlieue? Quel est le sens à leur apporter ? Dans quelle mesure les écrivaines de mon corpus proposent-elles une vision alternative de ces espaces périphériques?

1.1 La banlieue au carrefour de l'histoire et de la planification

Dans The Badlands of the Republic, ouvrage sur les politiques urbanistiques qui ont accompagné l'émergence des grands ensembles français, Mustafa Dikec rapporte une anecdote révélatrice des représentations stéréotypées de la banlieue. A l'automne 1998, le procès de Florence Rey défraie la chronique en France. Issue d'une famille catholique très unie, cette

étudiante en faculté de médecine est jugée pour l'assassinat, au terme d'une équipée folle, de quatre personnes dont trois policiers. Dans son réquisitoire, l'avocate générale déclare :

Florence Rey et Audry Maupin ne sont pas des terroristes, pas Bonnie and Clyde, pas les héros de Tueurs nés. Ce ne sont ni des zonards, ni des drogués, ni des exclus de banlieue. Florence Rey n'est pas une fille d'immigrés, mais d'institutrice présente le soir pour ses devoirs.⁶

Ainsi pour l'avocate générale, le geste fou de Rey et de Maupin aurait pu s'expliquer venant d'étrangers issus de la jungle de la banlieue. La facilité avec laquelle elle établit un parallèle entre banlieue et propension naturelle à la violence illustre l'idée d'une construction mentale de cet espace.

Le 4 Juin 2010, Daniel Cohn-Bendit et François Bayrou, respectivement leader écologiste et leader du MoDem⁷ se livrent à une joute verbale musclée sur le plateau de l'émission « A Vous de Juger. » Afin de commenter ce vif échange, Arlette Chabot, présentatrice de l'émission et par ailleurs chef de la rédaction de la radio Europe 1, confie au magazine Le Point : « C'est la culture banlieue qui entre dans le débat politique. Tous les coups sont permis ! »⁸ Qu'est-ce que la « culture de banlieue » dans l'esprit d'Arlette Chabot ? Que penser de l'amalgame établi entre banlieue et zones de non-droit dans l'esprit d'une journaliste rompue à toutes les techniques de communication?

Aujourd'hui, force est de constater que la banlieue est plus connue à travers le discours des médias et celui des édiles politiques qu'à travers les productions de ses habitants. Ces discours forgés de l'extérieur ont pour conséquence la création dans l'inconscient collectif d'images qui dépassent et effacent la réalité de la périphérie. En analysant la fabrique de ces images, Pierre Bourdieu constate en 1993 :

⁶ Patricia Tourneau, « Florence Rey n'a pas de «circonstances atténuantes. » Libération. [Paris] 30 Sep. 1998.

⁷ Parti centriste de l'échiquier politique français créé en 2007 par François Bayrou.

⁸ <http://www.lepoint.fr/actualites-medias/2009-06-04/europeennes-echange-d-insultes-entre-cohn-bendit-et-bayrou/1253/0/349703>.

Parler aujourd'hui de banlieues à problèmes ou de ghetto, c'est évoquer, presque automatiquement, non des réalités d'ailleurs très largement inconnues de ceux qui en parlent le plus volontiers, mais des fantasmes, nourris d'expériences émotionnelles suscitées par des mots ou des images plus ou moins incontrôlées, comme ceux que véhiculent la presse à sensation et la propagande ou la rumeur politique. (« Effets de Lieu » 249)

Bourdieu parle ainsi d'« effets de lieu » afin d'illustrer les associations qui se mettent en place entre territoires, discours et fantasmes. Ecrivain et éducateur social, Etienne Liebig lui emboîte le pas lorsqu'il déclare qu'on en arrive : « A ne plus observer objectivement le réel, mais à interpréter selon une grille fantasmée les comportements des habitants des quartiers, consolidant encore le mur invisible qui sépare les banlieues du reste du pays (2). Selon Liebig, les banlieues se sont durablement installées dans l'imaginaire collectif comme « un lieu exotique, une zone de relégation et la quintessence du mal. Tout y possible, tout peut s'y faire » (2).

Pour la sociologue Marilla Amorim, parler de la banlieue revient implicitement à évoquer la ville, de la même manière qu'utiliser le terme « périphérie » évoque l'existence d'un « centre » (24). Cette position laisse apparaître les liens et oppositions qui peuvent exister entre ces différents territoires (villes et périphéries) et informent la mise en place de leur construction discursive. Espaces et discours sont indissociables et pour la géographe Méline Germes, « l'espace est constitué par les discours en ce que les significations d'un espace ou d'un lieu sont élaborées, discutées, façonnées par les différents discours » (56). En France, le discours sur la ville est fortement marqué depuis plus d'une décennie par la question des espaces périphériques qui sont devenus des lieux de la marginalité, « des champs de la sauvagerie moderne, [...] lieux des incivilités, de la solitude et des inégalités les plus criantes » (Dubet 52). Pour Mireille Rosello, l'image de la banlieue est réduite à un type précis d'habitat urbain, à une aire d'habitat social délabrée et peuplée en majorité d'étrangers (14). L'évocation de cet espace mobilise presque instantanément un réseau de fantasmes et de représentations négatives.

La banlieue est le résultat de planifications architecturales et politiques, mais aussi le fruit de perceptions et de projections qui vont cristalliser dans l'opinion publique l'idée de zones de non-droit, « de lieu du ban. » Cette construction mentale sera au centre de la présente analyse.

Des spécialistes de la question tels que Julie Sedel, Alec Hargreaves ou Phillipe Genetier ont démontré que les perceptions tenaient un rôle aussi important que les difficultés sociales et urbanistiques dans ce qu'il est tenu d'appeler le « malaise » des banlieues françaises. Le discours public cristallise les différenciations spatiales et participe à la mise en place de schémas de marginalisation. La spatialisation discursive de la banlieue va progressivement ancrer dans les esprits l'idée de ghetto, de zones menaçantes qui portent atteinte à la cohésion nationale. L'on pourrait s'interroger sur le besoin d'établir cette construction, et sur les liens entre ces projections et la conception française d'une identité nationale centrée autour d'un idéal républicain.

1.1.1 Les fais(and)eurs d'opinion : les médias et la banlieue

En Avril 1988, François Mitterrand candidat à sa propre succession déclare dans une lettre adressée à ses concitoyens:

Montesquieu pourrait se réjouir de ce qu'un quatrième pouvoir ait rejoint les trois autres et donné à sa théorie de la séparation des pouvoirs l'ultime hommage de notre siècle.⁹

Mitterrand met en évidence la nouvelle dimension de la presse, de la radio et de la télévision et leur perception comme quatrième levier qui viendrait compléter les trois pouvoirs constitutionnels reconnus. Les représentations constituent la pierre angulaire de la place des médias dans la manufacture des émotions collectives car selon Bourdieu, « la représentation que les groupes se font d'eux-mêmes et des autres groupes contribue pour une part importante à faire ce que sont les groupes et ce qu'ils font » (« Une classe objet » 1). Les médias ne créent pas les

⁹ Mitterrand, François. « Lettre à tous les Français » Le Monde. [Paris] 7Avr. 1988.

situations qu'ils traitent, mais ils orientent les perceptions par un système discursif et symbolique qui (in)forme l'opinion publique et qui construit les représentations.

Dans son analyse de la criminalité en Grande-Bretagne à la fin des années 1970, Stuart Hall met en évidence le rôle crucial des supports de l'information dans la gestion de la crise. Selon Hall, les organes de presse agissent en tant que « legitimators » en forgeant une opinion publique qui, convaincue de la dangerosité d'une frange de la population, renonce à certaines de ses prérogatives et droits civiques et donne les pleins pouvoirs au gouvernement afin de rétablir l'ordre (76). Pour emprunter l'expression de Bourdieu, les médias deviennent une « institution, » un instrument de régulation sociale entre les mains des agents du pouvoir.

Pour le sociologue Patrick Champagne, « l'un des obstacles majeurs au traitement politique des malaises sociaux réside dans le fait que ceux-ci tendent à avoir une existence visible seulement à partir du moment où les médias en parlent » (64). Pour Mathieu Rigouste, chercheur en sciences sociales à l'Université Paris VIII, « les représentations que donnent les médias des cités mobilisent des répertoires spécifiques de signes et de codes, des registres de symboles qui produisent du sens au-delà du texte et des images » (124). Il s'agira dans cette étude d'analyser la teneur ainsi que la portée de ces champs sémantiques.

A partir du début des années 1990, les organes de presses et les télévisions vont jouer un rôle fondamental dans la dissémination des termes du discours sur la banlieue ainsi que dans le façonnement de l'opinion publique sur ces zones. Des termes tels que « la fièvre des banlieues, » « banlieue à la dérive, » « ghetto, » qui sont repris en boucle par les analystes politiques trouvent leur origine dans le traitement journalistique de ces espaces. Le rôle des moyens de communication de masse dans la diffusion d'une perception nouvelle des banlieues est d'autant plus important que Patrick Champagne note :

Les médias agissent sur le moment et fabriquent collectivement une représentation sociale, qui, même lorsqu'elle est assez éloignée de la réalité, perdure malgré les démentis ou les rectifications postérieures [...] cette interprétation première ne fait, bien souvent, que renforcer les interprétations spontanées et mobilise donc d'abord les préjugés et tend, par-là, à les redoubler (65).

Dans les années 1950, les médias se saisissent du phénomène des blousons noirs, ces groupes de jeunes désœuvrés qui font renaitre les fantasmes du siècle précédent sur la propension des banlieusards à la violence. L'opinion publique trouve un nom au mal dont il souffre : c'est « la Sarcellite, »¹⁰ mélange de perversion et d'ennui. Ce terme apparaît pour la première fois en 1961, au moment où une vague de faits divers particulièrement sordides défraient la chronique. A Sarcelles, la tentative de suicide d'une mère de quatre enfants, abondamment relayée par la presse, cristallise la notion d'un « mal » des banlieues.

En 1981, le traitement médiatique de l'été chaud des Minguettes¹¹ consolide dans l'opinion publique l'idée d'un malaise des espaces urbains périphériques. Dans son édition du 22 septembre 1981, le journal télévisé d'Antenne 2 révèle l'émoi considérable généré par ces premières émeutes urbaines.¹² C'est une France sous le choc qui découvre les images de véhicules en feu et le mal-être de toute une génération exprimée dans la violence et la destruction. Constitué en majorité d'enfants dits de la « deuxième génération » de l'immigration africaine et maghrébine, ce groupe subit de plein fouet l'impact de la crise économique des années 1970 et la montée de la méfiance vis-à-vis des immigrés. Pendant quatre-vingt-treize

¹⁰ Terme dérivé de la ville de Sarcelles, commune de la banlieue nord de Paris. Entre 1955 et 1974, Sarcelle vit s'ériger le premier ensemble d'habitation collective surnommé « Le Grand Ensemble ». Plus de 12000 logements accueillent en priorité des immigrés venus du Maghreb et d'Afrique sub-saharienne, mais aussi des « pieds noirs » rapatriés d'Algérie. Les problèmes socio-économiques ainsi que les difficultés de cohabitation entre les différentes composantes ethniques font de Sarcelles l'une des banlieues emblématiques du mal-être des espaces périphériques en France.

¹¹ Quartier résidentiel de la banlieue sud de Lyon, célèbre sa Z.U.P (Zone à Urbaniser en Priorité). Les barres HLM construites entre 1966 et 1973 concentrent près de 35 000 habitants dans 9200 logements.

¹²<http://www.ina.fr/fresques/jalons/fiche-media/InaEdu01126/le-quartier-des-minguettes-a-venissieux-en-1981>.
Accédé le 23 mars 2011.

jours, il va s'engager dans une véritable guérilla urbaine avec les forces de l'ordre et détruire propriétés privées et symboles de l'Etat dans la cité. Le saccage des édifices publics et des biens privés inscrit dans le paysage urbain les difficultés d'insertion sociale et économique. L'ampleur des destructions et la découverte de centaines de carcasses de voitures brûlées¹³ entérine dans l'opinion publique l'existence d'une « peur des banlieues » (Rey 44). Les émeutes de 1981 marquent véritablement l'ancrage dans le discours public d'une rhétorique de la menace.

La rhétorique des médias autour de faits sociaux, mêmes ponctuels,¹⁴ les transforment en événements qui deviennent eux-mêmes producteurs de sens et d'images. Pour Mathieu Rigouste, la couverture de la banlieue véhicule principalement cinq messages :

La banlieue est un « un espace dissimulé qu'il faut connaître ; [...] un espace malade qu'il faut soigner ; [...] un espace sauvage qu'il faut civiliser ; [...] un espace en guerre qu'il faut pacifier [et] un espace envahissant qu'il faut contenir » (Rigouste 75).

Deux articles du quotidien régional La Voix du Nord traitant de la contagion des événements de 2005 dans la métropole Lilloise illustrent parfaitement cette tendance. Des intitulés tels que « La génération qu'on ne contrôle pas »¹⁵ ou « C'est Bagdad ! »¹⁶ mettent l'accent mis sur l'existence de zones hors de l'autorité républicaine, tout en laissant supposer une transposition du borbier irakien dans la banlieue de Lille.

Cette rhétorique englobant des champs sémantiques de la dissimulation, de la maladie, de la menace et de l'invasion dénote une logique totalisante et réductrice dont l'usage du mot «jeune » est l'un des exemples les plus saillants. Popularisé au début des années 1990 par des

¹³ Considérées comme une première en 1981, les incendies de voiture sont devenus l'un des symboles des violences urbaines en France. Ainsi, dans de nombreuses communes de l'Hexagone, le « succès » des fêtes de fin d'année se résumait souvent au nombre de voitures qui ont été brûlées en comparaison des années précédentes.

¹⁴ A ce titre, il serait intéressant de voir le poids du traitement médiatique dans les affaires du foulard. Patrick Champagne illustre aussi ce phénomène en relevant la récurrence des appels à la restauration de la peine de mort, formulés par l'opinion publique après un assassinat, ou un autre fait divers du même genre particulièrement médiatisé.

¹⁵ Dussart, Eric « La génération qu'on ne contrôle pas. » La Voix du Nord. [Lille]. 05 nov. 2005

¹⁶ G. Jean-François, « Bagdad ! » La Voix du Nord. [Lille]. 06 nov. 2005

journalistes du quotidien Le Monde, le terme est vite repris dans les analyses sociales et politiques de la banlieue. Il renvoie aujourd'hui à une image fixe, celle d'un individu en rupture avec la société : âgé de moins de 25 ans, il est facilement reconnaissable à sa piètre maîtrise du français, à son éternelle tenue de sport et à sa casquette vissée à l'envers. Dans Portrait du décolonisé arabo-musulman et quelques autres paru en 2004, Albert Memmi met en évidence la confusion sémantique qui s'est installée entre « jeune » et « enfant d'immigré » :

« Jeunes Maghrébins » ne valait guère mieux, c'était encore d'une certaine manière une exclusion, une insistance sur la différence ; c'est pourquoi on réduisit les enfants d'immigrés à l'adjectif jeunes, en référence seulement à leur âge, même s'il s'agissait d'une jeunesse particulière, qui ne répondait pas aux critères, aux préoccupations à l'avenir des autres jeunes. (137)

Vulgarisé par les discours publics, le terme « jeune » est aujourd'hui devenu synonyme de « français issus de l'immigration ». En décembre 2010, la secrétaire d'Etat à la Famille Nadine Morano met ce phénomène en relief lors d'un débat local sur l'identité nationale. Interrogée sur la jeunesse de banlieue, Mme Morano déclare : « Moi, ce que je veux du jeune musulman, quand il est Français, c'est qu'il aime son pays, c'est qu'il trouve un travail, c'est qu'il ne parle pas le verlan, qu'il ne mette pas sa casquette à l'envers. »¹⁷ Outre le raccourci établi ici entre « jeune de banlieue » et « jeune musulman, » il est intéressant de noter que la seule évocation d'un mot en apparence anodine suffit à invoquer les fantasmes les plus divers, de la menace que constitue la rupture sociale d'une frange de la population à la peur de l'invasion religieuse. Pour le sociologue Francis Truong, cette rhétorique n'est pas sans conséquence car : « Parler du jeune de banlieue revient à enfermer une jeunesse plurielle sous un stigmat unique [...] la réduisant à l'image de la racaille incivile ou à celle de la victime sociale. Condamnables ou excusable. »¹⁸

¹⁷ Discours prononcé le 14 décembre 2010 à Charmes (Vosges). L'intégralité de l'intervention est disponible ici : http://www.youtube.com/watch?v=BgPdqhfiTQI&feature=player_embedded

¹⁸ Fabien Truong, « Le jeune de banlieue n'existe pas. » Libération. [Paris] 11 avr. 2010.

Tout le travail des écrivaines de ce corpus sera ainsi de dévoiler le large éventail des personnages qui peuplent cet espace, et de faire voler en éclats cette vision unique devenue la figure symbolique de sa jeunesse. Une analyse des titres de divers organes de presses ou des reportages consacrés aux espaces périphériques dans la presse et les chaînes de télévision révèle les liens très tenus entre le fait de nommer et les représentations du réel qui en découlent.

Le choix de mots qui a caractérisé la couverture des événements du 27 octobre au 17 novembre 2005 est à ce titre révélateur. Au lendemain de la mort par électrocution de Zyed et Bouna à Clichy-sous-Bois, l'immense majorité des quotidiens nationaux titrent sur les « émeutes » afin de décrire les nuits de violence qui sanctionnent ces deux décès. Il convient de s'interroger sur le choix de ce mot qui décrit selon Luc Bronner du Monde « un phénomène collectif mais assez spontané [...] à distinguer par exemple d'un « soulèvement [qui] véhicule l'idée d'organisation. »¹⁹ En préférant aux termes « protestation, » « désobéissance, » ou « révolte » ceux d'« émeutes, » de « violences » ou de « guérilla, » la couverture médiatique ampute ces événements de leur portée revendicatrice en ne leur apposant qu'une vague coloration anarchique et destructrice. Il faut noter ici qu'à l'inverse de leurs aînés dont les actions étaient encadrées dans des structures telles que « la Marche » ou SOS-Racisme, les mouvements de protestations actuels sont marqués par le manque de revendications mises en mot et de têtes pensantes facilement identifiables. Ce manque de direction permet toutes les interprétations de leurs actions.²⁰

¹⁹ Alexandre Piquard, « Pourquoi les journalistes utilisent le mot "émeutes" » Le Monde. [Paris] 27 oct. 2006.

²⁰ En octobre 1983, une trentaine de jeunes issus de l'immigration organise au départ de Marseille une marche pacifique afin de protester contre les violences policières. Cette « Marche pour l'égalité et contre le racisme » rebaptisée « Marche des Beurs » par la presse rassemble à Montparnasse près de 100.000 personnes, dont une délégation de huit marcheurs reçus par François Mitterrand à l'Élysée.

L'analyse d'un article paru dans l'hebdomadaire L'Express permet de prendre la mesure des représentations des espaces périphériques. Le texte mobilise en priorité le registre destructeur du feu et de l'embrasement, et celui pathologique de la maladie et de la contagion :

C'est un *volcan*²¹ qui s'est réveillé ces derniers jours à Clichy-sous-Bois (Seine-Saint-Denis), après l'annonce de la mort, par électrocution, de deux adolescents, dans un transformateur EDF. Une *éruption* soudaine de colère et de haine, s'échappant d'un *magma* d'incompréhension. Une *flambée* de violence venant s'ajouter à la liste des «troubles urbains», qui en disent long sur l'*état précaire* de certaines banlieues prêtes à *s'embraser*. Ces événements montrent qu'à tout moment elles peuvent basculer dans la guérilla. Récit de ces jours et de ces nuits *brûlantes* qui ont fait trembler Clichy, et menacent de *contagion* toute la Seine-Saint-Denis, comme l'ont montré des affrontements dans d'autres cités, dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre.²²

Dans ce paragraphe d'ouverture de cinq phrases, l'on ne dénote pas moins de huit lexèmes et expressions appartenant au champ sémantique du feu. Des termes tels que « volcan, » « éruption, » « magma, » « flambée, » « s'embraser, » « brûlantes » en introduction de l'article assimilent l'espace de la banlieue à une géhenne dont les flammes menacent le reste de la société. Il faut ajouter que ces métaphores imprègnent aussi les discours politiques sur ces espaces. Dans les jours précédant les événements de l'automne 2005, Nicolas Sarkozy visite un grand ensemble d'Argenteuil. Alors ministre de l'Intérieur, il y réitère la détermination du gouvernement dans la reprise en main des zones de non-droit. A une habitante qui lui confie son exaspération devant les incivilités quotidiennes, il répond : « On est là pour éradiquer la gangrène, on va vous débarrasser de cette bande de racailles. » L'usage du mot « gangrène » illustre une métaphore bien connue, celle de la banlieue comme lieu de toutes les pathologies. Le 20 novembre 2005, le quotidien La Voix du Nord publie une compilation d'articles traitant des cinq semaines de crise urbaine sous le titre « Violences urbaines : le malaise des banlieues ».²³

²¹ Mon emphase.

²² J.-M. Simones, « Ces nuits qui ont fait trembler Clichy » L'Express. [Paris] 03 nov. 2005.

²³ www.lavoixdunord.fr/dossiers/societe/violences/home.phtml.

Le mot « malaise » qui avait fait une première apparition dans le traitement médiatique de la crise urbaine de 1981 revient en force et est repris en boucle. Le programme d'investigation phare de France 2, *Envoyé Spécial* du 11 juillet 2010 titre sur « la fièvre des banlieues, » et sur la même chaîne, Elise Lucet promet de lever le voile sur « l'ultra violence des cités et le cancer qui ronge les banlieues. »²⁴ « Gangrène, » « fièvre » et « malaise » rejoignent une pléthore de termes pathologiques tels que « cancer » et « plaie » dans les évocations publiques des espaces périphériques. Le recours à ce vocabulaire pathologique assimile la banlieue à un organe malade qui menace l'état de santé général de la société. Ce traitement médiatique est dicté par des impératifs de marché qui préfère la couverture de l'événement hors norme à celle de la vie ordinaire. Afin d'illustrer ce qu'il appelle « l'hypertrophie de l'événement, » Patrick Champagne rapporte les propos d'un journaliste de l'AFP²⁵ de Lyon :

Dès qu'il se passait quelque chose à Vaulx, on en parlait non pas parce que c'était important mais parce que c'était Vaulx... La concurrence pousse à la surenchère, à la faute. On a du mal à résister parce qu'on a des clients qui sont demandeurs et qui veulent du Vaulx-en-Velin.²⁶ (65)

« Vouloir du Vaulx » : l'expression est forte et symptomatique de l'existence d'un véritable marché avec son offre (médiatique) et sa demande (l'audience). Selon Patrick Champagne, la capacité des médias à se poser comme champ de production est à mettre au compte de la métamorphose de la sphère journalistique et de l'influence que les journalistes ont les uns sur les autres. Ces derniers sont partie d'un système, ils « se lisent, s'écoulent ou se regardent beaucoup entre eux » (Champagne 65). Champagne souligne entre autres le poids de la revue de presse qui renforce les interactions entre rédactions. Les journalistes sont influencés par

²⁴ Pièces à conviction. France 3 en date du 18 oct. 2010.

²⁵ Agence France Presse.

²⁶ Banlieue de l'Est lyonnais qui abrite près de 40000 habitants dans des barres HLM et quelques quartiers pavillonnaires. Vaulx constitue avec Les Minguettes les deux principaux pôles d'instabilité urbaine de la capitale rhodanienne.

ce qu'écrivent leurs collègues et la course à « l'actualité » produit un système qui renforce les représentations les plus courantes. La peur de passer à côté de l'information qui fera la « une » devient une obsession journalistique. Dans cette optique, le « faire du Vaulx » du journaliste de l'AFP prend tout son sens.

Le traitement médiatique de l'été chaud des Minguettes de 1981 annonce l'installation durable de ces espaces dans les préoccupations publiques. Le primat donné à l'événement (violences, incendies, affaires de voile ou viols dans les caves) au détriment du spectacle de la vie quotidienne a aidé à forger chez l'opinion publique une certaine idée de la banlieue. La variété des supports médiatiques permet une diffusion à grande échelle de l'information, ainsi qu'une réactivité à l'actualité qui renforce leur pouvoir dans la fabrication des représentations dominantes.

Une étude de l'emballlement du phénomène des « tournantes », les viols en réunion en banlieue donne la mesure de ces perceptions. Entre 2003 et 2004, les « tournantes » ont été au cœur d'un emballlement médiatique nourri par les sorties du film La Squale et par la parution de la biographie choc de Samira Belil.²⁷ Dans son dernier ouvrage, Le Scandale des «tournantes», discours médiatiques et contre-enquête sociologique, Laurent Mucchielli, chercheur au CNRS²⁸ et directeur du CESDIP²⁹ se penche sur cet événement :

Lorsqu'on se demande ce qui a déclenché l'intérêt des médias pour les «tournantes» et suscité les premiers articles (en décembre 2000 et janvier 2001), on découvre en effet que c'est la sortie d'un film, la Squale, réalisé par Fabrice Genestal. Il s'ouvre sur une scène de viol collectif, particulièrement humiliante, aux abords d'une cité, en banlieue, par une bande d'adolescents blacks et beurs. Le stéréotype est ainsi en place. Il ne s'agit que d'une scène, dans un film dont le reste du scénario ne suscitera pas de commentaire. Mais cette scène, assumée par le réalisateur comme la

²⁷ Belil, Samira. Dans l'enfer des Tournantes. Paris : Flammarion, 2003.

²⁸ Centre National de la Recherche Scientifique.

²⁹ Centre de Recherches Sociologiques sur le Droit et les Institutions Pénales.

vitrine de son film, est aussitôt érigée en témoignage et le film présenté par les journalistes comme un documentaire sur la banlieue, ce qu'il n'est pas.³⁰

Les organes d'information se sont emparés du phénomène en insistant sur sa nouveauté et sur son ancrage dans les quartiers sensibles. L'amalgame est vite établi entre ces violences faites aux femmes et les origines ethniques et religieuses des populations des banlieues. En s'appuyant sur des données empiriques et sociologiques, et sur l'analyse de dossiers judiciaires, la contre-enquête de Mucchielli révèle que la réalité des viols collectifs est « loin des stéréotypes politico-médiatiques. » L'étude de Mucchielli révèle une stagnation des viols collectifs depuis les années 80, ainsi qu'un profil des agresseurs extrêmement varié. On y trouve des adolescents et de jeunes adultes issus de quartiers populaires ou d'autres milieux, mais aussi des policiers, des gardiens de prisons etc. Enfin, la comparaison historique invalide l'idée d'une propension au viol en réunion qui serait plus importante dans les populations d'origine immigrée, car comme il le rappelle un demi-siècle plus tôt, les jeunes « blousons noirs » (français de souche en majorité) essayaient les mêmes accusations.

Dans son analyse de la reproduction des classes sociales, Bourdieu prend l'exemple de la paysannerie, et énonce que « dominées jusque dans la production de leur image du monde social et par conséquent de leur identité sociale, les classes dominées ne parlent pas, elles sont parlées » (Actes 4). Les médias contribuent au façonnement de représentations extra-ordinaires de la banlieue dans lesquels les habitants des cités ne se reconnaissent pas toujours. L'hypertrophie événementielle entraîne une stigmatisation de ces espaces qui occulte les préoccupations les plus pressantes. Patrick Champagne le rappelle, lorsqu'il souligne que :

Ce point de vue d'étrangers qui importent plus ou moins consciemment dans leur vision de ces banlieues leurs jugements de classe constitue en fait un obstacle à la recherche de véritables solutions aux problèmes bien réels qui se posent dans ces zones. (71)

³⁰ Durand, Jacky. « Les viols collectifs ne sont pas plus nombreux que jadis. » Libération. [Paris] 02 Mars. 2005.

Le champ journalistique est devenu, pour emprunter une expression chère à Bourdieu, un instrument de production de la représentation du monde social. Pour cette raison, il est un lieu d'action stratégique pour les instances étatiques. Dans le contexte particulier de la France, il convient aussi de rappeler les liens très étroits qui unissent les mondes journalistiques et politiques. Dans Sexus Politicus paru en 2006 aux Editions Albin Michel, Christophe Dubois et Christophe Deloire soulèvent le vieux tabou du sexe dans le monde politique français. Les deux journalistes mettent en évidence les relations quasi incestueuses qui peuvent exister entre politiques et journalistes. Ces liaisons dangereuses sont illustrées à un niveau très intime par la fréquence des relations entre hommes (ou femmes) politiques avec des journalistes. Ainsi les exemples de Valérie Trierweiler, Christine Ockrent, Marie Drucker, Beatrice Schonberg ou d'Anne Sinclair³¹ illustrent l'intime proximité de ces deux sphères. En marge de ces relations, il convient aussi de mettre en lumière la place du discours médiatique qui devient véritablement un outil servant à vulgariser et à appliquer les discours étatiques. Il convient ainsi de s'interroger sur le besoin d'entretenir par le discours ces stigmates territoriaux.

1.1.2 Du besoin de créer cet espace

Après avoir mis en lumière les effets discursifs qui établissent un réseau rhétorique de différences autour des espaces urbains périphériques, nous allons nous démêler l'écheveau de ces discours, ainsi que les raisons qui vont placer la banlieue au centre de cette trame. Les troubles urbains qui secouent périodiquement la banlieue des grands ensembles à partir des années 1980 vont problématiser cet espace sur l'échiquier politique, et relancer les débats autour des concepts d'intégration, d'assimilation et de citoyenneté.

³¹ Elles sont respectivement les compagnes de François Hollande, Bernard Kouchner, François Baroin, Jean-Louis Borloo et Dominique Strauss-Kahn.

Il s'agira dans cette partie de définir, en relation avec les concepts d'identité nationale, de valeurs républicaines, d'intégration et d'assimilation, la manière dont la banlieue devient un espace problématique pour la République. Pourquoi cette insistance à y voir le lieu de la menace, un espace à « recoloniser, » en le nettoyant si besoin est « au karcher » ? Quels sont les discours et systèmes de valeurs qui adoubent une certaine frange de la population dans la communauté nationale, afin de mieux en exclure une autre ? A quelles fins sert ce mouvement d'inclusion et d'exclusion ? Dans un contexte de crise identitaire liée à la place de la puissance française dans le monde, quels sont les rapports entre ces discours et la refonte d'une certaine idée de citoyenneté ?

1.1.2.1 Banlieues et immigration

La banlieue devient un creuset de l'immigration pour des raisons d'abord purement démographiques. Dès le milieu des années 1950, une série d'actions publiques va concentrer des populations à forte majorité étrangère sur des portions réduites de territoires. L'immigration en France connaît un pic important après la fin de la Seconde Guerre mondiale et le besoin de main d'œuvre que sous-tend l'effort de reconstruction. Les flux migratoires font l'objet de peu de restrictions et plusieurs gouvernements français signent des conventions avec d'anciennes colonies d'Afrique sub-saharienne et du Maghreb afin de faciliter l'envoi de jeunes travailleurs.

Bien que planifiée et encouragée, cette immigration est considérée comme temporaire par les autorités françaises qui mettent en place très peu de structures d'accueil pour ces travailleurs célibataires. La crise du logement née des destructions du parc immobilier après la Seconde Guerre mondiale s'accroît avec l'arrivée massive de jeunes travailleurs étrangers qui sont très vite rejoints par leurs familles. L'explosion des bidonvilles dans les années 1950 est le corollaire de politiques publiques qui ont tardé à prendre en compte la généralisation de ces regroupements

familiaux. Dans Les Boucs, Driss Chraïbi raconte de façon poignante et brutale le sort de ces « promus aux sacrifices, » (89) et la boue des bidonvilles qui peu à peu recouvre leurs rêves de Lumières. Des bidonvilles aux HLM de Mehdi Lallaoui documente l'ironie de la vie dans les « cités de cartons » (9) de ceux-là mêmes qui partout ailleurs érigent du béton. En 1956, la SONACOTRA³² est créée afin de lutter contre la prolifération des bidonvilles aux portes de Paris, Lyon et Marseille. Cette initiative donne par la suite naissance aux « cités de transit » considérées comme les précurseurs des HLMs (Habitations à Loyer Modéré). Les grands ensembles et leurs barres d'immeubles sont pensés à l'origine pour accueillir des classes moyennes françaises et des rapatriés de la guerre d'Algérie. Symbole du modernisme, ces « machines à habiter »³³ disposent de tout le confort de la vie moderne. Très vite cependant, les limites de ces espaces pensés dans une veine légèrement utopique se font jour. Aux pannes d'ascenseur succèdent les désagréments liés à l'éloignement de la ville et des commerces. Les classes moyennes françaises profitent des programmes gouvernementaux d'accession à la propriété et dès le milieu des années 1970, elles fuient en masse les HLMs afin de s'installer dans des pavillons. Les « déserteurs » sont progressivement remplacés par des immigrants venus des anciennes colonies françaises.

Dans les vingt années qui suivent l'implantation des HLMs, la banlieue se caractérise de plus en plus par un fort marquage immigré. En 1985, plus de 60% des 65 000 habitants de la commune des Minguettes était d'origine étrangère, et près de 55 nationalités différentes se côtoyaient dans l'espace de la cité (Immigrant Narratives 12).

³² Société nationale de construction de logements pour les travailleurs algériens et leurs familles

³³ Expression créée en 1923 par Le Corbusier et qui met l'accent sur la nécessité de construire des logements de masse qui soient confortables et pratiques.

Pour Alec Hargreaves, les banlieues sont progressivement devenues synonymes « d'altérité ethnique. »³⁴ Hargreaves illustre le glissement qui s'opère dans la perception ethnique des populations de banlieue en juxtaposant deux éditions du magazine L'Express parus à 20 ans d'écart. L'édition du 3 au 9 septembre 1973 (fig. 1) montre en couverture des « loubards » de type européens, tandis que celle du 5 au 12 juin 1991 (fig. 2) établit d'emblée, dans un titre aux allures alarmistes, une corrélation entre immigration et banlieue. Les personnages qui illustrent la couverture de 1991 sont difficilement reconnaissables, et ils sont plongés dans une pénombre qui illustre la difficulté à les identifier.



Fig. 1 - L'Express, 3–9 Septembre, 1973 Fig. 2 - L'Express, 5–12 Juin, 1991

Cette juxtaposition d'images illustre les propos de Mireille Rosello pour qui des amalgames profondément ancrés dans la culture populaire assimilent la banlieue « à la silhouette menaçante de jeunes délinquants armés » (Immigration, Race14).

Dans un numéro spécial consacré à la crise de l'automne 2005, l'éditorialiste de L'Express Christophe Barbier dresse un parallèle entre les événements en cours en France et des situations de trouble qui ont secoué par le passé d'autres pays Européens.³⁵ En faisant référence à des «jeunes d'origine étrangère : pakistanaise, indienne, jamaïcaine» et en mentionnant les

³⁴ Immigrant Narratives in Contemporary France 12.

³⁵ Christophe Barbier, « Pourquoi la France brûle ? » L'Express. [Paris] 10 nov. 2006.

interrogations des « élus sur les failles du modèle Britannique d'intégration, » le journaliste attire de manière subtile l'attention sur l'origine ethnique des manifestants en France. D'autres organes de presse ne s'embarrassent pas d'autant de précautions et établissent un lien direct entre l'origine des manifestants et les troubles de l'ordre. Dans Le Figaro daté du 20 Octobre 2010, Ivan Rioufol écrit au sujet de violences en marge d'une manifestation lycéenne à Lyon :

Les encapuchonnés ne défilent pas pour défendre la retraite à 60 ans, ni même le système de protection sociale qui a pu attirer leurs parents ou leurs grands-parents. Ils sont là pour en découdre avec la République, sa culture et ses symboles les plus visibles : les forces de l'ordre, les écoles. Les scènes de guérillas urbaines qu'ils reproduisent ressemblent beaucoup aux images d'intifadas des jeunes palestiniens s'affrontant aux forces israéliennes. Il y a, dans ces insurrections ethniques d'une jeunesse de culture souvent musulmane, le même rejet d'un Etat vu comme colonisateur et oppresseur.³⁶

L'utilisation récurrente dans la presse du terme « intifada » fait moins référence aux techniques de combat (guérilla et combats de rue avec jet de pierre) qu'à l'origine ethnique (arabe) et religieuse (musulmane) des manifestants. La place de la religion musulmane dans ce débat est de premier ordre et Alec Hargreaves considère d'ailleurs l'Islam comme le « principal marqueur d'étrangeté et d'altérité ethnique. »³⁷ Il convient ainsi d'analyser la place de l'Islam en France dans le contexte historique de la colonisation, mais aussi celui actuelle des crispations autour de cette religion.

1.1.2.2 La banlieue dans un contexte postcolonial et global : L'Islam en France

La loi du 24 Mai 1872 entérine l'interdiction légale du comptage ethnique et religieux en France. Si l'on ajoute à ce tabou statistique les erreurs dues à la seule prise en compte de

³⁶ Ivan Rioufol, « Ce que révèlent les intifadas à la française. » Le Figaro. [Paris] 20 Oct. 2010.

³⁷ Immigrant Narratives 11.

l'origine ethnique³⁸ dans les méthodes de recensement d'organismes publics tels que l'INSEE³⁹ et de l'INED,⁴⁰ ou les problèmes d'échantillonnage des organismes privés, il devient difficile d'avoir une approximation du nombre de musulmans en France. Selon l'institut de sondage privé IFOP⁴¹, les musulmans représenteraient 5,8% de la population française (soit 3,5 millions de personnes.)⁴² Le Ministre de l'Intérieur Claude Guéant propose une estimation entre « cinq et dix millions » de musulmans,⁴³ ce chiffre étant celui qui est avancé dans les discours publics. En Octobre 2010, une enquête conjointe de l'INED et de l'INEF⁴⁴ arrête le nombre de musulmans « déclarés »⁴⁵ à 2,1 millions. Cette dernière approximation ne repose pas sur la seule origine géographique des sondés et semble être la plus proche de la réalité. L'écart qui existe entre ces différentes estimations ne contribue pas à faciliter la perception publique de l'Islam en France.

Aujourd'hui, l'image de l'Islam dans l'Hexagone ne peut s'appréhender sans un retour sur l'histoire coloniale qui, bien avant les crises contemporaines tels que le conflit au Moyen-Orient ou les attentats du 11 Septembre 2001, va cristalliser les méfiances, et placer cette religion au centre d'un « choc des civilisations ». Les expériences coloniales françaises (notamment le traumatisme algérien) et les clichés orientalistes mis en évidence par Edward Said informent aujourd'hui une certaine vision du sujet arabo-musulman qui serait tour à tour efféminé et faible,

³⁸ La détermination religieuse basée sur l'origine ethnique est problématique car elle tend à considérer comme musulmane toute personne originaire d'Afrique ou du Maghreb, ou de pays dont l'Islam est la religion majoritaire. Cette méthode de comptage par l'origine géographique inclut ainsi une large part d'Africains noirs qui ne sont pas musulmans, tout en excluant par exemple les indopakistanaïes.

³⁹ Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques.

⁴⁰ Institut National Etudes Démographiques.

⁴¹ Institut Français d'Opinion Publique fondée en 1938 par Jean Stoezel.

⁴² Analyse 1989-2009 : l'implantation et l'évolution de l'Islam en France – Août 2009. Consulté le

⁴³ http://www.lemonde.fr/societe/article/2011/04/04/le-nombre-de-musulmans-en-france-pose-probleme-selon-gueant_1502928_3224.html. Consulté le 12 mars 2011.

⁴⁴ Enquête Trajectoires et Origines-INSEE et INED octobre 2010.

⁴⁵ Selon Patrick Simon directeur de recherche à l'INED, on entend par musulmans déclarés : « les personnes s'étant déclarées de confession musulmane, quelle que soit leur religiosité et leurs pratiques. Il ne s'agit donc pas d'une estimation fondée sur les pays d'origine des personnes (toute personne originaire d'un pays où l'Islam est la religion majoritaire, serait déclarée automatiquement musulmane) ou celui de leurs parents (toute personne née en France de parents venant d'un pays où l'Islam est la religion majoritaire serait déclarée musulmane). »

ou sanguinaire et misogyne. Cet héritage colonial est renforcé dans un contexte d'après 11 Septembre par la lutte globale contre les intégrismes musulmans, et une série de polémiques qui alimentent la question de la compatibilité de l'Islam avec les valeurs de la République. La médiatisation des « fatwas » contre des célébrités, les différentes affaires des caricatures, la question de la polygamie, la polémique autour du voile dans les années 1990 et celle plus récente autour de la loi sur le voile intégral⁴⁶ posent la question de la capacité de l'Islam à se fondre dans la société française.

Ce questionnement sur un choc des civilisations trouve son origine dans les plus hautes sphères de l'Etat. Dans une allocution délivrée le 27 Août 2009 devant la Conférence des Ambassadeurs à Paris, le Président Nicolas Sarkozy met en évidence les trois défis majeurs auxquels la France doit faire face en ce début de siècle. Le premier de ces défis sera de réguler l'Islam dans les plus brefs délais afin d'éviter une « confrontation voulue par les groupes extrémistes tels qu'Al Qaeda qui rêvent d'instaurer, de l'Indonésie au Nigéria, un khalifat rejetant toute ouverture, toute modernité, toute idée même de diversité. »⁴⁷ Pour Nicolas Sarkozy, le manque de réaction face à la menace islamiste résulterait en un siècle « pire encore que le précédent, pourtant marqué par un affrontement sans merci entre idéologies. »⁴⁸ Le 12 Novembre 2009, durant un déplacement à la Chapelle-en-Vercors, Nicolas Sarkozy surprend son auditoire en prononçant un discours au fort accent identitaire, en lieu et place de l'annonce d'un plan d'aide au monde agricole initialement prévue. Il y déclare :

⁴⁶ Selon le quotidien Le Monde, une note interne de la Direction Centrale du Renseignement Intérieur (DCRI) datant du 8 Juillet 2010, évalué à 367 le nombre de femmes en France qui porteraient la burqa ou le niqab, ces longs vêtements qui couvrent l'intégralité du visage et du corps. De l'aveu même de la DCRI, ce phénomène qui concerne moins d'une femme sur 90.000 est « ultraminoritaire.»

⁴⁷ L'intégralité du discours est disponible ici : http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/ministere_817/evenements_11561/conference-ambassadeurs_17120/xveme-conference-ambassadeurs-27-29.08.07_17121/allocution-m.-nicolas-sarkozy-occasion-ouverture-xv-e-me-conference-ambassadeurs-palais-elysee-27-aout-2007_53289.html.

⁴⁸ *ibid.*

Nous devons parler de notre identité nationale. Ce n'est pas dangereux, c'est nécessaire. Ce qui serait dangereux ce serait de ne pas en parler, de faire comme si tout allait bien en se disant 'à quoi bon [...] C'est avec cette politique de l'autruche qu'on laisse le champ libre à tous les extrémismes.

Un peu plus loin dans son allocution, il rajoute : « il n'y a pas de place pour la Burqa en France, pas de place pour l'asservissement de la femme. »⁴⁹ L'accent mis sur la Burqa, symbole associé à l'Islam, identifie sans détours la religion musulmane comme étant la menace principale à la cohésion nationale. En Février 2011, devant un panel de Français réunis par la première chaîne française TF1, il réaffirme sa volonté de réguler minarets et prières de rues, afin de voir s'installer un « Islam de France, et non un Islam en France. »⁵⁰ Un mois plus tard, en visite au Puy-en Velay, il réaffirme sa volonté de remettre au premier plan la reconnaissance « des racines chrétiennes de la France, »⁵¹ en faisant de l'adhésion à cet héritage une condition sine qua non d'inclusion dans la Nation.

En réponse à la polémique sur les prières de rues lancée au printemps 2011 par le leader du Front National Marine Le Pen, le ministre de l'Intérieur Claude Guéant déclare en mars de la même année :

Les Français à force d'immigration incontrôlée ont parfois le sentiment de ne plus être chez eux ; [...] ils ont le sentiment de voir des pratiques qui s'imposent à eux et qui ne correspondent pas aux règles de [leur] vie sociale.⁵²

Guéant se fait ainsi l'écho d'une préoccupation grandissante quant aux débordements de l'Islam. Dans la foulée de ces déclarations, deux affaires extrêmement médiatisées scellent la détermination du gouvernement à contrôler cette religion. Lies Hebbaj, un nantais d'origine

⁴⁹ L'intégralité du discours est disponible ici : http://www.elysee.fr/president/mediatheque/videos/2009/novembre/discours-de-m-le-president-de-la-republique-dans.4936.html?search=Drôme&xtmc=discours_de_la_drome&xcr=.

⁵⁰ « Paroles de Français » Présenté par Jean-Pierre Pernault. TF1. 10 Fév. 2011.

⁵¹ Le Puy-en-Velay, 3 Mars 2011. L'intégralité du discours est disponible ici : <http://www.elysee.fr/president/les-dossiers/culture/puy-en-velay-mars-2011/discours-au-puy-en-velay-sur-l-heritage.10792.html>. Consulté le 12 mars 2011.

⁵² http://www.lepoint.fr/politique/gueant-les-francais-a-force-d-immigration-incontrolee-ont-parfois-le-sentiment-de-ne-plus-etre-chez-eux-17-03-2011-1307586_20.php. Consulté le 2 avril 2011.

algérienne est propulsé au-devant de la scène politico-judiciaire et médiatique lorsque le ministre de l'Intérieur demande à titre exceptionnelle la révocation de sa nationalité française aux motifs de polygamie avérée et de fraudes aux allocations familiales. Un an plus tard, Claude Guéant en personne annonce en Mai 2011 une décision qui pourrait faire jurisprudence. Il aurait refusé d'accorder la nationalité française à un Algérien marié à une Française afin de sanctionner la vision rétrograde de la femme affichée par ce dernier lors d'un entretien avec les services de la préfecture du Bas-Rhin. Ces sorties médiatiques, en conjonction avec le débat national lancé en Mars 2011 sur la place de l'Islam en France témoignent des cristallisations autour de cette religion.

Dans cette perspective, la banlieue des grands ensembles qui abrite une forte proportion de population venant de pays où l'Islam est la religion dominante, devient à force d'amalgames synonyme de violence et de terrorisme. Elle est le creuset d'une population inassimilable qui remet en question les principes de la République et qui menace ses fondements en prônant l'importation de systèmes de valeurs contraires à la liberté, à l'égalité et à la fraternité. Au plus fort des événements de 2005, le ministre de l'intérieur Nicolas Sarkozy et ses services attirent l'attention de l'opinion sur la manipulation des jeunes manifestants par des mouvances islamistes. Dans une dépêche AFP datée du 23 Novembre 2005, le Directeur Général des Renseignements Généraux infirme cette théorie en déclarant que «la part des islamistes dans les violences a été nulle. » Le lendemain, la Direction de la Surveillance du Territoire (DST) déclare par le même canal que « les islamistes ne sont pas impliqués dans les émeutes en banlieue. » Ces démentis, ainsi que l'échec de multiples appels au calme lancés par les leaders religieux musulmans ne suffisent pas à dissiper les soupçons d'implication de mouvances intégristes dans ces événements. L'association entre la banlieue, sa jeunesse et une religion étiquetée comme

violente, rétrograde et incompatible avec la République creuse encore plus le fossé d'incompréhension entre ces espaces périphériques et le reste de la société.

En réponse à ces inquiétudes, la réflexion s'intensifie autour de l'identité française qui a été l'un des thèmes centraux de la campagne présidentielle de Nicolas Sarkozy en 2007. En Novembre 2009, Eric Besson le ministre de l'Immigration, de l'Intégration et de l'Identité Nationale lance un débat qui invite les Français sur l'étendue du territoire à s'interroger sur « ce qu'est être Français, » et sur les liens et valeurs qui lient les membres de la communauté Républicaine. L'examen de ces valeurs et de la conception française de l'identité nationale offre un début de réponse quant à la stigmatisation des espaces périphériques. Il serait intéressant de mesurer ces valeurs républicaines à l'aune des représentations les plus courantes des grands ensembles.

1.1.2.3 Nation, Identité et multiculturalisme à la Française

En Novembre 2007, le magazine américain Time consacre sa « une » à « la mort de la culture française. »⁵³ L'incipit du dossier est on ne peut plus clair : « Le pays de Proust, Monet, Piaf et Truffaut [a] perdu son statut de superpuissance culturelle. »⁵⁴ La culture française serait à l'agonie et avec elle, une certaine « idée de la France ». Ce dossier suscitât un émoi considérable en France et hors des frontières hexagonales lors de sa parution. Certains intellectuels tels que Maurice Druon y virent une attaque infondée sur la France et son histoire. D'autres observateurs abondèrent dans le sens de Don Morrison en constatant l'amère réalité d'une puissance culturelle en déclin, un pays qui « peine à regagner sa gloire. »⁵⁵ Deux décennies avant ce débat, trois collégiennes portant le voile islamique sont expulsées de leur établissement de Creil en Octobre 2009 pour port d'un signe religieux ostentatoire et violation

⁵³ Don Morrison, «The Death of French Culture: In Search of Lost Time. » Time. [New York] 21 nov. 2007.

⁵⁴ *ibid.*

⁵⁵ *ibid.*

du principe de laïcité. Ces expulsions marquent les débuts de l'affaire du « foulard islamique. » Cette affaire fera l'objet d'un extraordinaire emballement médiatique et politico-judiciaire.⁵⁶ Les passions se déchainent entre défenseurs de la liberté d'expression et partisans du principe de laïcité dans l'espace public. Selon Maxim Silverman, l'on ne peut comprendre la passion publique et politique déclenchée par ces « bouts de tissus » qu'en la replaçant dans le cadre plus large d'une crise identitaire que traverserait la France (46) et qui s'apparenterait à celle mise en lumière par Don Morrison.

En référence à la question du voile précisément, Habiba Mahany traite avec malice dans Petite Malika des excès dans lesquels peuvent verser les protagonistes de ces affaires. L'hiver de ses dix ans, la narratrice est envoyée à l'école la tête recouverte d'un foulard. Devant la réticence de l'enfant à s'en couvrir, sa mère lui confie que l'accessoire qui a appartenu à l'arrière-grand-mère kabyle, possède des pouvoirs magiques. Fière d'être « la dépositaire d'une relique séculaire, » (58) Malika accepte le nouvel ornement. A son arrivée, l'intérêt se le dispute à l'indignation, et devant les réactions que suscite son passage, la fillette est convaincue du pouvoir magique du vêtement. L'enturbannée est très vite soumise à une batterie de questions avant d'être présentée devant le directeur de l'établissement. Ce dernier avertit les journalistes d'une « grosse affaire » dans l'enceinte de son établissement, une écolière de 10 ans portant le foulard islamique. Flairant le scoop, une équipe arrive presque immédiatement sur les lieux. Sous les feux de la rampe, le chef d'établissement délivre un long laïus sur les signes ostentatoires d'appartenance religieuse, la laïcité et les conflits intercommunautaires dans le quartier difficile

⁵⁶ En Novembre 2009, le ministre de l'Education Nationale Lionel Jospin saisit le Conseil d'Etat qui est la plus haute autorité judiciaire du pays. Le Conseil statue en faveur des jeunes filles en déclarant que le port du foulard ne constitue pas une atteinte à la laïcité et ne saurait être sanctionné par une exclusion d'un établissement d'enseignement public. Le Ministre répond à cette décision en publiant une circulaire qui réaffirme le principe de laïcité dans l'enseignement public. Cette circulaire donne aussi les pleins pouvoirs aux chefs d'établissement afin d'exclure les contrevenantes.

englobant l'école. Le cirque médiatique atteint son sommet avec l'arrivée en grande pompe de « Patrick Pepper » le présentateur vedette venu en personne couvrir l'événement. Malika qui est férue de télévision est définitivement convaincue des vertus du foulard lorsqu'elle entend Patrick Pepper souffler au directeur que cette séquence « fera sans aucun doute la une de tous les journaux le lendemain » (60). Pour l'enfant extatique, la foule qui l'entoure micros et caméras au poing est l'œuvre du fichu enchanté. Avant la tombée de la nuit, son image aura fait le tour de toutes les chaumières et elle sera devenue une célébrité reconnue et adulée. La machine médiatique se met en branle avec à son centre une enfant surdouée qui pour une fois, peine à saisir la réalité de sa situation. Malgré les précisions qu'elle donne sur la nature de son accessoire, les journalistes s'affairent à trouver à leur reportage un « titre accrocheur avec burqa » (62). Un dialogue de sourds s'installe entre des médias qui pensent tenir une exclusivité, une enfant qui tente en vain de les persuader qu'il ne s'agit que d'un carré de tissu magique, et un directeur d'établissement soucieux de paraître comme le sauveur de la Nation, celui qui aura « repéré l'affaire » (62). L'emballlement médiatique autour de Malika et de son foulard met en lumière la manufacture des représentations que Patrick Champagne dénonce dans son article. L'attention journalistique autour de l'enfant est marquée par une « hypertrophie événementielle » (67) qui selon Champagne aboutit à la fabrication d'une réalité qui échappe à son sujet.

Mahany utilise naïveté et humour afin de déminer l'imbroglio qui se met en place. L'empressement des journalistes à couvrir un scoop est renversé par la candeur de l'enfant dépassée par les conciliabules autour de son accessoire magique. L'affaire se dégonfle piteusement lorsque la mère enfin convoquée confirme que la « burqa » en question est un fichu ayant appartenu à l'arrière-grand-mère, une berbère recluse dans les montagnes et qui « se foutait

de la religion comme de l'an 40 » (63). Dépités, les journalistes disparaissent aussi vite qu'ils étaient apparus, telle une nuée de sauterelles parties envahir un nouveau champ.

L'examen des sources de la conception française de l'identité nationale fournissent un début de réponse à la réaction épidermique à ces crises. Les principes hérités des Lumières et de la Révolution de 1789 marquent l'avènement d'une Nation fondée sur un *contrat social* liant une communauté de citoyens. Dans cette communauté, le peuple est souverain, et sa volonté remplace le pouvoir divin monopolisé par le Roi. L'universalisme français se construit sur la communion entre individus et le respect de la volonté commune qui assure une synthèse au-delà des particularités individuelles. Aux antipodes de l'idée germanique d'un groupe fondé sur des critères ethniques et raciaux, la conception française de la nation repose selon Ernest Renan sur une « volonté commune dans le présent. » Ce qui fait un peuple selon lui, c'est « d'avoir fait de grandes choses ensemble, [et de] vouloir en faire encore » (Renan 120). Dans le désormais classique Imagined Communities, Benedict Anderson développe l'idée d'une « communauté imaginaire » afin de caractériser cet agrégat. Pour Anderson, cette communauté est forcément imaginaire (et/ou imaginée), car il est fort peu probable que tous ses membres se connaissent ou ne se rencontrent jamais et pourtant, l'idée de la communauté qu'ils forment est présente et forte dans tous les esprits.

Le modèle d'Anderson est applicable à la nation française, communauté imaginée entre individus qui expriment leur désir de vivre ensemble selon une certaine échelle de valeurs. La déclaration des Droits de l'Homme de 1789 stipule l'égalité de traitement des citoyens devant la loi quels que soient leur origine ou leur choix religieux. Dans cette optique, le port du voile dans l'espace public relèverait d'un prosélytisme religieux qui porte atteinte à la sacro-sainte notion de laïcité en vigueur depuis la séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1905. L'école étant le lieu par

excellence d'intégration des valeurs communautaires et le moule censé produire de parfaits citoyens, l'on comprend mieux pourquoi les « affaire des foulards islamiques » trouvent presque toujours leurs origines dans ce creuset républicain.

Bruno Mégret qui est l'un des cadres du parti frontiste parle de « colonisation à rebours » et se fait l'écho d'une « menace » qui pèserait sur la communauté de civilisations imaginée en France. En dénonçant « l'installation sur [le sol français] de populations qui ne s'assimilent pas, qui conservent leur religion, leur mode de vie et constituent des groupes autonomes souvent antagonistes » (60), il pointe du doigt le danger que constituerait le refus par une certaine frange de la population d'adhérer au pacte tacite qui lie les membres de la communauté. La problématique soulevée par Bruno Mégret interroge aussi les mécanismes d'inclusion et d'exclusion dans la communauté nationale.

L'accès à la citoyenneté dans l'Hexagone est régi par une double articulation du droit du sang et du droit du sol. Les lois Pasqua d'Août 1993 modifient les conditions d'acquisition de la nationalité française par droit du sol. Cette acquisition cesse d'être automatique et est conditionnée par un séjour continu en France, ainsi qu'une déclaration d'intention de joindre la communauté nationale qui devra être formulée à la majorité de l'intéressé(e). Cette nationalité peut aussi être acquise par naturalisation ou par déclaration, selon des conditions explicitées dans le Code de la Nationalité. L'intégration à la communauté nationale est régie par un arsenal légal qui commande la citoyenneté. En France, la définition légale de l'immigré est celle adoptée par le Haut Conseil à l'Intégration, et qui le définit comme : « Une personne née étrangère à l'étranger et résidant en France. » ⁵⁷ La notion du pays de naissance est essentielle dans la délimitation du statut de l'immigré. En effet, la définition offerte par le HCI établit une différence fondamentale entre l'étranger et l'immigré. Ce dernier pourra être naturalisé français,

⁵⁷ <http://www.insee.fr/fr/methodes/default.asp?page=definitions/immigre.htm>

mais gardera toujours le statut que lui confère une naissance hors de l'Hexagone. L'étranger lui, vit en France sans en détenir la nationalité. Il est essentiel de souligner à ce stade que ces deux définitions couvrent des réalités démographiques différentes. Ainsi un immigré peut acquérir la citoyenneté française, alors qu'une personne née en France et qui n'aura pas bénéficié de la naturalisation, sera considérée comme étrangère. Selon Alec Hargreaves:

[A]n immigrant is someone born outside the political and cultural boundaries of the French nation-state. [...] If and when the immigrant crosses over the juridical boundary [of citizenship], his or her immigrant origins cease to have any official significance, for all the members of the French nation-state are formally regarded as individuals equal in the eyes of the law, which gives no recognition to minority ethnic groups. (Immigrant Narratives 11)

Il apparaît tout de même que cette définition légale ne suffise pas à assurer l'incorporation dans la communauté. Les affaires du voile, ainsi que le commentaire de Bruno Mégret sont des illustrations ponctuelles de conflits au-delà de l'idéal égalitaire républicain.

« Citoyens, » « étrangers, » « français de souche, » ou « français issus de l'immigration »... il existe aujourd'hui une pléthore de termes qui rendent compte de la différenciation qui s'opère dans la perception de certaines franges de la population. Le critère légal de « citoyen » ne suffit plus à garantir l'accès dans la communauté imaginaire dans la mesure où, certains de ces citoyens conservent leur statut de corps étranger. Il est intéressant de noter que la notion « d'étranger » s'applique peu ou prou aux personnes issues de l'immigration européenne (considérées comme intégrées), et s'adresse en priorité aux citoyens français originaires d'Afrique du Nord, d'Afrique sub-saharienne ou des Caraïbes, ceux-là-même qu'Azouz Begag appelle les « FOV : Français d'Origine Visible » (Der Kinder der Immigration 24). La confusion dans les discours publics et médiatiques des termes qui recouvrent des réalités légales très distinctes renforce l'impression d'opacité et n'aide pas à établir des distinctions nettes.

La multiplication des revendications mémorielles constituent un second pôle de dissension dans la communauté nationale. Selon Ernest Renan, la Nation repose à la fois sur un héritage passé et sur un désir commun de se reconnaître dans ce passé et de l'honorer. L'amnésie historique devient un élément fondamental de cette fierté pour Renan qui ajoute que :

L'oubli, et [...] l'erreur historique, sont un facteur essentiel de la création d'une nation [...] l'investigation historique en effet, remet en lumière les faits de violence qui se sont passés à l'origine de toutes les formations politiques, même de celles dont les conséquences ont été les plus bienfaisantes. (227)

La théorie de Renan pose la question d'une construction nationale basée sur l'oubli de dissonances historiques dans un contexte de « guerre des mémoires. » Des associations telles que le CRAN⁵⁸ ou le MRAP⁵⁹ ont entamé une série de revendications afin d'obtenir la reconnaissance par la France sur son passé colonial. Le président Nicolas Sarkozy s'est fait à de multiples reprises l'écho de l'exaspération montante autour de ces revendications de mémoires. En Mars 2007, en pleine campagne présidentielle, il déclare :

Vous en avez assez que l'on exige de vous que vous expiez les fautes supposées de vos aïeux. Vous en avez assez que l'on cherche à vous imposer d'avoir honte de la France, de son histoire, de ses valeurs.... Je revendique le droit de dire que la mode de la repentance est une mode exécration. Je revendique le droit de dire que je n'accepte pas que l'on demande aux fils d'expier les fautes des pères. Que je n'accepte pas que l'on juge toujours le passé avec les préjugés du présent. Que je n'accepte pas cette bonne conscience moralisatrice qui réécrit l'Histoire dans le seul but de mettre la Nation en accusation.⁶⁰

Ce discours intervient dans un contexte de conflits des mémoires ravivé en France par les polémiques récurrentes autour des événements d'Algérie, de la reconnaissance officielle de

⁵⁸ Conseil Représentatif des Associations Noires.

⁵⁹ Mouvement contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples.

⁶⁰ Extrait du discours de Nicolas Sarkozy à Villebon-sur-Yvette, 20 mars 2007. L'intégralité du discours est disponible ici : <http://sites.univ-provence.fr/veronis/Discours2007/transcript.php?n=Sarkozy&p=2007-03-20>.

l'esclavage et enfin de la loi du 23 Février 2005 sur le rôle positif de la colonisation.⁶¹ L'opinion publique s'émeut des revendications de citoyens français qui refusent de jouer le jeu de la Nation et l'embarrassent par la multiplication de revendications communautaires.

Ainsi, l'on peut identifier plusieurs facteurs de dissension entre la République et ses enfants venus d'ailleurs. L'idéal républicain commande l'adhésion à un modèle dont certaines caractéristiques ont pour effet contraire l'exclusion de franges de la population.

1.1.2.4 Les paradoxes du discours républicain sur la banlieue

L'on peut souligner ici les contradictions d'un discours républicain qui d'un côté déclare l'égalité des citoyens et de l'autre érige des barrières à l'intégration en désignant un certain type de population comme étant en dehors du champ des valeurs nationales. Cette situation est d'autant plus complexe qu'aujourd'hui en France, la réalité multiculturelle sur le terrain ne correspond plus à l'homogénéité prônée par le mythe national.

De par leur positionnement ethnique et spatial, les résidents des banlieues françaises tombent sous le coup de discours qui tentent d'établir ce qu'Etienne Liebigh appelle une « culture du quotidien. » Pour l'écrivain, le désir de créer un territoire discursif et spatial qui soit opposé au centre s'explique par le besoin de permettre à « l'imaginaire collectif de se construire un univers symbolique du mal et ainsi, de distinguer entre les bons et mauvais quartiers » (22). La création ainsi que la bonne marche de la « communauté imaginaire » dépendrait ainsi de la délimitation de zones qui seraient les antithèses de cette communauté, et les exemples à ne pas suivre. La stigmatisation de la banlieue est à analyser dans le contexte national et global d'une

⁶¹ Loi votée par la majorité de Jacques Chirac. L'article 4 est le nœud de toutes les controverses. Il stipule que le rôle positif de la colonisation devra être enseigné dans les écoles : « *Les programmes scolaires reconnaissent en particulier le rôle positif de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord et accordent à l'histoire et aux sacrifices des combattants de l'armée française issus de ces territoires la place éminente à laquelle ils ont droit* » (article 4, alinéa 2). De nombreux historiens et intellectuels se sont insurgés contre cette loi, en arguant qu'il n'appartenait pas aux politiques de dicter aux historiens le contenu de leurs recherches.

redéfinition du concept de la Nation en France. La construction mentale de ces espaces s'explique par la nécessité de dessiner les contours d'une « anti-France » fédérant ainsi une majorité autour d'un ensemble de valeurs que ne partageraient pas les habitants des banlieues. La banlieue doit exister afin de légitimer par un effet de miroir les valeurs du centre.

1.2 La banlieue, une réplique de la ville coloniale ?

L'association entre banlieue et ville coloniale ne tient pas seulement à la forte proportion de populations issues d'anciennes colonies. De nombreux parallèles dans l'approche administrative, dans leur perception ainsi que dans les discours qui régissent ces deux espaces rendent possible ce rapprochement. La force centralisatrice du système colonial français a été telle qu'elle a pu reproduire des schémas de société identiques sur des aires géographiques et culturelles extrêmement diverses. Une analyse de l'urbanisation et du contrôle politique des colonies françaises d'Afrique sub-Saharienne, d'Asie du Sud-est et du Maghreb offre ainsi un angle d'étude original à l'appréhension des banlieues en France.

Après le revers de la majorité présidentielle aux Régionales de mars 2010, le Président Nicolas Sarkozy prend acte de l'insatisfaction générée par l'échec de sa politique sécuritaire et de la perception de la banlieue comme étant le creuset de cette menace. Une nomination à forte charge symbolique vient sanctionner la reprise en main du dossier de la sécurité. En Avril 2010, Christian Lambert, le directeur de Cabinet du préfet de police de Paris et ancien chef du RAID (l'unité d'élite de la Police Nationale), est nommé préfet de la Seine-Saint Denis,⁶² en remplacement de Nacer Mebbah, premier préfet francilien issu de l'immigration.⁶³ Cet « homme

⁶² Ce département de la couronne parisienne est celui de tous les records, des chiffres de la délinquance des mineurs, aux homicides, en passant par les taux de chômage et des taux record d'immigration. Il est le point de départ des événements de 2005.

⁶³ Nacer Mebbah sera resté en poste 483 soit un peu plus de 15 mois. La nomination de Mr Lambert marque l'installation du 7eme préfet en Seine-Saint Denis depuis 2000, et la troisième depuis 2007.

de choc », « superflic »⁶⁴ marque sa volonté de « recoloniser » le territoire sensible qu'est la Seine-Saint-Denis et déclare dès les premières heures de son mandat une guerre totale contre les délinquants. Invité de RTL, il présente sa feuille de route et déclare au micro de Jean-Michel Apathie que la « peur doit changer de camp en Seine-Saint-Denis. »⁶⁵ Le préfet Lambert lance un assaut contre les zones de non-droit et martèle sa détermination à gagner cette « guerre. »⁶⁶ Cette nomination d'un préfet dit « de guerre » montre la charge symbolique de ce territoire qui doit être reconquis, recolonisé. Selon Mathieu Rigouste, « le fantasme d'une colonisation inversée [...] traduit la réminiscence de discours et de pratiques du contrôle de l'espace, forgés dans la guerre coloniale. (« Le langage des médias sur les cités » 4).

L'évocation de grandes villes précoloniales telles que Mopti, Djenné ou Tombouctou⁶⁷ prouve l'existence d'un maillage urbain qui précède l'arrivée des premiers colons. Cependant, comme le souligne Catherine Coquery-Vidrovitch cette urbanisation connaît un tournant avec l'arrivée des premiers Européens (138). Dans cette optique, l'historienne et africaniste Odile Goerg explique que :

S'il est évident que la colonisation n'importe pas la ville en Afrique, on peut toutefois énoncer que la majorité des Africains accèdent à la ville *via* la ville coloniale et que, dans la dynamique de longue durée qui marque le continent, le moment colonial de la ville est un temps fort de l'urbanisation. (1)

La colonisation marque un tournant dans le maillage de la ville coloniale, et aboutit à la création de nouvelles catégories administratives. La nouvelle ville africaine est pensée par des urbanistes, hygiénistes et architectes qui utilisent des modèles importés de la métropole. Cette

⁶⁴ Emilie Weynants, « Christian Lambert, le nouvel homme de Sarkozy en Seine-Saint-Denis ». L'Express. [Paris] 08 avr. 2010.

⁶⁵ <http://www.rtl.fr/actualites/politique/article/christian-lambert-la-peur-doit-changer-de-camp-en-seine-saint-denis-7641436868>. Consulté le 2 avril 2011.

⁶⁶ Le 12 juillet 2010 le Préfet Lambert déclare au micro Jean-Michel Apathie de RTL : « cette guerre, on va la gagner. Ce sera long puisque c'est difficile ; mais notre détermination est totale. Les forces de sécurité interviennent maintenant de jour comme de nuit sur l'ensemble du secteur et de ce département. »

⁶⁷ Voir Doguicimi de Paul Hazoumé, Ville cruelle de Mongo Beti ou encore Soundjata de Djibril Tamsir Niane.

urbanisation est vite marqué par un discours binaire qui va opposer les valeurs de la ville coloniale, lieu de la civilisation, et ceux de la ville indigène, lieu du désordre. Dans Les Bouts de Bois de Dieu, l'écrivain et cinéaste sénégalais Ousmane Sembène met en lumière cette dichotomie dans sa description de la ville de Thiès. La ville offre un double visage, avec d'un côté les quartiers habités par les colons et de l'autre la ville indigène caractérisée par :

Des taudis, soupentes branlantes, des tombeaux renversés, des tapâtes en tiges de mil ou de bambous, des piquets de fer, des palissades à moitié écroulées. Thiès : un immense terrain vague où s'amoncellent tous les résidus de la ville, des pieux, des traverses, des roues de locomotives, des fûts rouillés, des bidons défoncés, des ressorts de sommiers, des plaques de tôle cabossées et lacérées [...] Thiès : la zone où tous, hommes, femme, enfants avaient des visages couleur de terre. (35-36)

Ce quartier indigène marqué par la misère et l'anarchie offre un contraste saisissant avec la ville blanche ironiquement appelée « le Vatican » et dont le narrateur nous offre une description :

Toutes semblables avec leurs toits de série, leurs pelouses vertes bien entretenues, leurs allées ratissées, leurs perrons que ceinture une balustrade de ciment, les villas des employés blancs de la Régie s'alignaient pour former un quartier bien à part de la ville que Sahib avait un jour baptisé, sans que l'on sût pourquoi, le Vatican. (253)

Marguerite Duras offre une vision de cette division spatiale de la ville coloniale dans l'Indochine française. Les villes de Duras partagent de nombreuses similitudes avec la peinture de Thiès par Sembène. Dans Barrage contre le Pacifique, la narratrice note la stricte dichotomie entre les parties de la ville : « Comme dans toutes les villes coloniales, il y avait deux villes dans cette ville; la blanche et l'autre. Et dans la ville blanche, il y avait encore des différences » (167).

Plus loin, voilà ce qu'enregistre l'œil du promeneur :

Pour marquer la mesure surhumaine de la démarche blanche, les rues et les trottoirs du haut quartier étaient immenses. Un espace orgiaque, inutile était offert aux pas négligents des puissants au repos. [...] Tout cela était asphalté, large, bordé de trottoirs plantés d'arbres rares et séparés en deux par des gazons et des

parterres de fleurs le long desquels stationnaient les files rutilantes des taxis-torpédos. Arrosées plusieurs fois par jour, vertes, fleuries, ces rues étaient aussi bien entretenues que les allées d'un immense jardin zoologique. (168)

A contrario de la ville indigène marquée du sceau de la pauvreté et de la désorganisation, la « ville blanche » mobilise abondamment les champs lexicaux du luxe, de la grandeur et du narcissisme. Dans son analyse de la division de l'espace dans le roman urbain français, Christina Horvath souligne la frontière symbolique qui sépare les espaces centraux et leurs « lieux mythiques » des quartiers dits « anti-urbains » (142). Cette démarcation se retrouve dans Kiffe kiffe demain lorsque Doria remarque qu'il existe :

Une séparation bien marquée entre la cité du Paradis où [elle] habite et la zone pavillonnaire Rousseau. Des grillages immenses qui sentent la rouille tellement ils sont vieux et un mur de pierre tout le long. Pire que la ligne Maginot ou le mur de Berlin. (90)

Doria habite une barre HLM qui n'a de paradisiaque que le nom. Le rapprochement qu'elle fait entre les grilles qui séparent la cité de la zone pavillonnaire adjacente et des constructions de guerre tels que la ligne Maginot ou le mur de Berlin renforce l'idée d'un maintien hors des murs de ceux qui constituent un danger pour la sécurité de la société. La description de Doria s'établit en parallèle à l'analyse du tissu urbain colonial par Frantz Fanon. Dans les Damnés de la Terre, Fanon met en évidence un découpage similaire entre les deux parties de la ville : « La zone habitée par les colonisés n'est pas complémentaire de la zone habitée par les colons. Ces deux zones s'opposent [...] obéissent à un principe d'exclusion réciproque » (31-32).

Dans le corpus de textes à l'étude, la séparation symbolique et physique entre le centre et la périphérie apparaît comme une constante. Dans Kiffer sa Race, voici la description que Sabrina fait d'une sortie pédagogique à Paris : « Le voyage jusqu'à Paris est super folklo...A Opéra, les flics zyeutent nos billets. Lamine, Malik et Rayan, même s'ils ont les leurs, ils

subissent un contrôle d'identité de la part des flics planqués derrière un pylône » (141). Sabrina ne parle pas de trajet ou de déplacement, mais bien d'un « voyage » vers Paris. La notion d'un saut vers un monde éloigné, vers un pays étranger est renforcée par le contrôle auquel certains élèves (visiblement « autres ») sont soumis.

Les discours hygiénistes constituent un second critère de rapprochement entre banlieues et zones coloniales. Dans un excellent article sur les épidémies de fièvre jaune qui ravagèrent l'Afrique Occidentale Française au 19^{ème} siècle, Kalala Ngalamulume souligne l'impact du discours clinique et pathologique dans la ségrégation spatiale de Saint-Louis du Sénégal.⁶⁸

Jusqu'au milieu du 19^{ème} siècle, le brassage extrême de sa population fait de Saint-Louis une exception dans le milieu colonial. Les contacts entre colons et indigènes sont très vite facilités par le développement d'une classe marchande indigène musulmane extrêmement prospère, et par l'émergence d'une communauté métisse qui occupe d'importantes fonctions dans l'administration.⁶⁹ Les épidémies de peste et de choléra et surtout la grande épidémie de fièvre jaune qui secoue les îles de Guet Ndar et Ndar Toute entre 1867 et 1904 sonneront le glas de ce brassage ethnique.

Selon Ngalamulume, l'administration met en place une politique de ségrégation spatiale et de mise à l'index qui désigne d'emblée les indigènes comme porteurs naturels des maladies endémiques (190). Un nouvel arsenal de lois permet l'expropriation des locaux et leur refoulement aux confins de la ville. En 1869, des rixes meurtrières opposent les indigènes à l'administration coloniale lorsque cette dernière entreprend de détruire les huttes du centre-ville ainsi que le marché central « repères d'individus à demi-nus, et dont la vue constitue une atteinte

⁶⁸ Capitale de l'Afrique Occidentale Française de 1895 à 1958.

⁶⁹ Dans son ouvrage *L'Iconographie du Sénégal Colonial* paru en 2007, Xavier Ricou revient sur l'impact dans la vie de la cité des familles métisses telles que les Valantin, D'Erneville, Carpot D'Estourelles, Croizier de Lacvivier, ainsi que de celles de puissantes familles indigènes dont les Diagne et les Ndiaye.

aux valeurs morales des colons européens » (190). Les épidémies entraînent ainsi le rejet à la périphérie de la ville d'une population dont le style de vie est contraire aux standards d'hygiène édictés par la Métropole.

En France, de nouvelles lois relatives à la création d'une police sanitaire sont promulguées en Mars 1822. Dans le contexte endémique colonial, Patrice de Mac-Mahon signe un demi-siècle plus tard une série de décrets imposant une quarantaine aux grands navires marchands. Les décrets présidentiels renforcent aussi les cordons sanitaires autour des villes en métropole et dans les colonies. Selon Ngalamulume, ces mesures sont considérées comme timorées par une frange de la classe politique qui propose l'application d'une « solution finale » qui verrait la séparation spatiale définitive des colons et des indigènes (201).

Les discours hygiéniste et pathologique trouvent aussi des champs d'expérimentation sur le territoire français, dans une veine qui met en exergue non plus les caractères strictement culturels d'une ségrégation pensée depuis le haut, mais aussi ses dessous socioéconomiques. Dans un rapport publié après la grande épidémie de choléra de 1830, le professeur Villot constate :

Il en est un plus grand nombre [de rues] qui sont étroites, obscures, où l'air demeure continuellement immobile ; où le pavé, sans cesse couvert des eaux qu'on y jette reste sans cesse mouillée [...] Les quartiers de Paris dont elles font partie sont ses quartiers sales et humides.⁷⁰

Le faubourg tel qu'il se conçoit du Moyen-âge au 19^{ème} siècle apparaît comme l'ancêtre de la banlieue contemporaine. A l'origine, Le « fors bourg » désigne l'ensemble des lieux habités qui s'étendent hors des fortifications de la ville. Bien plus que de simples étendues géographiques à la lisière de la cité, ils deviennent au fil des révoltes et de la pauvreté, des

⁷⁰ Rapport sur « la marche et les effets du Choléra-Morbus dans Paris et les Communes Rurales du Département de la Seine par la commission nommée, avec l'approbation de M. le Ministre du Commerce et des Travaux Publics par MM. Les Préfets de la Seine et de Police. Année 1832. Paris, Imprimerie Royale, 1834, page 100.

espaces sociologiques et sociaux à connotation négative. Au cours du 19^{ème} siècle, une vague sans précédent d'immigrants attirés par l'essor industriel s'agglutine dans ces quartiers où se développent misère et surpopulation. Les faubourgs conservent pour la plupart leur appellation, malgré leur rattachement administratif à la ville-centre. La survivance de cette appellation liminale qui n'a plus de raison administrative illustre la distance symbolique qui les sépare des lieux-centre. A Paris, les Faubourgs Saint-Denis, Saint-Martin, et Saint-Antoine sont exemplaires en ce sens. Ce dernier tient une place particulière dans l'histoire (révolutionnaire) de la France. Berceau de révoltes et de combats entre seigneurs et princes dès le Moyen-âge, c'est de là que partent les premiers insurgés de la Révolution de 1789. Saint-Antoine est aussi le berceau de l'invasion des Tuileries le 20 juin 1792, et sa prise le 10 Août de la même année. Hugo, Balzac et les grands maîtres de la littérature du 19^{ème} siècle ont pris le pouls de ces espaces liminaux qui deviennent pour le centre synonyme de déchéance et de violence.

Au 19^{ème} siècle, les villes françaises sont encore de grosses bourgades dont l'assainissement est problématique. Les villes sont enserrées derrière leurs fortifications médiévales, les rues sont étroites et l'air des grandes villes est chargé de miasmes. L'historien Alain Corbin relève la relation qui s'établit entre le peuple et ces émanations fétides. Les élites dictent des lois hygiénistes qui font de la saleté du petit peuple une menace pour la bourgeoisie. Dans Le Miasme et la Jonquille publié en 1982 Corbin analyse la division sociale qui encadre cette géographie de l'odeur et de la saleté. La ville doit être assainie afin de permettre une meilleure circulation de l'air et l'évacuation des déchets. Cet assainissement se fera aussi par un rejet à la marge des classes populaires qui « sentent mal » (183). C'est ainsi qu'Honoré Antoine Frégier directeur des fortifications de Paris écrit en 1840 :

Les classes pauvres et vicieuses ont toujours été et seront toujours la pépinière la plus productive de toutes les sortes de malfaiteurs : ce sont elles que nous

désignons sous le titre de *classes dangereuses*; car, lors même que le vice n'est pas accompagné de la perversité, par cela qu'il s'allie à la pauvreté dans le même individu, il est un juste sujet de crainte pour la société, il est dangereux. (7)⁷¹

Pour Frégier, il est donc impératif d'identifier la portion de la population que la misère rend enclin à la perversion et aux maladies, afin de mettre en place des moyens aptes à « prévenir l'invasion du vice » (14). Dans la même veine, le rapport Villot conclut à l'existence d'une couche de population pauvre dont la morale et le mode de vie constitue un terreau fertile pour l'expansion des épidémies:

Il a été impossible à la commission de ne pas croire qu'il existe une certaine espèce de population, comme une certaine nature de lieux, qui favorise le développement du choléra, le rendent plus intense et ses effets plus meurtriers. (Villot 124)

La désignation de fauteurs de troubles légitime l'action publique visant à éradiquer la menace. Dès 1853, les théories miasmatiques et la chasse aux épidémies soutiennent l'hausmannisation de Paris et le rejet vers la banlieue des classes jugées dangereuses. Comme le souligne Juliette Aubrun, « l'hygiénisme a d'abord été un outil au service des édiles, utilisée et vulgarisée comme réponse aux maux de la ville » (Aubrun 213). C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre l'acharnement sur un espace urbain que l'on veut assaini et sans souillures. L'on peut relever une survivance de ce discours thérapeutique dans les médias contemporains lorsqu'ils mentionnent la « peste » ou le « choléra » des banlieues. Dans le cas des espaces périphériques, la mise à l'index de la pathologie justifie l'intervention non pas d'hygiénistes comme ce fut le cas pour la ville du 19^{ème} siècle, mais de la force publique chargée de mettre fin à la contamination du corps social. Enfin, dans le cas de la banlieue contemporaine, il convient de souligner la force de la violence économique qui s'abat dans ces zones et qui s'expriment par des taux de chômage records et le stigmatisme social qui accompagne ses résidents.

⁷¹ Mon emphase. Noter ici que ce terme des “classes dangereuses” refait son apparition dans les années 1980 afin de caractériser les jeunes de banlieue.

Le poids du facteur économique se révèle aisément dans l'intégration plus problématique des éléments d'une France transculturelle d'origine ouvrière lorsque celle-ci est contrastée avec la réception de corps métissés évoluant dans une certaine bourgeoisie. La violence économique et sociale qui s'abat sur ces quartiers et qui est clairement mise en évidence dans les textes de Mahany ou de Guène constitue un élément central de leur mise à l'écart de la marche de la société.

L'évocation des représentations les plus communes des banlieues met en évidence l'urgence de replacer ces discours dans leur contexte historique, économique et social. Elle met en exergue la nécessité de redonner la parole à ceux qui, issu(e)s de ces espaces périphériques, sont les mieux à même de les dire. Pour comprendre les banlieues, il faut comme le martèle Patrick Champagne « prendre pratiquement le contrepied de l'approche journalistique et interroger les gens ordinaires sur leurs vies quotidiennes » (73).

Tout l'enjeu de cette étude est d'interroger les représentations par trop communes de ces espaces et de leurs habitants. Les auteurs de notre corpus apportent leurs réponses à un ensemble de questionnement : Quel est le quotidien de ces espaces ? Au-delà des fantasmes et autres idées reçues, quel est le niveau d'intégration des enfants des cités ? Comment vivent-ils leur « francité » ou leur « étrangeté » ? Quel peut être l'apport de ces espaces périphériques dans la redéfinition d'une autre France ?

CHAPITRE 2 : UNE REECRITURE DE L'ESPACE AU FEMININ

Les jeunes filles issues des quartiers dits sensibles sont prises dans un double système de représentations. A l'intérieur de ce système, elles sont appréhendées de l'extérieur en fonction du milieu dont elles sont issues, la banlieue. Ensuite, dans la banlieue même, elles tombent sous le coup d'un second réseau de consciences du fait de leur genre. La banlieue est un espace difficile à manœuvrer pour n'importe lequel de ses habitants, mais il semble que cette difficulté soit accrue pour les sujets féminins. Elles doivent ainsi trouver des alternatives pour se libérer de cette double contrainte. Dans cette partie, nous relèverons les stratégies d'émancipation à l'œuvre chez Habiba Mahany et Faïza Guène.

L'attention publique sur les jeunes femmes issues des banlieues se concentrent la plupart du temps sur des faits extrêmement médiatisés qui dénoncent leur condition de victimes d'une autorité patriarcale. Ces femmes dont une grande majorité est d'origine immigrée, sont souvent perçues comme l'incarnation suprême de « l'autre ». Pour la sociologue Rabia Chikh, elles constituent « another body, originating elsewhere, caught in the signs of another system of cultural references, » et elles sont réduites à une cellule familiale perçue comme « the main site of their sexist oppression » (Errel 127).

Du 19^{ème} siècle aux années 1980, les voix qui disent le quotidien des espaces urbains périphériques sont presque exclusivement masculines. De la même manière, jusqu'au début des années 1990, la littérature et le cinéma de la banlieue s'articulent surtout autour de personnages masculins.⁷² Les protagonistes sont des adolescents, ou de jeunes adultes dont on découvre le

⁷² Cette liste n'est bien sûr pas exhaustive, mais on peut penser tout de suite à *L'amour Quand Même* d'Hocine Touabti (1981); *Le Thé au harem d'Archi Ahmed* de Mehdi Charef (1983); *Le sourire de Brahim* de Nacer Kettane (1985); *Le Gone du Chaaba* d'Azouz Begag (1986); *Une étoile dans l'œil de mon frère* (1989) de Moussa Lebriki ; Au cinéma, *Hexagone* de Malick Chibane (1994); *La Haine* de Mathieu Kassovitz (1995); *Rai* de Thomas Gilou (1995) ou *Ma 6T va craquer* de Jean-François Richet (1996). Ces œuvres confortent la centralité des personnages masculins dans les œuvres traitant du sujet banlieue.

positionnement précaire entre plusieurs cultures. Les femmes et les jeunes filles occupent généralement les seconds rôles. Selon Carrie Tarr, ces représentations littéraires et cinématographiques sont largement tributaires de l'héritage colonial français. Dans son analyse des rôles dévolus aux personnages féminins dans les romans et films de banlieue, Tarr note :

Lorsqu'elles envahissent les espaces publics, elles sont le plus souvent fugueuses, droguées ou prostituées et en rupture de ban. Lorsqu'elles sont cantonnées à l'espace privé, elles sont représentées comme victimes d'une autorité patriarcale. De manière générale, les représentations de sujets féminins issues de minorités en font des sujets exotiques déviants et hyper sexualisés ou des victimes qui alimentent les fantasmes salvateurs du lectorat et du public français. (122)

Dans le contexte particulier des tensions qui caractérisent les relations entre la banlieue et le reste de la société française, le traitement des femmes apparaît comme un objet de dissension supplémentaire et le refuge d'une multitude de représentations. Dans Women as Weapons of War, Kelly Oliver relève le rôle que la sexualité joue dans l'appréhension globale de la notion de liberté: « sexual difference and sexuality are coming to play a major role in the construction of the Western notion of global freedom » (47). Pour Oliver, les notions occidentales de liberté de la femme que sous-tendent la liberté de circulation, la jouissance du corps et le pouvoir d'achat deviennent des mesures universelles. Pour Lynne Segal, les luttes attenantes à la liberté sexuelle « have proved one of the few issues capable of drawing people into collective action in recent years » (Segal 373). Segal et Oliver soulignent toutes deux que la libération des femmes du joug patriarcal a servi et continue de servir de justification aux conflits dits de libération ou de civilisation.

Des œuvres littéraires et cinématographiques à fort succès commercial qui mettent en avant une banlieue-jungle où les femmes sont assimilées à des proies informent l'opinion publique sur la condition des jeunes filles dans les cités et renforcent le réseau de représentations

qui entourent cet espace. Des films tels que La Squale et La Haine⁷³ ou la semi-autobiographie de Samira Belil, Dans l'enfer des tournantes, entrent dans ce système de représentations. La Haine suit vingt-quatre heures mouvementées de la vie de trois jeunes banlieusards Vinz, Hubert et Said. Le film est tourné en noir et blanc, l'espace y est glauque et presque exclusivement masculin. Le film de Kassovitz déroule une violence continuelle à laquelle la mise en scène ne fournit aucune explication. La Squale qui a pourtant été salué par la critique féministe comme l'un des premiers films de banlieue à mettre en avant deux héroïnes, est tout aussi problématique. Yasmina et Désirée qui partagent un même destin malgré leurs différences de caractères et de situations familiales. Ces adolescentes vont tenter à leur manière de défier les conventions d'occupation de l'espace de la cité régi par Toussaint et sa bande de garçons. L'œuvre de Genestal nous apparaît comme discutable car elle essaie de démontrer l'agentivité des femmes de banlieue en les transformant en délinquantes. Désirée est le pendant masculin de Toussaint, et lorsque ce dernier la trahit, elle n'hésite pas à monter un stratagème qui aboutit à la mort du jeune homme des mains de son propre groupe. Cette vision confirme auprès du public les croyances sur la banlieue et son identification unilatérale avec la violence. Ces fictions deviennent des faits de société, les symboles d'un « mal » des banlieues et des troubles de l'intégration d'une jeunesse en perte de valeurs.

Il importe de ne pas tomber dans un angélisme extrême qui pousserait à refuser l'une des réalités de la banlieue qui est sa violence et son dysfonctionnement, surtout en ce qui concerne la place et la représentation des sujets féminins. Ces dysfonctionnements ne sont qu'une facette de la banlieue et ne pourraient la définir dans son intégralité. Il serait malvenu de nier en totalité les phénomènes décrits ci-dessus, mais il faut souligner que ces images projettent sur l'ensemble des

⁷³ Le film réalisé par Mathieu Kassowitz totalise à ce jour 609124 entrées. *La Haine* remporte le Prix de la mise en scène et celui du meilleur réalisateur à Cannes en 1995 et trois Césars dont celui du meilleur film, en 1996.

résidents de la banlieue des modèles culturels qui ne sont applicables qu'à des groupes bien particuliers. Jane Freedman met en évidence les raccourcis fâcheux qu'entraînent la prépondérance de ces idées lorsqu'elles sont associées à l'absence d'un réel regard critique sur les habitudes des habitants des espaces périphériques.

Bien que les problématiques liées aux questions d'intégration, d'identité nationale et de discrimination sociale et économique restent les mêmes que chez leurs homologues masculins, les voix féminines vont incorporer l'aspect du genre dans des écrits qui explorent les tensions résultant des différences sexuelles. Kiffe kiffe demain de Faïza Guène et Kiffer sa race de Habiba Mahany constituent des supports idéaux afin d'analyser la portée de cette écriture. Après une analyse de la sexuation qui caractérise l'espace urbain en général et la banlieue en particulier, nous mettrons en lumière l'ensemble des stratégies mises en œuvre par les personnages féminins de ces deux œuvres afin de contourner le cloisonnement de leur environnement. Les deux narratrices Doria et Sabrina vivent toutes deux dans une cité où les marques de l'exclusion et de la pauvreté sont omniprésentes. En narrant leurs difficultés et leurs aspirations au quotidien, les deux adolescentes offrent au lecteur un kaléidoscope de situations et des personnages. Elles essaient d'une part de montrer la banlieue dans toute sa diversité et l'aspiration de ses habitants à vivre dans la normalité, et d'autre part, de dévoiler les empreintes que les personnages féminins apposent sur leur environnement.

La présente analyse se penchera sur les formes à donner à cette écriture féminine. Nous nous attèlerons à mettre en évidence les stratégies mises en œuvre par les différents personnages afin de faire émerger leurs identités face aux dictats de l'espace et aux normes sociales contenues dans l'architecture.

2.1 Écriture et spatialisation du pouvoir

Space is nothing taken in and of itself, rather it is related to the consciousness or ideology of he who lives it. (Bailly 248)

Augustin Berque donne deux définitions du lieu qui seront capitales dans l'analyse de notre corpus :

Dans l'une, le lieu est parfaitement définissable en lui-même, indépendamment des choses. C'est le lieu des coordonnées cartésiennes du cartographe, dont l'ordonnée (la longitude), l'abscisse (la latitude) et la cote (l'altitude) s'établissent dans l'espace absolu [...]. Le lieu y est un point abstrait, totalement objectif. Il relève d'une géométrie qui permet de définir non moins strictement les objets qui peuvent ou non s'y trouver. [...]

L'autre conception possible relève de la *chôra*. C'est la plus problématique, car elle est essentiellement relationnelle. Le lieu y dépend des choses, les choses en dépendent, et ce rapport est en devenir : il échappe au principe d'identité. C'est le lieu du « croître-ensemble » [...] des choses dans la concrétude du monde sensible.⁷⁴

La seconde conception du lieu développée par Berque est celle qui retient notre attention car elle souligne la conscience qui accompagne l'identification à un lieu, ainsi que la sensibilité nécessaire à son émergence. Cette « choréie, » le lien indéniable entre subjectivité et espace, est aussi mis en exergue par Merleau-Ponty dans son analyse du lien étroit qui existe entre lieu, pensée et regard. La phénoménologie de la perception pose les jalons des expériences plurielles d'un même lieu selon les sensibilités des individus qui le fréquente. Dans Space and Place, Yi-Fu Thuan met en évidence l'emprise de la subjectivité et des projections mémorielles sur les espaces. Thuan illustre cette relation étroite en donnant l'exemple du rapport de Saint Augustin à sa ville de naissance Thagaste. Le théologien associe intimement sa ville de naissance à la relation qu'il a eue avec un ami d'enfance. A la disparition de ce dernier, Thagaste devient synonyme de mort et n'existe plus en dehors du souvenir de ce lien humain.

⁷⁴ Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés.

Dans cette analyse des rapports entre individu et lieu, Doreen Massey qui est l'une des précurseurs de la géographie féministe soutient activement la théorie selon laquelle le lieu est une construction sociale. Dans A Place in the World, Massey soutient que l'individu est étroitement lié au moulage de son lieu de vie, et que les conceptions qu'il en a « are products of the society in which [she] lives » (50). Massey prend le soin de préciser que la construction d'un lieu n'est pas entièrement subjective, mais dépend aussi de facteurs économiques et politiques qu'une analyse sociale doit éclairer.

Dans « Connaître et penser la ville, » Beatrice Brochet et Jean-Bernard Racine plaident pour le développement d'une géographie qui soit aussi sensible que rigoureuse. Brochet et Racine mettent en avant dans leur analyse l'importance des référentiels humain et affectif dans la perception de l'environnement. Leur article retrace le développement de la quotidienneté à l'aune des rapports aux formes spatiales ainsi qu'aux nombreuses questions politiques, sociales et économiques qui s'y inscrivent. Dans L'Etre et le Néant, Sartre rappelait déjà que la forme urbaine ne peut exister comme « extériorité pure » car c'est bien « la relation qui fait le monde [et] c'est par la réalité humaine qu'il y'a un monde. » Cette analyse est reprise par Augustin Berque, qui sous l'influence du philosophe japonais Watsuji Tetsuro développe la théorie de la « médiance, » cette relation que tout être humain développe avec son milieu. En quatrième de couverture d'Écoumène, Berque pose comme projet de débusquer l'ontologie qui manque à la géographie et vice-versa. La division qui assigne l'être à la philosophie et le lieu à la géographie est à la base de nombreux conflits car l'être se définit toujours par rapport à un lieu précis.

Dans le contexte des études sur les grands ensembles français, ces analyses deviennent très intéressantes lorsqu'elles sont confrontées aux conceptions architecturales d'un Le Corbusier et de sa vision d'un espace abstrait rempli de formes qui n'ont pas d'ancrage précis. Pour Le

Corbusier, la maison est une « machine à habiter » dont les fonctionnalités génériques s'accordent à tout lieu et à tout être. Il est intéressant de retenir que cette conception est à la base de l'érection de plusieurs grands ensembles français des années 1950 aux années 1970. Les espaces interchangeables évoqués par Le Corbusier résonnent avec les études menées par Marc Augé sur l'émergence de « non-lieux. » Augé oppose en effet ces derniers au « lieu anthropologique » qu'il définit comme :

Construction concrète et symbolique de l'espace qui ne saurait à elle seule rendre compte des vicissitudes et des contradictions de la vie sociale mais à laquelle se réfère tous ceux à qui elle assigne une place, si modeste soit-elle. Le lieu anthropologique est principe de sens pour ceux qui l'habitent. (68)

Le lieu augéen est ainsi l'endroit où l'individu peut inscrire son parcours personnel, sa relation à son espace et aux autres. Il est défini par ses trois caractéristiques que sont l'itinéraire, le carrefour et le centre, et existe en opposition au « non-lieu » qui lui « ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique » (100). Le « non-lieu » est marqué par ses fonctions de passage et d'échanges anonymes qui découragent les rencontres. Augé range dans cette catégorie des espaces de transit comme les chaînes d'hôtel, les supermarchés, les aéroports ou les autoroutes. Ces centres de transit ne servent point les besoins du flâneur, car leur fonctionnalité les inscrit à des fins utilitaires précises où la relation à l'espace est sacrifiée sur l'autel de la solitude. Ils sont destinés à une consommation de masse plutôt qu'à une appropriation et à une identification étroite par l'utilisateur. Pour Augé cette standardisation a été encouragée par la Surmodernité qu'il voit comme une surabondance d'échelle de temps et d'espaces qui se télescopent et ignorent l'empreinte de l'être dans son lieu. Ce mouvement accouche d'espaces « à contenu symbolique, identitaire, historique pauvre. » Au vu de l'utilitarisme qui a prévalu dans la construction des grands ensembles, au détriment de leur rapport à l'humain, et au vu de l'importance du transit dans le corpus, peut-on appliquer la

théorie d'Augé aux lieux présentés dans ces textes ? Lorsque Doria parcourt sa barre d'immeuble et emprunte de long en large la ligne 15, devient-elle comme Augé une « ethnologue dans le métro » cherchant à redonner un sens à son espace ? A la suite de ces analyses, il est permis d'introduire que les espaces qui figurent dans nos textes prennent une signification singulières pour les protagonistes qui les parcourent, les habitent et les dotent de sens particuliers. Le nomadisme inhérent à Shérazade, Sabrina, Dalila ou Doria signifie leur désir d'explorer leur espace sans jamais le prendre pour acquis. Dans Espèces d'espaces, Perec fait allusion à ce questionnement permanent du lieu : « [Nous] vivons dans l'espace, dans ces espaces, dans ces villes, dans ces campagnes, dans ces couloirs, dans ces jardins. Cela nous semble évident. Peut-être cela devrait-il être effectivement évident. Mais cela n'est pas évident » (13-14).

L'espace devient pour les protagonistes le site du « doute constant » (22). Elles sont plongées dans des barres d'immeubles génériques, et doivent ruser afin de baliser les voies de leur construction identitaire. A contrario de l'espace domestique bachelardien qui se veut rassurant et confortable, les protagonistes évoluent dans des territoires qui les forcent à ruser afin de se réinventer. La maison du bonheur imaginée par Bachelard est à cent lieux des barres d'immeubles, véritables « boîtes superposées » (Poétique de l'Espace 42) où vivent Doria et Sabrina. Malgré ce chaos architectural et l'errance matérialisée par la fugue, ces adolescentes tentent de s'aménager un lieu propice à l'éclosion de leur identité, un lieu où elles puissent « s'enraciner, se retrouver, façonner [leurs] racines, arracher à l'espace le lieu qui sera [le leur] » (Espèces d'espaces 140). Pour ces protagonistes, cette recherche est compliquée par la prise en compte dans leur positionnement de la dimension genre.

A la croisée de l'urbanisme et des études sur le genre, les travaux de Daphné Spain (1992), Doreen Massey (2004) et Lorraine Dowler (2005) établissent la dimension sexuée de l'occupation de l'espace urbain. Janice Monk attire notre attention sur la difficulté à relever l'inscription du genre dans notre environnement. Dans Gender in the Landscape, elle note :

It's not difficult to recognize the more obvious expression of class, race or ethnicity in the material landscape. The quality of residences and their decoration, the signs on shop windows, the graffiti on walls, the manicured lawns or the jumble of weeds and rubble convey to us impressions of affluence and poverty, diversity or homogeneity, and feeling of familiarity or strangeness, comfort or anxiety. But gender? (123)

Daphné Spain met en évidence l'inscription des relations sociales dans le tissu de la ville, et le rôle de l'architecture « in maintaining status distinction by gender » (21). Dans Gendered Spaces, elle soutient que « throughout history, and across cultures, architectural and geographic spatial arrangements have reinforced status differences between men and women » (21). Lorraine Dowler lui emboîte le pas en affirmant que « landscape not only reflects certain moral codes but performs as a medium to perpetuate socially constructed gender stereotyping » (72). Pour Dowler, l'organisation de l'espace urbain participe directement à la production d'identités sexuées. Les liens entre environnement et construction sexuée sont doubles car le milieu reflète les codes moraux d'une société, tout en servant de support de propagation des représentations sexuelles élaborées par cette même société.

Dans leurs études de la banlieue française, Sylvette Denèfle, Jacqueline Coutras et Isabelle Clair illustrent la manière dont l'espace urbain reflète et maintient les différences de sexes ainsi que les conséquences de cette sexuation de l'urbain. Dans son enquête sur la construction de la conjugalité chez un échantillon de jeunes issus de cités de la couronne parisienne, Isabelle Clair met en évidence l'importance de la rue. Dans la cité, elle marque l'orée des territoires dévolus aux différents membres du groupe. La rue est un territoire masculin, et

une fille qui s'y aventure sans raisons met en jeu sa réputation ou son intégrité physique. Cages d'escaliers, les halls d'immeuble et les parcs sont appropriés de facto par les garçons. Cette vision est mise en relief dans les premières secondes de La Squale. Le film s'ouvre dans une friche industrielle sur fond de musique hip-hop et de murs recouverts de graffitis. Une bande d'adolescents s'agitent autour de Toussaint leur chef charismatique. Celui-ci engage une conversation avec une jeune fille, Leila. Sa méconnaissance des codes de la cité a fait s'aventurer l'adolescente dans un espace tabou et elle va en payer le prix fort. La séquence suivante la montre nue, plusieurs fois violée et clouée au sol par une dizaine de bras pendant que Toussaint la marque au fer rouge.

Kiffe kiffe demain et Kiffer sa race sont des narrations à la première personne qui introduisent le lecteur dans les méandres de la cité, et dans les pensées des narratrices Doria et Sabrina. Les deux adolescentes habitent les mêmes espaces que ceux capturés par les caméras de Kassovitz et Genest.

Doria et Sabrina utilisent trois canaux afin de naviguer dans leur environnement. Les adolescentes tentent d'abord de s'extraire de leur milieu grâce à des escapades vers le centre qu'est Paris, et en créant des mondes imaginaires qu'alimente la télévision. L'école et ses corollaires tels que la lecture et la littérature constituent le deuxième pôle d'évasion. La lecture leur ouvre les portes de mondes imaginaires, tandis que l'école offre à Sabrina l'opportunité de poursuivre une vie hors des murs de la cité. Enfin, les deux jeunes filles vont repousser le déterminisme de leur milieu en encourageant les différents protagonistes des romans à se prendre en main par le biais d'initiatives civiques et citoyennes. Doria et Sabrina vont-elles-mêmes transformer la cité qui devient à la fin des récits un espace de création d'identités transnationales.

Les deux adolescentes sont entourées de personnages hauts en couleur. Amis, parents, travailleurs sociaux ou instituteurs, âmes bienveillantes ou mal intentionnées et leurs portraits sont l'un des moteurs de la narration. Dès les premières pages de Kiffer sa race, Sabrina plonge le lecteur dans la description des êtres qui l'entourent. L'immeuble est une tour de Babel des temps modernes. Au troisième étage, les Martinez fulminent contre Rachid qui a élu domicile dans le couloir. L'étage du dessus abrite une cartomancienne, Julianna Juarez, de son vrai nom Germaine Goulvennec. L'air du septième étage est rempli des effluves d'encens et d'épices qui s'échappent de l'appartement des Koné. D'origine chinoise, les Tran occupent une partie du dixième étage. Le quatorzième étage est le refuge d'Yvonne, une lepéniste convaincue qui se barricade afin d'éviter le contact des « crouilles, des chinetoques et des bamboulas » (130). Au quinzième, les Kocinsky préparent leur déménagement de la tour après que le père ait touché le gros lot à la loterie. L'accent est aussi mis sur le délabrement des lieux avec un « ascenseur, éternellement en rade » et la présence de Rachid qui vit dans les couloirs et fait tous ses besoins sur place. Sabrina souligne le manque d'initiatives publiques sur l'espace, et une « mairie, [qui n'] en a rien à battre de la cité, sauf quand elle s'affiche en gros titres des journaux » (152).

Chez Guène, l'environnement n'est guère plus gai. Doria vit à Livry-Gargan dans une HLM séparée d'une zone pavillonnaire plus cossue par un mur que l'adolescente compare au mur de Berlin. Sur la façade côté cité, l'on retrouve pêle-mêle :

[Des] tags, des dessins et des affiches de concerts et soirées orientales diverses, des graffitis à la gloire de Saddam Hussein ou de Che Guevara, des marques de patriotisme « Viva Tunisia », « Sénégal représente », et même des phrases extraites de chansons de rap à coloration philosophique (90).

Au milieu de ce désordre, l'adolescente est fascinée par un graffiti qui représente « un ange menotté avec une croix rouge sur la bouche » (90). Ce dessin est l'un des plus anciens du quartier et constitue un symbole important de l'œuvre. Cette figure proléptique annonce les rêves

dans lesquels Doria s'envole de la fenêtre de sa chambre, dans un élan qui l'arrache de la cité. Ce graffiti illustre aussi son évolution tout au long du roman, évolution qui la voit peu à peu défaire son bâillon pour s'exprimer.

Doria vit seule avec sa mère et leur pauvreté apparaît en filigrane dans le texte. La narratrice sème pudiquement les indices de leurs conditions de vie difficiles. Au détour d'une anecdote, l'on apprend que l'électricité et le téléphone ont été déconnectés faute de paiement. Les deux femmes s'habillent au Secours Populaire, et doivent en grande partie leur pitance à la générosité du voisinage et aux coupons alimentaires délivrés par une armada d'assistantes sociales. Sabrina elle, vit entourée de parents aimants, d'une sœur et d'un frère qui s'est autoproclamé gardien de leur moralité. Les Asraoui jouissent d'un certain confort matériel, bien qu'habitant eux aussi dans un quartier d'habitat social.

Dans leur description de leur quotidien, les deux narratrices offrent une variété de portraits et de situations qui tranchent avec la batterie de stéréotypes sur la banlieue. Les descriptions des personnages masculins par exemple sont extrêmement nuancées, et s'éloignent des portraits unidimensionnels de mâles de banlieue soumettant leur entourage à une autorité implacable.

Le premier personnage masculin qui est mentionné dans le texte est ironiquement absent. Il s'agit du père de Doria qui, las d'attendre la naissance d'un fils, est parti refaire sa vie au Maroc. Ce père déserteur, elle aurait aimé l'échanger avec Tony Danza de *Madame est servie* (KKD 69). Le rôle des hommes ne se réduit cependant pas à cette désertion et l'adolescente est entourée de figures masculines de référence. Il y a d'abord Youssef, l'un des quatre fils de la Tante Zohra. A l'école primaire déjà, il la protégeait et elle le considère comme le grand-frère qu'elle n'a jamais eu. Il y a Nabil, « l'Einstein des HLM [qui] se la pète parce qu'il porte des

lunettes et qu'il s'y connaît à peu près en politique » (KKD 46). Doria est d'abord très rétive vis-à-vis du jeune homme qu'elle surnomme « le gros nul » : il a de l'acné, il se fait racketter son goûter à la récré et il ne correspond pas au prétendant de ses rêves qui serait plutôt un homme « genre Antonio Banderas dans Zorro » (KKD 75). Elle se laissera peu à peu séduire par ses idées. Il l'entretient de poésie, lui donne des cours de mathématiques et l'entraîne dans des discussions endiablées sur l'instruction civique. Doria finit par s'avouer les sentiments amoureux qu'il lui inspire. Hamoudi constitue une autre figure masculine d'importance dans la vie de l'adolescente : « C'est un des grands de la cité. Il doit avoir vingt-huit ans, il traîne toute la journée dans les halls du quartier [et] passe son temps à fumer des pétards » (KKD 27). Durement marqué par un passage en prison, il vit d'expédients et a du mal à se réinsérer. Il est le protecteur et le confident de Doria, et comme Nabil, il initie cette dernière à la poésie en lui récitant Rimbaud avec « son accent et sa gestuelle de racaille » (27). Décidé à vivre honnêtement, il trouve un emploi comme gardien dans un entrepôt. Il s'en fait immédiatement renvoyer après que du matériel ait disparu. Hamoudi a beau crier son innocence, personne sauf Doria ne le croit. Enfin il y a Azizi le patron de la superette du quartier. Il soutient financièrement Doria et sa mère en leur offrant des vivres et des crédits jamais réclamés. L'adolescente aime cet homme simple et l' imagine un temps comme beau-père potentiel.

L'entourage de Sabrina est tout aussi complexe. L'adolescente retourne les stéréotypes les plus communs sur la banlieue et ses habitants lorsqu'elle présente sa famille :

Dans le petit appartement règne une atmosphère pesante à la Shakespeare. Chez les Asraoui on joue à la mégère non apprivoisée avec, dans le rôle-titre, Safia. Cette fatma, c'est la plus relou de tout le quartier. Une vraie harpie qui écrase sa progéniture, deux filles et un fils, sous les cris et hurlements. Avec son mari, on dirait Laurel et Hardy et elle, c'est Hardy. Le Laurel, c'est une vraie carpette devant sa matrone. (KR 15)

Le père est un ouvrier qui a émigré d'Algérie en 1971. Mohamed est un homme doux et aimant que tout le monde surnomme « le patron, » mais, c'est bien Safia, la mère, qui dirige le clan. Devant ce renversement d'autorité, Adam le petit frère exagère les démonstrations de virilité, mais l'on est loin de l'image du « mâle dominant oriental fantasmé par le journal de TF1 » (KR 18). Adam est un adolescent gâté par sa mère, et ses sœurs se moquent ouvertement des injonctions de l'ayatollah en culotte courte. Comme le souligne malicieusement Sabrina, la « girl power » est une réalité chez les Asraoui.

Sabrina joue sur les attentes du lecteur et de la lectrice, en relatant l'histoire de Mohamed, paysan venu de Tlemcen qui, au terme de plusieurs années de labeur, épouse sa cousine et la fit venir en France. Sabrina agrmente sa fable d'une foule de détails : de l'union arrangée, à l'arrivée dûment fêtée d'un petit garçon après les désolantes naissances de deux filles. La narratrice se joue de ces schémas classiques et casse l'horizon d'attente du lectorat en s'en moquant ouvertement. Elle s'adresse directement au lecteur :

Allez, j'arrête mes conneries, je vous menais en bateau. Sérieusement, vous croyez que ma vie, c'est ce ramassis de clichés ? Les darons ont aucun lien de parenté et mieux, ils se sont mariés pour une raison assez banale : ils étaient amoureux ! (KR 17)

Cette adresse nous renseigne sur le rapport de l'auteur au destinataire et au lecteur potentiel de l'œuvre. En raillant ces stéréotypes, elle sait s'adresser à un lectorat vivant hors des murs de la cité et qui ne connaît de ces espaces que cette succession d'images.

Elève modèle, Sabrina fait figure d'exception dans son lycée classée en Zone d'Education Prioritaire. Eternelle première de la classe, elle se voit disputer sa suprématie intellectuelle avec l'arrivée d'un jeune homme à l'allure mystérieuse. Alphonse Mercier ne correspond en rien à l'archétype du cancre que représentent par exemple Lamine ou Rayan. Une compétition féroce s'installe entre les deux adolescents. Lamartine, Mallarmé, Nietzsche,

Aristote ou Shakespeare sont convoqués afin d'arbitrer les dissertations des deux surdoués. La compétition scolaire laisse vite place à des discussions enfiévrées sur les droits civiques puis à la reconnaissance de sentiments amoureux entre les deux adolescents.

Les figures masculines chez Guène et Mahany sont très contrastées. Ces portraits édulcorent les images fixes de cercles patriarcaux dominées par des pères sanguinaires et des jeunes garçons incultes et misogynes. Les deux auteures peignent une galerie de portraits qui invitent le lecteur à s'interroger sur les conditions socio-économiques à l'origine des comportements humains. Lorsque Doria s'interroge sur la possibilité d'une réhabilitation de Hamoudi ou de Youssef, elle réalise le frein que représente leur réalité économique :

Un mec de la cité du Paradis qui ne va plus à l'école depuis longtemps, qui n'arrive pas à trouver du boulot, dont les parents ne travaillent pas et qui partage sa chambre avec ses quatre petits frères, qu'est qu'il en a à foutre de voter ? (KKD 97).

Selon Tricia Keaton, la violence économique exercée sur les hommes par le centre, se transforme en une violence physique et mentale exercée par ces derniers sur les femmes, dans une tentative désespérée de rassoier une autorité et une virilité perdues dans les conjonctures financières.

A côté de ces figures masculines, le quartier est une entité organique dont la circulation des habitants représente le poulx. Sabrina évolue dans un cercle de personnages aux identités multiples. Il y a Nedjma, sa meilleure amie qui sous ses airs de midinette cache un lourd secret familial, et Fatoumata, la croqueuse d'hommes originaire du Sénégal. Jacqueline Tran est la dernière à rejoindre le groupe de jeunes filles. Les parents de cette dernière sont des immigrés vietnamiens qui voient cette association d'un mauvais œil. Au début du roman, Sabrina ne cache pas sa condamnation de leur désir d'assimilation extrême :

Les Tran, ils ont le fantasme du caméléon, se fondre dans la foule [...] ils ont poussé le vice jusqu'à prénommer leurs enfants Raymond, Jacqueline et Sylvaine [...] Si c'est ça l'intégration, raser les murs et porter des noms de Français moyens, je préfère être désintégrée sur-le-champ. (KR 17)

Sabrina souligne sa fierté d'être française, mais condamne fermement la perte identitaire qui découle de la refonte totale d'un être dans le moule de la République. En se voyant et bravant les interdits de leurs familles respectives, Sabrina, Nedjma, Fatoumata et Jacqueline participent à l'élaboration de nouvelles formes identitaires qui, au-delà des méfiances et des particularités ethniques d'une part, et des demandes de la République d'autre part, préfigure une nouvelle « francité. »

Chez Guène, la barre d'immeuble et le quartier sont aussi des lieux de vie, de circulations et d'échanges entre les habitants. Il y a Lila, une mère célibataire dont Doria garde la fille, et tante Zohra qui, malgré ses soucis matrimoniaux et l'emprisonnement de son fils, reste une source inépuisable de réconfort et de rires. Dans le hall de l'immeuble, l'indéboulonnable Hamoudi entretient Doria de rêves et de poèmes. Nabil vient lui offrir gracieusement des cours de soutien et l'entraîne bientôt dans des discussions qui éveillent sa conscience civique. Au douzième étage, une jeune fille, Samar, est enfermée par sa famille sous l'œil complice de la communauté. Dans leur dénuement, Doria et sa mère peuvent compter sur le soutien de la communauté : Azizi le propriétaire de la superette qui leur offre des vivres, Mounia qui propose gratuitement les services de tuteur de son fils Nabil, Hamoudi qui récupère Doria à la sortie du lycée, sans oublier Rachida qui, comme tous les résidents du quartier soutient matériellement la petite famille. En plus de leur faire l'aumône, cette dernière leur offre l'émission « Potins de stars, version cité du Paradis » (KKD 149). A chacune de ses visites, Doria et sa mère sont nourries des nouvelles les plus croustillantes de la cité.

A l'initiative de ses professeurs qui la pensent dépressive, Doria voit une psychologue, Mme Burlaud, dont le cabinet devient pour la jeune fille un tiers espace où elle essaie de définir son identité. Cette expérience ne se fera pas sans accrocs, tant la jeune fille peine à surmonter son pessimisme et à trouver ses mots au début du roman. Enfin le réseau d'assistance ne saurait être complet sans la ribambelle de travailleurs sociaux qui traversent la vie de Doria. L'adolescente les affuble de surnoms tels que « la Barbie, » « Cyborg, » « Dubois, Dupont ou Duquelquechose » afin de souligner la distance qui les sépare. Pour l'un deux, ils ne sont que de simples numéros sur un dossier, et un autre ne cesse de s'émerveiller de voir une famille d'immigré avec un seul enfant.

L'appartement, la tour et la cité ne sont pas des espaces clos. Ils sont marqués par une circulation d'information, de biens et de personnes. La cité est une microsociété où se développent des liens communautaires fondés sur l'origine ethnique. Il convient de souligner ici qu'à l'exception des assistantes sociales et de la psychologue Mme Burlaud, tous les personnages qui gravitent autour de Doria sont d'origine nord-africaine ou africaine. La cohabitation difficile entre les habitants de la cité et le reste de la population française est illustrée par le mur séparant leurs espaces de vie, et par l'échec du mariage raté de Lila :

Dans la famille du père de Sarah [fille de Lila], ils sont bretons depuis au moins...je sais pas moi...dix-huit générations, alors que chez Lila, c'est tendance famille algérienne traditionnelle soucieuse de préserver les coutumes et la religion. (KKD 130)

Lila souffre des humiliations répétées de sa belle-famille et du rejet de sa propre famille qui n'accepte pas cette union synonyme pour elle de perte identitaire. Comme nous le verrons plus avant dans cette analyse, la coexistence difficile entre ces deux aires affecte directement la construction identitaire de nos narratrices, hybrides tiraillés entre des modèles culturels souvent conflictuels.

Les deux narratrices se créent des espaces qui leur sont propres en s'extrayant physiquement et mentalement de leurs milieux. Le rêve et la plongée dans un monde onirique constituent l'un des modes récurrents de libération dans ces textes. L'action s'y déroule de manière presque exclusive entre les murs de la cité. Les protagonistes ne sortent de leur banlieue que pour se rendre dans le centre urbain qui constitue l'un des échappatoires à la vie dans le grand ensemble. Pour Doria et Sabrina, Paris représente l'envers des tours, le lieu où il est permis de flâner. Les transports en commun jouent un rôle de premier ordre, d'abord en tant que cordon reliant la cité au centre, puis, en tant qu'espace de transitions et de rencontres éphémères propices aux divagations. Ainsi, lorsqu'elle s'ennuie, Doria s'installe dans la ligne 5 qu'elle parcourt d'un bout à l'autre. Sans destination précise, elle n'est attirée que par « le dédale distrayant » de l'espace (KKD 29). C'est un lieu où elle aime se perdre, rencontrer la faune hétéroclite qui y évolue et faire jouer son imagination sur les éléments les plus ordinaires de la vie. Ainsi, l'accordéoniste de la rame devient par la force de l'imagination le descendant d'une illustre dynastie de nomades. Le train est le cordon qui relie la banlieue au monde extérieur. Doria et sa mère l'emprunte lors de leurs rares sorties chez Tante Zohra ou à Paris.

L'extraction physique est problématique car lorsqu'ils s'aventurent hors des murs de la cité, les personnages sont continuellement ramenés à leurs identités de banlieusards. Sabrina et sa bande utilisent le RER pour « monter » à Paris et explorer les galeries commerciales :

On se balade de magasin en magasin, à mater des vêtements qu'on achètera jamais. A force de nous voir, les vendeurs, ils nous connaissent, ils aiment pas trop ça. Quand un nouveau magasin ouvre, on a un mois pour s'y jeter avant d'être bannies, alors on profite un max. (KKD 47)

Les déplacements à Paris sont véritablement symptomatiques de la distance qui peut exister entre le centre et la périphérie. Lors d'une de leurs rares sorties, la jeune fille et sa mère visitent la Tour Eiffel :

J'aurais bien voulu monter dans les ascenseurs rouge et jaune, genre Ketchup-mayo, mais c'était trop cher. En plus, il fallait qu'on fasse la queue derrière des Allemands, des Italiens, des Anglais et encore plein de touristes qu'ont pas peur du vide et encore moins de dépenser leur fric. On avait pas non plus assez de sous pour acheter une tour Eiffel miniature, encore plus moche que l'originale, mais c'est quand même la classe d'en avoir une posée sur sa télé. (KKD 125)

La mère de Doria visite le célèbre monument pour la première fois « alors qu'elle habite à une demi-heure depuis presque vingt ans » (KKD 125). La tour qui est une structure indéniablement liée à une certaine idée de la France est accessible aux touristes venus du monde entier, mais demeure hors de portée des deux femmes qui n'habitent pourtant qu'à quelques encablures. Leur situation financière ne leur permet ni d'accéder au sommet du monument, ni d'acheter une réplique miniaturisée. La jeune fille use de son humour afin de prendre ses distances avec la situation, mais il est facile de déceler une légère touche de regret derrière son apparente désinvolture. Ainsi, elle trouve la tour « moche, » mais ne peut s'empêcher de souligner sa « puissance » ou de regretter de ne pouvoir s'acheter un souvenir. La jeune fille compare la Tour à la barre de son immeuble et note que la nuée de touristes qui s'abat sur le monument est remplacée dans son quartier par des « journalistes mythos avec leurs reportages dégueulasses sur la violence en banlieue. »

La tour Eiffel et les magasins que visitent les protagonistes sont des métaphores du fossé qui existe entre le centre et les habitants des banlieues. Ces derniers sont coupés des centres historiques et de leurs références, et ne peuvent qu'observer par la vitrine des biens et services qui leur sont inaccessibles.

Chez Guène, comme chez Mahany, la narration est sans cesse interrompue par des rêveries, des visions, l'évocation de désirs fantastiques et l'évasion dans des mondes imaginaires. Dans la jungle de graffitis qui recouvrent les murs de la cité, Doria jette son dévolu sur un dessin représentant un ange menotté et bâillonné. Cet ange présenté au début du roman dans une

prolepse narrative préfigure un rêve de la jeune fille dans lequel elle s'envole de la fenêtre de sa chambre, et s'élève vers la lumière jusqu'à ne plus voir « les HLM qui s'éloignaient et devenaient de plus en plus petits » (71). Il est intéressant de noter que l'élévation et le retrait vers les hauteurs figurent aussi au premier rang des échappatoires de Sabrina. De retour du lycée, Nedjma et elle se retrouvent systématiquement sur le toit de leur immeuble, avant de rejoindre leurs familles respectives. Le toit est à la fois un exutoire à l'exiguïté de l'espace familial et une vigie d'où elle surveille la ville :

On scrute tous ces points minuscules et c'est marrant. On prend de la hauteur par rapport aux événements . . . L'altitude, c'est notre shoot, à Nedjma et moi, de vraies accros. Etre tout en haut, quand on a toujours été tout en bas, c'est une manière de compenser. (KR 73-74)

Lorsqu'elle ne s'échappe pas vers les cieux, Doria plonge dans les pages d'un atlas afin d'y tracer « un chemin partant de Livry-Gargan et qui traverserait les plus beaux endroits du monde » (KKD 72) De retour de ces voyages fabuleux, le cinéma et la télévision l'entraînent dans de nouveaux mondes imaginaires où elle est tour à tour l'une des demoiselles de « La Petite Maison dans la prairie, » ou l'héroïne d'un célèbre feuilleton américain. La télévision et le cinéma sont omniprésents dans la vie des deux adolescentes qui multiplient les références aux séries télévisées. L'homme parfait selon Doria est à l'image d'Antonio Banderas dans « Zorro » alors que Sabrina rêve d'amour avec Brad Pitt comme dans « Légende d'automne » et « Rencontre avec Joe Black. » Leurs idoles sont presque exclusivement américaines, et l'on peut voir dans ce déplacement référentiel outre-Atlantique la volonté de s'arracher des codes culturels familiers. Doria qui est incollable sur les programmes télévisuels assimile la télévision au « coran du pauvre, » en référence aux vitraux qui servaient de support pédagogique aux classes défavorisées du moyen-âge. Le petit écran la transporte dans des mondes imaginaires où elle peut corriger ou modifier à loisir le moindre élément de son existence.

En plus de ces échappées, Doria et Sabrina se tournent régulièrement vers l'écriture et la lecture que Sabrina qualifie de «fenêtres vers un autre monde que la cité » (KR 53). Doria dévore les œuvres de Lewis Carroll et de Ben Jelloun dont l'une des héroïnes Zahra, rebaptisée Ahmed par un père furieux contre un destin qui l'a accablé de filles, lui rappelle furieusement sa propre existence. Lorsque le toit de l'immeuble ne suffit plus à l'arracher de son quotidien et « à satisfaire [s]es envies d'ailleurs, » Sabrina se saisit de son journal et le noircit de notes griffonnées à la hâte. L'adolescente confie :

Moi, mon truc c'est lire, écrire. C'est une manie, je consigne tout ce qui m'arrive sur un journal depuis toute petite. Dans la cité on me regarde bizarre, du genre je me la pète. Ici, lire c'est au mieux un devoir d'école, au pire une punition, alors pour aimer ça, il faut vouloir se faire remarquer. (KR 53)

L'adolescente se réfugie dans les dictionnaires et les encyclopédies qu'elle considère comme « des temples du savoir où [elle] aime recevoir la bonne parole » (KR 53). Pour la jeune fille qui se sent « étriquée dans [s]on collège rabougri » (KR 53), la plongée dans les feuilles noircies d'un journal ou dans les pages racornies d'un manuel constitue le ticket de sortie de la cité. La lecture et l'écriture deviennent le moyen de construire des mondes imaginaires où elle peut côtoyer Alexandre le Grand et Attila, mais aussi la voie qui lui permet de s'extraire physiquement de la cité. A la fin de l'œuvre, Sabrina est acceptée dans une classe préparatoire qui lui ouvre la voie au prestigieux « Institut d'études politiques » de Paris. Dans Les raisins de la galère, Tahar Ben Jelloun fait l'apologie de cette promotion sociale par le biais de l'école républicaine. Le parcours de son héroïne Nadia, née dans une cité de Sarcelles et qui prend le monde politique français à bras-le-corps, partage des similarités étonnantes avec ceux de personnalités issues de l'immigration telles que Rama Yade ou de Rachida Dati.

L'école constitue avec la cellule familiale l'un des lieux les plus importants dans ces récits. L'institution est diversement appréciée par les deux narratrices qui fréquentent toutes deux

le même type de lycée en zone sensible. Pour Doria qui ne brille guère par ses bons résultats, l'école « c'est la misère, » (KKD 65) alors que Sabrina confie qu'« à la différence des cancre de [sa] ZEP, [elle] sait que élève sérieuse, [elle a] un futur » (KR 28). L'école sera son moyen de s'extraire de la cité. La relation à l'institution scolaire n'est pas aussi simple pour Doria qui multiplie les anecdotes sur son malaise. L'école républicaine est le lieu où s'imposent des codes qui entrent en conflit direct avec le quotidien de l'adolescente, et la vie y est ponctuée par les arrêts de travail d'enseignants protestant contre les conditions de travail et la violence des adolescents. La majorité des élèves partagent le manque d'enthousiasme de Doria qui souligne que « peu d' [entre eux] soutiennent la grève. Comme si la majorité pensait que ça servait à rien et que c'était foutu pour nous de toute façon » (KKD 66). Dans la première partie du roman, la jeune fille n'est pas autorisée à redoubler la troisième et est orientée en CAP de coiffure sans qu'on ne lui ait demandé son avis. Là encore, elle dégage son ironie habituelle et feint d'accepter la situation : « Si ça se trouve, la coiffure je vais adorer...c'est vrai ça, faire des permanentes à des très vieilles dames qui ont trois poils sur le caillou et qui paient une fortune pour l'entretien de leurs cheveux, ça va me plaire, je le sens... » (KKD 108). Contrairement à Sabrina, l'école ne permet pas à Doria de s'échapper physiquement de la cité, mais sa fréquentation va tout de même semer chez cette dernière les germes de l'émancipation. Ses différents avec l'institution seront le ferment d'une prise de conscience civique qui va s'élargir à ses proches.

Les changements opérés dans les mentalités et dans le quotidien des personnages qui les entourent constituent l'ultime voie d'affranchissement des narratrices. Cette prise de conscience est mise en évidence dans les deux textes par une multiplication de la redondance « moi, je ». Après avoir circonscrit les problèmes qui secouent la cité, et loin d'adhérer aux idéaux de la

communauté, elles développent leur propre réflexion et offrent leur point de vue. Ainsi, en parlant de l'agression du proviseur qui déclenche une énième grève, Doria déclare :

Moi je trouve que c'est grave ce qui est arrivé. Je dis pas que M. Loiseau c'est le type le plus sympa du 9-3 mais quand même, ça aurait pas dû se passer comme ça. Et même avant qu'il se fasse gazer, c'était grave que M. Loiseau se sente en sécurité seulement dans son bureau. (KKD 165)

Doria entretient une relation difficile avec l'école qui le lui rend bien, et pourtant cela ne l'empêche pas de condamner l'agression du proviseur et la banalisation de la violence dans l'établissement. A l'inverse de ses camarades qui voient dans la grève une opportunité de rallonger leurs congés, Doria interroge les faits qui ont déclenchés le mouvement et en condamne les fautifs. L'adolescente se démarque de la torpeur civique dans laquelle s'embourbent les jeunes de sa génération et déclare plus loin : « Moi, à dix-huit ans, j'irais voter. Ici, on n'a jamais la parole. Alors quand on nous la donne, il faut la prendre (KKD 68). Sabrina fait elle aussi l'expérience de cette découverte de soi mise en relief par la juxtaposition des pronoms « moi » et « je » :

Moi j'explique, la littérature, c'est pas un truc de riche, le savoir c'est pas un domaine réservé. C'est pas parce qu'on nous a mis dans un ghetto qu'il faut se contenter de ce qu'on a. Zola, Balzac, Hugo. Ces noms qui effraient, ils ont écrit sur les pauvres de leur époque. Et nous, qui on a hein ? Si on se donne pas la peine de parler, personne ne nous écouterait (KR 53).

Elle revendique le droit au savoir qui lui fournira les outils nécessaires afin de prendre la parole et cesser « d'être parlé » pour emprunter le terme de Bourdieu. Cette prise de conscience et de confiance s'accompagne aussi d'un nouvel œil critique levé sur le groupe. Ainsi, Doria prend ses distances avec les décisions de la communauté dont elle interroge le bien-fondé. Lorsqu'elle raconte l'histoire de Samra retenue et brutalisée avec la complicité implicite de la cité, Doria condamne la lâcheté d'une parole qui ne se libère que pour blâmer l'évadée :

Quand Samra était enfermée chez elle, dans sa cage en béton, personne n'en parlait, comme si les gens trouvaient ça normal. Et maintenant qu'elle a réussi à se libérer de son dictateur de frère et de son tortionnaire de père, les gens l'accusent. J'y comprends rien. (KKD 93)

Le désir de changement s'empare de la jeune fille qui devient cet ange représenté sur le mur de séparation de la cité. Elle se voit pousser des ailes, sa parole est libérée par le récit qu'elle déroule et par le droit de vote qu'elle veut saisir : l'ange peut se débarrasser des menottes et de la croix rouge qui lui barrait la bouche et déployer ses ailes afin de prendre son envol. Dans un élan lyrique, et utilisant une dernière fois la même formule, Doria déclare : « moi je mènerai la révolte de la cité du Paradis » (KKD 189).

Au début du récit, c'est une jeune fille sans foi en l'avenir et pour qui tous les jours se ressemblent dans leur laideur et leur monotonie qui adopte « kif kif demain » comme devise. Après sa prise de conscience, l'expression arabe « kif kif » devient « kiffe-kiffe » de l'argot « kiffer, » qui veut dire aimer, adorer. Le « mektoub, » le destin n'est plus cet objet implacable qui mène Doria à sa guise, mais bien un outil qu'elle adopte et façonne à volonté. L'adolescente prend les rênes de sa destinée et se promet de profiter de chaque jour qui passe.

En plus de ces changements personnels, les deux jeunes filles agissent aussi sur leur entourage. Au début du roman, Yasmina, qui est analphabète, travaille dans un petit hôtel où ses collègues et elles sont assujetties aux mauvais traitements de leur patron Mr Schihont. Leurs conditions de travail sont rudes et les femmes qui sont presque toutes d'origine immigrée ne bénéficient d'aucune protection légale. A l'image de ces femmes qui commencent un mouvement de grève, Sabrina engage les siens dans une lutte contre l'arbitraire. Lorsque son père est hospitalisé dans un état grave, les dirigeants de l'usine dans laquelle il a travaillé toute sa vie refusent de reconnaître leur responsabilité dans son état. Des émissaires se rendent à l'hôpital afin de lui faire signer en catimini un accord financier qui protégerait l'entreprise de tout recours

judiciaire. L'adolescente s'interpose à l'instant même où les documents sont présentés et pousse le père et ses collègues victimes de l'amiante à « sortir de leur torpeur » (KR 247). Ces derniers intentent une action en justice et obtiennent réparation.

L'effet le plus marquant que ces jeunes filles auront sur leur entourage sera en fin de compte le changement qu'elles vont opérer sur l'appréhension des différences ethniques à l'intérieur de la cité. Comme nous l'avons montré un peu plus haut dans cette analyse, la cité est un endroit ouvert où les personnes et les informations circulent d'appartement en appartement. L'entraide entre habitants est de mise, et fait écho aux vieilles solidarités villageoises. Justement, à y regarder de plus près, ces réseaux se développent exclusivement entre personnes du même groupe ethnique entourant de facto les autres personnages d'un halo de soupçons. Sabrina pose en toile de fond les difficultés de cohabitation des communautés. Au début du roman, elle confie : « Avec Nedjma, on tournait en rond dans les rues de la ville. On visitait aussi les toits des immeubles [...]. A Argenteuil. On a trop rien à faire quand on est une ado surveillée par sa famille, alors on glande à plusieurs » (KR 12).

Fatouma la franco-sénégalaise et Jacqueline Tran d'origine vietnamienne viennent doucement s'ajouter à la troupe. Cette bande multiethnique sera le révélateur des tensions qui existent entre les communautés. Sabrina révèle les réactions familiales à sa relation avec Nedjma : « Les darons,⁷⁵ ils ont confiance en Nedjma, on est cul et chemise depuis toutes petites, ils connaissent ses parents, ça les décrispe de savoir qu'on est ensemble. Chez Nedjma, ils raisonnent pareil, alors ça passe » (KR 32).

Cette relation reçoit la bénédiction des Asraoui et des parents de Nedjma car les deux familles « raisonnent pareil » et partagent les mêmes influences culturelles nord-africaines. Il n'en est pas de même pour Fatouma et Jacqueline et leurs familles respectives. Sabrina et

⁷⁵ Mot d'argot emprunté à l'ancien français et qui signifie « maitre », « père ».

Nedjma doivent user de multiples stratagèmes afin de rencontrer Fatoumata dont les propres parents ignorent tout des fréquentations. Jacqueline voit en ses nouvelles amies l'opportunité d'échapper à la chape de plomb dont ses parents l'enserrent. Mme Tran qui « rêve d'une vie tranquille pour sa fille. D'une vie saine...entre frères de peau, » (KKR 223) voit cette relation d'un mauvais œil. Ainsi, à tous les niveaux, la suspicion est de mise, les parents encouragent les relations entre adolescents d'un même groupe ethnique et manifestent fortement leur désapprobation à l'idée que leurs enfants puissent subir d'autres influences culturelles. La division ethnique est tellement forte qu'elle arrive à sublimer toute forme de communautarisme religieux. Ainsi, Sabrina relève :

Les communautés s'agglomèrent plus facilement par origine ethnique que par proximité géographique. Faut croire que même la religion, ça réussit pas à rapprocher. Salim Koné, le père [de Fatoumata], il va à la mosquée tous les soirs, jamais avec Mohamed. Les Noirs avec les Noirs, les Arabes avec les Arabes. (KR 46)

Le lecteur apprend au détour d'un esclandre entre Adam et Sabrina qu'Alphonse Mercier est noir. Sa famille qui a fui les persécutions du régime de Port-au-Prince est illégalement installée en France et vit constamment sous la menace d'une expulsion. D'un air faussement naïf, Sabrina avoue au lecteur avoir oublié de mentionner ce « détail » : « Alphonse Mercier originaire d'Haïti. Et alors ? Même pas j'avais précisé ce détail insignifiant qui dans la bouche d'Adam devient insultant » (KR 187).

Le fait de taire l'origine ethnique d'Alphonse et de la révéler si loin dans le roman est loin d'être insignifiant. Ce mutisme interroge les propres conceptions du lecteur qui jusqu'alors était libre d'assigner au jeune homme l'origine ethnique de son choix. En taisant ce fait, Sabrina insiste aussi sur la mutation des rapports entre les groupes dans la cité. L'origine ethnique

devient une composante quasi invisible qui laisse la place à la construction d'une identité plurielle utilisant des apports de tous les groupes vivant dans la cité.

Le récit de Sabrina est parsemé d'allusions et de propos équivoques que tiennent les membres de sa famille sur ses amis. Lorsque son frère Adam la traite de « carba »⁷⁶ trainant avec un « carlouche, »⁷⁷ elle ne peut plus nier la réalité. Sabrina est obligée de lever le voile qu'elle avait pudiquement mis en place afin de dissimuler les tares des siens. L'adolescente est extrêmement déçue par une mère qui était jusqu'alors décrite comme exemplaire :

Il y avait bien eu des signes avant-coureurs, avec Fatoumata par exemple. Elle me conseillait de pas trop trainer avec elle, sans préciser la raison. Moi, je devinais bien pourquoi, ça m'arrangeait de lui laisser le bénéfice du doute. Yema, je l'aime, je la respecte, c'est dur de la voir tomber de son piédestal. (KR 192)

C'est en état de choc qu'elle met un mot sur le mal dont souffrent les siens : « Aussi raciste que ceux qui nous assènent leurs sous-entendus. Aussi raciste que Yvonne. La même racine d'un même mal, orienté vers une autre cible » (KR 192). Cette évidence est d'autant plus douloureuse qu'elle s'étend à toute une génération, et dépasse les spécificités ethniques : « Moi, j'ai toujours cru que c'était les Français les racistes. Entre ma mère et Mme Tran, je reviens de mes antiennes » (KR 223). Pour Sabrina, le remède de cette défiance intercommunautaire qu'elle n'hésite pas à qualifier de « racisme » se trouve dans les nombreux conflits de mémoire nés de la colonisation. Chaque groupe garde le souvenir tenace de son traumatisme, et construit une identité autour de l'événement. Les immigrés d'origine algérienne se renferment autour du souvenir de leur guerre, tandis que les français d'origine vietnamienne gardent jalousement le souvenir d'un conflit qui semble avoir été oublié.

Les émigrés du bled, ils ont eu qu'une mer à franchir et pourtant, ils étaient déracinés. J'ai repensé à une guerre de huit ans qui a laissé des traces indélébiles alors j'imagine un conflit beaucoup, beaucoup plus long. J'ai repensé à la

⁷⁶ Mot argotique dérivé de l'Arabe *qahba* qui signifie « prostituée ».

⁷⁷ Mot argotique dérivé de l'Arabe *Karlouch* qui signifie « personne de race noire ».

mémoire bafouée des Algériens à cause d'une guerre qu'on a longtemps appelé des événements. Et la guerre d'Indochine, qui en parle maintenant ? J'ai compris que la douleur rendant vachement egocentrique, le devoir de mémoire, il est égal pour tous. (KR 136)

Pour Sabrina et ses amis qui ne partagent pas la nostalgie de leurs parents, le salut passe par une reconnaissance de la différence et de la proximité de l'autre. Pour sa génération qui est posée à la croisée des chemins et des cultures, ces différences s'effaceront au profit de nouvelles identités transnationales nourries des apports croisés de chaque groupe, et du partage du quotidien.

Comme le relève Susan Ireland, nos protagonistes évoluent entre des sphères culturelles construites en opposition les unes aux autres et traditionnellement décrites en termes de leurs différences : Afrique et Europe, Orient et Occident, colonisateur et colonisé (1023). L'école tente de les arrimer à la France, tandis que le cercle familial porte toutes les marques identitaires de la terre quittée. Chez les Asraoui, on mange la « chorba, » les « baklava » et les « cornes de gazelle, » et le couscous est fait d' « ingrédients made in Tlemcen. » Chez Doria, le Maroc est partout présent, des bibelots posés sur le meuble ramené d'un précédent voyage, au tapis que l'on ne foule que pieds nus comme là-bas. Contrairement à leurs aînés, Doria et sa génération ne porte pas de regard nostalgique sur la terre quittée. Doria ne se sent pas marocaine et avoue avoir été « perdue » lors de son dernier voyage. L'adolescente juge durement certaines coutumes :

Là-bas, il suffit que tu aies deux petites excroissances sur la poitrine en guise de seins, que tu saches te taire quand on te le demande, faire cuire du pain et c'est bon, t'es bonne à marier. Maintenant de toute façon, je crois qu'on retournera plus jamais au Maroc. (KKD 123)

Doria multiplie les anecdotes qui mettent en relief sa position délicate entre deux mondes. Les matins de photos de classe, Yasmina lui enduisait les cheveux d'une graisse épaisse et odorante synonyme de beauté au Maroc et dont l'odeur lui attirait les quolibets de ses camarades.

Ses repères culturels sont fournis par les séries télévisées et la littérature occidentales. Elle rêve constamment d'une cérémonie de mariage fastueuse qui se déroulerait devant un autel. Ce meuble ne constitue pas un élément des traditions musulmanes mais se retrouve dans les mariages clôturant les romans à l'eau de rose dont elle s'enivre.

A l'école, lieu d'affirmation des valeurs françaises, les éléments pertinents de l'autre culture sont inintelligibles. L'anecdote du Ramadan est en ce sens extrêmement significatif :

Le Ramadan a commencé depuis un peu plus d'une semaine. J'ai dû faire signer à Maman un papier de la cantine précisant pourquoi je ne mangeais pas ce trimestre. Quand je l'ai donné au proviseur, il m'a demandé si je me foutais de sa gueule. (KKD 13)

Le Ramadan est le mois le plus sacré du calendrier musulman, et il est marqué par l'observation journalière d'un jeûne strict. Le proviseur ne comprend pas cette tradition, et de plus, incapable de mettre la signature hésitante sur le compte de l'illettrisme de Yasmina, il soupçonne Doria d'avoir contrefait la lettre d'excuse. A l'école, les quiproquos se multiplient du fait de la maîtrise approximative de certains codes linguistiques. Les dialogues entre Lamine et Mr Landru, le professeur de français de Sabrina, sont révélateurs. Lorsque Mr Landru déclare en ouverture de leçon que « les athées ne croient pas en Dieu ... les croyants vénèrent Dieu, » (KKD 52) le lycéen qui est un fervent croyant, mais qui dispose d'un vocabulaire limité, se sent insulté. Il s'en suit une scène kafkaïenne chez le proviseur, où l'on apprend qu'il avait compris le verbe « vénérer » dans le sens où on l'utilise dans la cité, c'est-à-dire, le verlan d'énervé. A maintes reprises, l'incapacité de s'exprimer avec les codes de la culture dominante constitue un frein à une communication effective. Voilà ce que dit Doria de ses séances avec Mme Burlaud :

Elle est vieille. Elle vient d'un autre temps. Je le vois bien quand je lui parle, je suis obligée de faire attention à tout ce que je dis. Je peux pas placer un seul mot de verlan ou un truc un peu familier pour lui faire comprendre au mieux ce que je ressens. (KKD 175)

Le cabinet de la psychologue est censé être l'endroit où elle peut se mettre à nu afin de mieux se retrouver, et là encore, elle doit se surveiller et faire attention aux signes utilisés afin de se faire comprendre. Pour ces jeunes filles qui selon Tricia Keaton évoluent sur une corde raide, l'espace de la cité devient le lieu de l'affirmation d'une identité transculturelle façonnée à partir des éclats d'influence auxquels elles sont exposées.

A la fin du roman, les adolescentes lancent depuis les hauteurs de leur tour un cri qui immobilise tous les passants. Sabrina et ses amies se promettent de « kiffer [leur] race » (KR 249). Dans l'argot de la cité, « kiffer sa race » signifie prendre du plaisir dans chaque action et chaque jour. Dans l'esprit de Sabrina, cette expression recèle un second sens. L'adolescente se promet de « kiffer », d'aimer cette nouvelle « race » en trait d'union, français d'origine diverses qui remettent en cause la notion d'une identité nationale imaginaire immuable. L'identité n'est plus pensée comme un concept fixe transmis de générations en générations, mais bien comme le résultat en temps réel des mutations d'une société. En ce sens, la grande vague d'immigration qui a touché la France au milieu du 20^{ème} siècle porte en elle les germes d'une nouvelle identité française.

Loin d'être réduite à une « antithèse mythique de la France profonde » (Immigration and Ethnicity 13) la banlieue devient un espace qui favorise l'émergence d'identités trans-ethniques. David Lepoutre saisit la mesure de ce phénomène lorsqu'il relève l'émergence dans la société française de « situations nouvelles d'inter-ethnicité et de multi-culturalité » (109) qui sont les conséquences directes de l'entassement dans des espaces réduits et enclavés de populations d'origine ethnique diverse. Dans son étude du phénomène d'acculturation des jeunes de banlieue, il souligne la prégnance de l'identification ethnique chez les adolescents. Nés pour la plupart en France, ces adolescents font montre selon Lepoutre d'une conscience et d'une reconnaissance

accrue de l'altérité mise en évidence par l'importance de facteurs ethniques tels que l'alimentation, la couleur de la peau ou la religion dans leurs interactions quotidiennes. Pourtant au-delà de cette identification à la culture d'origine, ces jeunes se construisent une ethnicité tierce, confectionnée à partir d'éclats des cultures d'origine et de la culture française. L'argot que nous étudierons dans la troisième partie de ce travail est une illustration parfaite dans le discours de ces identités multiethniques.

Sabrina et ses amies vont peu à peu apprivoiser les méfiances de leurs familles et imposer ces nouvelles identités croisées. Pour l'adolescente, le changement des mentalités et l'acceptation des différences est la condition sine qua none de la réalisation par leur génération des rêves de leurs aînés. L'adolescente officialise sa relation avec Alphonse et sa famille accepte timidement une invitation des Mercier; Jacqueline fréquente Rayan, un jeune arabe, sous le regard toujours désapprouvateur de ses parents, mais qu'importe pour Sabrina pour qui les « vieilles peuvent bien rêver [car] avec la nouvelle génération, c'est plus la même. Demain, la France sera métissée » (KR 223).

De son côté, Doria annonce une avalanche de bonnes nouvelles. La jeune fille s'est réconciliée avec Nabil et ose enfin s'avouer ses sentiments pour lui. Les femmes de l'hôtel, menées par Fatoumata ont gagné la lutte et ont réussi à faire accepter leurs revendications ; Lila et Hamoudi projettent de se marier et Yasmina qui suivait des cours du soir après avoir quitté l'hôtel accroît son indépendance. Aux antipodes de l'adolescente morose du début du roman, c'est une jeune fille extatique qui quitte le bureau de Mme Burlaud pour la dernière fois : « En sortant, je me suis sentie un peu comme dans l'avant-dernière scène d'un film, quand les héros ont à peu près résolu le problème et qu'il est temps de construire la conclusion » (KKD 176-177).

Pour Doria, les problèmes sont « à peu près résolus » ; il reste encore beaucoup à entreprendre, mais le ton est résolument à l'optimisme. Portée par l'élan de ses discussions avec Nabil, Doria pense se lancer dans la politique et accélérer les changements autour d'elle. Elle n'est plus prise dans un vortex d'ennui et pense sereinement à conclure son récit. Cette posture est très différente de celle qu'elle a au début du roman où elle ignore son identité, et déteste sa réalité. Doria sait disposer des outils nécessaires à la création d'une identité stable, une troisième voie qui serait la somme de toutes ses expériences.

Ainsi Faïza Guène et Habiba Mahany mettent en scène une galerie de personnages qui sont tous pris dans le même univers. L'espace de la cité concentre dans un périmètre relativement restreint des populations ethniquement mélangées et qui vivent dans des conditions socio-économiques difficiles. Les deux écrivaines exposent dans leurs œuvres les dessous de ces conditions de vie, ainsi que leurs conséquences dans l'évolution des personnages. Les rapports entre les sexes ainsi que les relations intergénérationnelles sont fortement régis par ces facteurs sociaux, et les deux auteures rectifient la tendance d'œuvres récentes traitant de la banlieue qui présentaient cet espace sans prendre en compte sa composante socio-économique.

Guène et Mahany présentent enfin une vision de la banlieue aux antipodes de la caricature ethnique la plus courante. Les espaces périphériques ne sont pas un bloc ethnique unifié qui se dresse face à l'autre France. Les personnages des deux romans évoluent dans des cercles communautaires définis et les tensions interethniques sont palpables. Les narratrices des deux romans, Sabrina et Doria ainsi que leurs amis vont s'emparer de ces particularités et les incorporer à la culture française dominante afin de créer de nouvelles identités plus à même de les définir. Cette recherche qui refuse de choisir entre les pôles d'une identité en trait d'union

fait aussi écho à la production littéraire féminine de banlieue qui aujourd'hui se trouve à la croisée des chemins.

2.2 Enjeux et réception de la production littéraire féminine de banlieue

Les écrivaines de notre corpus inscrivent leurs œuvres dans un double système de représentations. Il s'agit pour elles d'une part d'exprimer le quotidien de la vie dans les cités et de souligner l'émergence de nouvelles identités qui redistribue les cartes des représentations les plus communes sur l'ethnicité française, et d'autre part, de mettre en relief la spécificité des voix féminines à l'intérieur de ce système. Leurs œuvres posent aussi la question de l'élargissement du canon littéraire à de nouvelles sensibilités, et celle de la nécessaire mise en place de réseaux de distribution qui privilégieraient la normalité de la banlieue plutôt que les épiphénomènes. La classification de ces textes dans le champ littéraire français fera l'objet d'une étude approfondie dans la troisième partie de ce travail, mais en relation avec sa réception, il convient d'interroger les problématiques de nomenclature qui caractérisent ce corpus.

La littérature de banlieue est un mouvement qui traine encore avec lui les stigmates de ses origines tumultueuses. Les premières œuvres du genre surgissent peu après l'été chaud des Minguettes en 1981 et la découverte brutale de l'existence de populations d'origine étrangère entassées dans des espaces urbains en marge des grandes villes et qui expriment dans la violence le rejet du système social. Les pionniers tels que Mehdi Charef, Nacer Kettane ou Leila Sebbar écrivent dans le sillage des voitures brûlées et du mouvement de contestation qui secoue cette première génération née en France. L'intérêt du public, donc du monde éditorial, s'oriente de suite vers des œuvres qui disent ce mal-être et qui portent haut la contestation contre l'ordre établi. En 1983, Mehdi Charef, fils d'immigrés algériens, mécanicien tourneur et ancien détenu publie Le Thé au Harem d'Archi Ahmed, premier ouvrage estampillé roman de banlieue. La

prestigieuse maison d'édition Mercure de France déroule une formidable machine promotionnelle qui met l'accent sur le passé de Charef et son enfance dans le bidonville de Nanterre. Son passage le 1^{er} Avril 1983 dans l'émission littéraire « Apostrophes » de Bernard Pivot assure un véritable succès commercial au roman dont la promotion se fait alors exclusivement sur les origines atypiques de son auteur, comme en témoigne l'édition du 22 Février 1983 du Quotidien de Paris qui lui consacre un article sous l'intitulé « Mehdi Charef : Délinquance bronzée. »

Dans son analyse du traitement éditorial de ce corpus de textes, Habiba Sebkhi se pose la question de sa « légitimité » dans le champ littéraire (27). En réponse aux questions d'appartenance et de dénominations, Sebkhi met en place le concept de littérature « naturelle » qui rappelle les notions juridiques de descendance naturelle et de descendance légitime. La littérature naturelle de Sebkhi fait suite aux multiples tentatives de nommer ce corps de textes, d'un essai de classification dans les littératures mineures telles que définies par Deleuze et Guattari aux appellations controversées de « littérature de la seconde génération » ou « littérature de l'immigration. » L'appellation de Sebkhi ayant l'heur de mettre l'accent sur les questionnements autour de la légitimité des textes. La critique sur l'illégitimité de ce corpus s'articule principalement autour de deux axes : l'interrogation sur son degré d'affiliation au canon littéraire français, et le reproche d'une écriture presque infantile dont le manque de travail textuel le retient aux marges de la « grande » littérature. Nous verrons dans la troisième partie de ce travail les réponses à apporter à ces questionnements.

Le traitement éditorial ainsi que l'accueil réservé par l'intelligentsia française à ces textes de banlieue témoignent de leur réception problématique. Alec Hargreaves parle d'une

Littérature qui gêne [au point que] les documentalistes ne savent pas où la classer, les enseignants hésitent à l'incorporer dans leurs cours et les critiques sont généralement sceptiques quant à ses mérites esthétiques.⁷⁸

Ce corpus est généralement absent des anthologies de littérature française et l'impressionnant La Littérature Française au Présent - Héritage, Modernité, Mutations de Dominique Viart et Bruno Vercier⁷⁹ ne déroge pas à la règle. Dans cet ouvrage de 512 pages unanimement salué comme le « premier ouvrage critique sur la littérature d'aujourd'hui, » notre corpus occupe un total d'une page et demie consacrées à Assia Djébar et à Leïla Sebbar. Le classement de ces deux auteures dans la littérature de banlieue constituant par ailleurs une problématique qui sera débattue un peu plus loin dans notre analyse.

Dans un entretien avec Frédérique Chevillot, Tassadit Imache relate une anecdote révélatrice du traitement de la littérature de banlieue :

Lorsque [Une Fille sans Histoire] est sorti en librairie, une amie m'a dit: "Tu sais, je n'ai pas trouvé ton livre à la Fnac (sous-entendu, dans la littérature française), à tout hasard, je suis allée jeter un œil au rayon de la littérature étrangère, et [...] je l'ai trouvé à Maghreb-Proche Orient!". J'ai couru à la Fnac: c'était vrai, il n'était pas avec les autres. (637)

Pour Tassadit Imache, née à Argenteuil d'une mère française et d'un père algérien et dont toutes les œuvres gravitent autour des questions de métissages et d'identités dans les espaces périphériques en France, ce manque de reconnaissance ne peut s'expliquer que par l'identification directe des textes aux origines de leurs auteurs et de leurs protagonistes. Ces textes sont catalogués comme « étrangers » ou « beurs » car :

Il y a des personnages qui portent des noms maghrébins, ça se passe dans des HLM, en banlieue [et] ces personnages-la ne peuvent pas être les héros d'un roman français. (638)

⁷⁸ « La littérature issue de l'immigration maghrébine en France : une littérature mineure? » 5

⁷⁹ Dominique Viart and Bruno Vercier. La littérature française au présent: Héritage, modernité, mutation. Paris : Bordas, 2005.

Comme le souligne Alec Hargreaves, il semble qu'il soit difficile pour certains critiques, éditeurs et même pour le public de dépasser l'origine ethnique de ces écrivains afin de les intégrer dans la littérature française :

Force nous est de constater, pourtant, que les rares programmes d'enseignement dans lesquels des œuvres de ce corpus aient trouvé place sont presque toujours dans des UFR de littératures maghrébines ou francophones alors que [...] ce corpus appartient tout autant sinon plus à la littérature française. Ce refus d'accepter comme légitime dans l'enceinte des lettres françaises la présence d'éléments venus d'outre-Méditerranée ne peut s'expliquer par de seuls critères esthétiques. (« La littérature issue de l'immigration maghrébine en France » 20)

L'adoption dans le canon d'auteurs d'origine étrangère, ou binationaux tels Gary, Beckett ou Ionesco interroge des mécanismes d'inclusion/exclusion dictés par l'Histoire. Ces derniers viennent pour la plupart d'aires géographiques externes à l'ancien empire colonial français, et il semble que les stigmates portés par les origines des auteurs de banlieue rendent extrêmement problématique l'incorporation de leurs textes dans le champ national. Comme nous l'avons démontré précédemment, ce groupe questionne des notions préétablies d'identité nationale, et il semble que cette remise en question soit au centre de leur mise à l'écart. Pourtant ces auteurs sont français, et les thématiques abordées dans les œuvres, ainsi que le public visé assoient fermement leurs textes dans l'aire Hexagonale.

Lorsque Sabrina s'adresse directement au lecteur et à la lectrice, et les raille gentiment de s'être laissé prendre au piège des fantasmes sur la banlieue, ou lorsque Doria explique par le menu le déroulement des cérémonies de l'Aïd, les narratrices s'adressent à un public français qui ignore les coutumes des habitants des banlieues ou qui ne les connaissent que par l'entremise des stéréotypes. Les textes de Guène et de Mahany sont parsemés de termes argotiques, et d'allusions culturelles que seul un public français peut saisir dans son intégralité. Les auteures de notre corpus, comme la majorité des écrivain(e)s de banlieue sont publiés presque exclusivement

en France, et les thématiques de leurs œuvres sont destinées à se greffer sur la « carcasse culturelle de la France », (Voices 35) plutôt que sur celle du pays d'origine de leurs ascendants. Pourtant la différence de traitement éditorial est assez frappante entre ces auteurs et leurs aînés vivant dans l'Hexagone et nés de l'autre côté de la Méditerranée. A l'exception notoire de Faïza Guène et d'Azouz Begag, les maisons d'édition de grande renommée telles que Gallimard ou le Seuil publient principalement des écrivains consacrés de la première génération comme Ben Jelloun ou Djébar. Ces derniers, mieux reconnus par la critique sont aussi les récipiendaires des grands prix littéraires tels que le Goncourt décerné en 1987 à Tahar Ben Jelloun pour La Nuit Sacrée. Tahar Djaout met en évidence la présence dans les écrits de ces derniers de préoccupations esthétiques et idéologiques liées aux pays quittés, tandis que les auteurs de banlieue, qui écrivent depuis la France, sont « plus intéressés par les débats politiques, l'évolution et les conflits sociaux de ce dernier pays que par leur terre d'origine » (Voices 38). Les problèmes de nomenclature de ce corpus soulevés en introduction de ce travail sont ainsi un écho à la difficulté de classification et de reconnaissance sociale de ces Français d'origine immigrée. Charles Bonn résume cette difficulté à nommer et à accepter ce corpus dans le giron national, lorsqu'il affirme que la définition de ces écrits « n'est pas tant un problème purement politique ou idéologique, qui pourrait se formuler, qu'un problème de langage » (« La littérature de jeunesse maghrébine ou immigrée » 31). Pour Bonn, le questionnement est aussi le fait d'un public qui associe « plus ou moins consciemment » les questions sur le statut de ces écrits à « l'incertitude bien plus grande encore du statut culturel de l'immigration » (*loc.cit*). Pourtant, ce corpus engage des problématiques nationales et fait appel à un ensemble de concepts familiers qui réduisent l'étrangeté de l'instance narrative pour un public français.

Le second écueil auquel ces auteurs doivent faire face est une dépréciation de leurs écrits considérés comme textuellement démunis. Des critiques tels que Charles Bonn ont souligné la forte teneur autobiographique de ces romans, dont les voix des protagonistes, qui sont souvent des enfants ou des adolescents, impriment une esthétique infantile à une écriture sans prétention littéraire. Il rajoute :

Les textes produits depuis quelques années par les écrivains de ce qu'on a appelé « la deuxième génération de l'émigration » (ou de l'immigration, selon le lieu géographique où l'on se place), embarrassent davantage le critique, même s'ils sont peut-être plus souvent abordés déjà: fort peu d'entre eux en effet sont véritablement des œuvres littéraires. Mais ils signalent un espace culturel qui est à la fois au centre de l'actualité, et fort mal décrit par les discours qui depuis peu la prennent pour objet. (La Littérature Maghrébine de Langue Française 16)

Pour Bonn, le recours récurrent au témoignage est la marque de toute littérature émergente désireuse de signaler sa présence et l'aspect autobiographique de ces textes s'amenuisera de lui-même lorsque ce corpus comptera assez d'œuvres pour que les auteurs puissent « jouer avec maîtrise littéraire sur les différents discours qui fleurissent sur leur objet » (« Littératures autobiographiques de la francophonie » 14). On sait l'aversion que certains critiques tels que Lecarme ont développée envers l'autobiographie qualifiée de « fléau littéraire ». Le genre est fortement décrié et dans L'Autobiographie, Lecarme appelle à son « éradication », tandis que Michael Sprinker annonce tout bonnement sa « mort » (230). L'autobiographie est perçue comme une entreprise littéraire nombriliste, qui ne fait appel à aucun travail créateur car l'auteur ne fait que retranscrire « sa vie individuelle » et « l'histoire de sa personnalité » (Lejeune 14). De plus, dans le cas des écrivains de banlieue, la critique se double d'une mise à l'index de l'écriture infantile qui accompagne le genre.

Dans Le Pacte Autobiographique, Lejeune définit le roman autobiographique comme :

Tous les textes de fiction dans lesquels le lecteur peut avoir des raisons de soupçonner, à partir des ressemblances qu'il croit deviner, qu'il y ait identité de

l'auteur et du personnage, alors que l'auteur, lui a choisi de nier cette identité, ou du moins de ne pas l'affirmer. (25)

Kiffe kiffe demain est généralement présenté comme l'autobiographie de Faïza Guène, alors que l'examen des détails biographiques de l'auteure révèle des différences fondamentales avec la vie de Doria. Guène est algérienne tandis que Doria est marocaine ; Guène est la benjamine d'une famille de trois enfants et Doria est une enfant unique. Le seul texte de notre corpus dans lesquels il est possible de soupçonner l'adéquation identitaire entre la narratrice, l'auteure et le personnage telle que préconisée par Lejeune est Une Fille sans Histoire d'Habiba Mahany. On ne peut donc pas circonscrire l'ensemble de ces écrits sous une seule bannière.

De plus, le récit autobiographique ne saurait être totalement antithétique de l'effort littéraire, et l'argument d'une qualité inégale de la production venant de la banlieue s'applique à n'importe quel champ littéraire. En effet, quel corps de littérature peut se targuer de ne compter que des chefs-d'œuvre en son sein? Charles Bonn souligne l'intellectualisme, voire le paternalisme qui relègue d'emblée cet ensemble de textes dans un champ secondaire de la « grande littérature » assimilée par Bonn à « la cour des grands » (« La littérature de jeunesse maghrébine ou immigrée 12). Incapables d'évoluer dans cet espace, ces écrits se trouvent littéralement confinés au rayon « jeunesse ». L'exemple le plus patent est celui du Gône du Chaaba d'Azouz Begag publié par le Seuil dans la collection « Point Virgules, » collection sur l'enfance et l'adolescence dont Charles Bonn nous dit qu'elle est « plus connue des psychologues et des éducateurs que des critiques littéraires » (Littératures autobiographiques de la francophonie 84). Dans notre corpus, Tassadit Imache fut publiée par Syros, maison d'Edition spécialisée dans le livre pour enfant, avant que Calmann-Lévy ne publie Une Fille sans Histoire en 1989.

L'espace diégétique des textes fera l'objet, dans la troisième partie de ce travail, d'une analyse détaillée qui mettra en lumière l'originalité de l'écriture, mais il est permis d'ores et déjà d'écarter l'accusation de pauvreté textuelle. L'appréciation de ces textes passe par une valorisation des formes langagières qui cachent sous une forme en apparence simple une réelle sophistication narrative. Ces écrivain(e)s utilisent des voix qu'influence leur positionnement à la lisière de plusieurs modèles culturels, nationaux et ethniques. La spécificité de leurs écritures réside justement dans l'incorporation dans leurs stratégies narratives de toutes ces voix. Ainsi en ce qui concerne les écrits de la banlieue, les multiples combinaisons culturelles que recèlent ces textes rendent difficiles leur classement d'emblée dans le genre autobiographique ou ethnographique.

En 1987, Ahmed Kelouaz posait déjà la question du traitement de ces textes, et de leur capacité à intéresser les appareils éditoriaux, dans des « œuvres de fiction débarrassées du discours de la banlieue et de son mal de vivre »⁸⁰ Les interrogations de Kelouaz sont malheureusement toujours d'actualité, tant il semble que l'aspect ethnographique de cette littérature tende toujours à prendre le pas sur sa littérarité proprement dite. Les auteurs de cet ensemble de textes sont considérés comme des phénomènes de société à étudier en tant que tels. Charles Bonn insiste sur un « espace dont la dimension sociale et politique intéresse davantage que la dimension littéraire » (« La littérature de jeunesse maghrébine ou immigrée » 18) et Faïza Guène est exemplaire de ce point de vue.

L'immense succès commercial, en France et hors des frontières de l'Hexagone de son premier opus interroge les mécanismes qui entrent en jeu dans la diffusion et la réception des œuvres de banlieue. Kiffe kiffe demain s'est écoulé à plus de 400 000 exemplaires en France et a été traduit dans près de 27 langues. L'échec relatif de son troisième opus Les gens du Balto, un

⁸⁰ Kalouaz, Ahmed. « Des écrivains à part ». Actualité de l'émigration (1987).

polar dans une banlieue ordinaire qui éloigne le lecteur des poncifs sur la violence et la pauvreté des espaces périphérique, fut pour l'auteur un réveil douloureux et l'affirmation du rôle qu'elle jouait (malgré elle?) dans le milieu littéraire.

Dans un entretien accordé au Guardian, Guène se désole de faire davantage la « une » des pages sociétés que celle des pages littéraires.⁸¹ Surnommée tour à tour la « Sagan des banlieues » et la « Bridget Jones des tours, » elle confie sa réticence à accepter ces étiquettes. Dans Woman, Native, Other, Trinh Minh-ha met en lumière le sentiment de Faïza Guène lorsqu'elle soutient que: "One cannot help feeling special when one figures among the rare few to emerge above the anonymous crowd and enjoys the privilege of preparing the way for one's more unfortunate sisters » (86).

Pour Minh-ha, « difference as uniqueness or special identity is both limiting and deceiving » (95) et Guène le réalise lorsqu'elle rejette le sceau d'ambassadrice qui lui est apposé de force. Faïza Guène ne se considère pas comme le légat de la banlieue, mais comme une plume parmi d'autres. L'auteure appelle ainsi l'opinion publique à mieux entendre les voix tapies dans l'ombre qui ne bénéficient pas de la même couverture.

Cette prise de conscience fait écho au voyeurisme qui selon Trin Minh-ha poursuit l'écrivaine issue de minorités. Dans le même entretien, Faïza Guène confie son étonnement de devoir encore et toujours démêler l'écheveau des représentations exotiques de la banlieue lors de ses sorties dans les milieux huppés de Paris : « Je me sens ridicule de devoir expliquer des choses comme le fait que là-bas aussi, les gens font des bébés par amour, et pas seulement pour obtenir des prestations sociales. »⁸² Elle rejoint sa narratrice Doria dont l'une des assistantes sociales s'émerveillait de visiter une famille d'immigrés avec un enfant, ou Sabrina, l'héroïne de

⁸¹ Chrisafis, Angélique. « High Riser ». The Guardian. [London] 5 jun. 2008.

⁸² Ma traduction. Daum, Pierre. « La mise au poing de Rachid Djaidani ». Libération. [Paris] 20 juil. 2006.

Mahany, obligée de jouer « Tintin chez les arabes » à chaque visite de la voisine Yvonne. Guène illustre parfaitement cette tendance mise en évidence par Minh-ha selon laquelle les artistes et intellectuels issus de minorités doivent jouer de leur différence afin d'être adoubés dans les cercles du centre. Dans une interview au magazine Marianne, Rachid Djaïdani révèle la censure éditoriale que lui vaut son refus d'écrire ce qu'il appelle des romans « venez visiter ma cité. »⁸³ Devant le succès du genre, les éditeurs encouragent la sortie d'œuvres jouant sur les grosses ficelles des textes et sur les fantasmes d'un lectorat nourri d'un certain faisceau d'images. Pour Djaïdani, les maisons d'éditions veulent toutes « leur petit Kader, leur petit Rachid, leurs pendants féminins, et ils leur font raconter ce qu'ils veulent entendre et ce qu'ils veulent lire. »⁸⁴ Lorsque cet ovni de banlieue n'existe pas, il est tout simplement créé de toutes parts comme « Chimo » dont Plon prétendit avoir reçu par courrier en 1996 le roman Lila dit ça maladroitement griffonné sur deux cahiers d'écolier. L'on crut reconnaître un temps l'écriture de Daniel Picouly puis celle de Yann Moix avant de spéculer qu'un salarié de Plon se cachait derrière ce pseudonyme. Comme nous l'avons vu précédemment dans le traitement de l'information, la fascination pour la banlieue a aussi pour pendant éditorial une recherche exacerbée du sensationnalisme. Contre cette volonté de circonscrire cet espace et ses écrivains dans des grilles formatées, Faïza Guène rejette l'étiquetage, et Rachid Djaïdani professe l'universalité de ses écrits :

Ce qui est fantastique, c'est que mon livre, ça va être autant la mamie que le *scarla*, que les *ptits* jeunes du VI^{ème} qui vont être émus. Dans ce que j'écris, il y a l'universalité. C'est la même thématique. Comprends bien quelque chose : quand j'écris, l'univers et le décor, c'est la banlieue. Mais ce que j'essaie de disséquer, c'est l'âme humaine. Mon travail, c'est ça. Ma passion, c'est ça.⁸⁵

⁸³ http://www.1001femmes.eu/Rachid-Djaïdani-Street-Baudelaire_a259.html. Consulté le 22 Mai 2011

⁸⁴ http://www.marianne-en-ligne.fr/selection/virtual/labibliothquedannato/e-docs/00/00/D1/B3/document_selection.phtml. Consulté le 22 Mai 2011

⁸⁵ *ibid.*

Comme toute une génération d'écrivains avant elle, Faïza Guène est aux prises avec un système dans lequel son statut d'écrivain est contingent à son milieu d'extraction. Après l'échec (relatif) de son dernier roman, cette auteure se trouve au carrefour des interrogations soulevées par Trinh Minh-ha. Doit-elle observer le « silence tonitruant » que recommande cette dernière, ou devra-t-elle reprendre sa plume ? Dans cette seconde optique, que devra-t-elle écrire, et pour quel public ? Dans une interview au journal féminin Algérie Femme, Guène confie :

Pour moi, réussir, c'est que dans dix ans ou quinze ans je me retourne en me disant que je suis contente de ce que j'ai fait, que je suis restée intègre, que j'ai suivi mes principes, que je ne me suis pas vendue pour le succès ou pour l'argent, que je suis restée fidèle à moi-même. Je ne veux pas devenir opportuniste, accepter tout ce qu'on me propose au prix de je ne sais quoi, renier d'où je viens, mes principes.⁸⁶

Les narratrices de Kiffe kiffe demain et Kiffer sa race font l'objet d'une « double subjection » du fait de leur sexe et de leur positionnement social. Cette double contrainte mise en évidence par Gayatri Spivak constitue le support idéal afin d'analyser l'articulation des concepts de race, de genre et de d'identités nationales dans une France postmoderne et multiethnique qui peine à prendre en compte l'émergence de ces nouveaux caractères. Les émeutes de l'automne 2005 et le débat sur l'identité nationale lancé à l'automne 2009 ont fait éclater au grand jour les dissensions qui existaient entre les espaces périphériques et le reste de la population française. L'incompréhension est cultivée par une ignorance mutuelle qui peut être accentuée par l'hypermédiatisation de la marginalisation des banlieues.

Les femmes constituent une part importante de cette population, et comme le remarquent Jane Freedman et Carrie Tarr, les études sur les jeunes femmes issues de minorité en France exposent volontiers les effets de la société sur elles, mais ne font pas cas du phénomène inverse. L'étude des représentations des jeunes filles de banlieue dans nos deux textes soulignent la

⁸⁶ <http://www.algerie-femme.com/portraits-femmes-algerienne/faiza-guene/faiza-guene.php>. Consulté le 22 Mars 2011.

nécessité d'encourager la circulation d'œuvres qui rendent compte de cet espace dans sa multiplicité et dans la diversité des personnalités qu'il abrite. Dans Multiculturalism, Postcoloniality, and Transnational Media, Ella Shohat et Robert Stam se dressent contre la tendance des discours actuels à organiser systématiquement les identités postcoloniales en axes rotatifs gravitant autour d'une norme occidentale et préfèrent lier ces groupes par des lignes verticales et horizontales qui illustrent leurs connexions.⁸⁷ Les auteures du corpus prennent à leur compte la pensée d'Anissa Talahite pour qui toute identité est « fruit d'un discours, et en tant que telle, peut être transformée, récréée et redéfinie à volonté » (60). Leurs discours mettent en lumière les failles des discours hégémoniques d'identité fixes et pérennes fondée sur l'Etat-nation et appellent à l'élaboration d'une nouvelle nomenclature. Guène et Mahany réclament pour leurs personnages une appartenance identitaire dans un tiers-espace régi par le droit à la « départenance » pour reprendre le terme forgée par Mireille Rosello.⁸⁸ Rosello définit la départenance comme « le refus de se définir une identité, non pas parce qu'elle serait perdue entre des continents, mais parce que cette définition serait tout simplement impossible dans un contexte discursif qui tisse un réseau de contradictions autour des personnes (The Beur Nation 23). Sabrina, Doria, Fatouma et tous les personnages qui peuplent cette banlieue nous montrent que loin des poncifs sur la violence et le danger vulgarisés par les médias, cet espace est aujourd'hui porteur d'identités en trait d'union qui sont le reflet d'une France métissée et transculturelle. Dans le sillage de ces nouvelles formes identitaires, la seconde partie de ce travail

⁸⁷ Ma traduction: "transcend tendency in critical discourse to pit a rotating chain of marginalized communities against an unseated white norm, or to pit various Third World cultures against a Western norm" (Page 4).

⁸⁸ Sur la "Departenance", Rosello ajoute : "Departenance" is not a word that can be found in a dictionary nor is it a place or a utopian designation. I have coined it as a way of talking about the encounter between changing bodies and collectivities, bodies and nations, bodies and communities, individuals and groups. It sounds and looks like it could be a French word, although it is not. One might say that it "belongs to the family of words such as "depart"(leave), "appartenance"(belonging), and its questionable antonym "des-appartenance"(unbelonging), but it remains an illegitimate offspring, a bizarre linguistic cyborg that is somehow related to parts, parties, and partner.

va montrer l'impact de l'émergence de ces nouvelles fonctionnalités dans la relation entre des mères nostalgiques des terres quittées et des filles tiraillées entre des modèles culturels différents.

CHAPITRE 3

UN CORPS A CORPS AVEC LA MERE ENTRE PLUME ET BETON

Dans cette partie, nous allons entreprendre d'analyser les représentations des femmes issues de l'immigration en France. Ces femmes et jeunes filles qui viennent pour la plupart de l'immigration maghrébine et d'Afrique sub-Saharienne évoluent au cœur de la multiple sujétion (double or triple-bind) mise en évidence par Trinh Minh-ha (6). Selon Minh-ha, l'articulation du genre et du sexe constitue un facteur aggravant d'asservissement et de différence.⁸⁹ Dans leur analyse de la condition des migrantes en France, Jane Freedman et Carrie Tarr soulignent le peu d'attention accordée aux « situations de double-oppression et de double dépendance » (15) créées par l'interaction de ces deux catégories. Dans le cadre de la présente étude, il conviendra d'ajouter la marginalisation spatiale à ce réseau de différences, car ces femmes sont immigrées, musulmanes pour la plupart et elles occupent un espace urbain marginalisé qui est celui de la banlieue. Les textes du corpus mettent en évidence les stratégies mises en œuvre afin de naviguer à travers ce réseau d'exclusions. Ils nous entraînent dans la formation d'identités féminines prises en étau entre plusieurs référents culturels. Du fait de la nature de l'espace traité qui est un lieu géographiquement à la marge, et un espace où un ensemble de spécificités ethniques et sociales rend la circulation publique des femmes problématique, il serait intéressant de voir la manière dont ces personnages féminins bousculent les frontières sexuelles, linguistiques, sociales et économiques qui se dressent devant elles. Après avoir exposé le système de représentations qui entourent les femmes et jeunes filles des banlieues, nous verrons dans quelle mesure ces images influent sur la relation mères-filles lorsqu'elles sont conjuguées aux identités métisses analysées dans le chapitre précédent. Ce chapitre tentera ainsi de répondre aux questions

⁸⁹ Notions auxquelles peuvent s'ajouter une batterie de facteurs d'altérité telle que l'orientation sexuelle, la classe etc....

suivantes : Quelles sont les instances de navigation par le couple mère-fille des pratiques normatives de la République et de son modèle universaliste d'intégration? Quelles sont les modalités d'inscription de l'altérité sur le corps féminin ? Alors même que leur identité est définie par des paradigmes coloniaux et néocoloniaux que nous relèverons, quelles sont les stratégies mises en œuvre afin de résoudre les nombreux conflits identitaires qui ne manquent pas de voir le jour ? Comment combiner l'expérience d'une vie tiraillée entre plusieurs modèles culturels, à celle de la vie entre les murs d'une cité ? Quelle est la portée de ces paramètres sur la relation mères-filles? La réflexion autour de ces problématiques se fera dans une perspective croisée nourrie par les apports de la théorie postcoloniale et de la théorie féministe.

3.1 Les représentations de la femme immigrée en France

Le 3 Juillet 1974, une directive du gouvernement dirigé par Jacques Chirac suspend l'immigration des jeunes travailleurs issus des anciennes colonies françaises. Le regroupement familial devient la première source d'immigration avec la signature dès le 1er juillet 1975, d'une circulaire du secrétaire d'État à l'immigration Paul Dijoud, qui permet aux ouvriers africains et nord-africains installés en France d'y faire venir leurs familles restées de l'autre côté de la Méditerranée. Cette circulaire change de manière drastique la face d'une immigration qui de temporaire et matérialisée par de jeunes hommes célibataires, se féminise et devient permanente. Les enquêtes annuelles de recensement de l'INSEE de 2004 et 2005 révèlent qu'« au sein de la population immigrée, les femmes sont aussi nombreuses que les hommes. »⁹⁰ Selon Jane Freedman et Carrie Tarr, dès 1990, soit moins de deux décennies après les débuts du regroupement familial, les femmes représentent déjà 48,4 pour cent de l'effectif migrant (2). Freedman et Tarr attirent notre attention sur la composition de ce groupe qui comprend aussi bien des femmes ayant émigré en France que des filles nées en France de familles d'origine

⁹⁰ http://www.insee.fr/fr/themes/document.asp?ref_id=ip1098®_id=0#inter3. Consulté le 12 Mars 2011

étrangère. Nous avons déjà évoqué dans la première partie de ce travail la confusion régnant autour du terme « immigré » en France, confusion qui selon Michèle Tribalat révèle « la difficulté de dégager les contours et la nature de la population qui se forme à la suite d'une immigration étrangère » (1911) Malgré cette forte présence féminine, Freedman et Tarr mettent en évidence le manque de prise en compte, voire la marginalisation du genre dans le traitement de l'immigration en France (1). L'étude des représentations dominantes des populations immigrées laisse en effet apercevoir un traitement particulier des femmes. Celles-ci sont soit oubliées, soit traitées dans des catégories fortement stéréotypées et des discours qui s'articulent principalement autour de leur fonction de reproduction biologique ou culturelle.

Didier Fassin met en évidence la transformation du corps féminin migrant qui devient un lieu de « confrontations transnationale entre des paradigmes de reproduction souvent incompatibles » (241). L'accent porté sur les politiques natalistes en France dès la fin du 19^{ème} siècle souligne l'ambivalence noté à l'égard des immigrés qui satisfont aux demandes quantitatives de main d'œuvre, « while qualitatively departing from [the] racial ideal of the nation » (242). Cette peur d'une fécondité incontrôlée des femmes immigrées imprègne les discours extrémistes et ceux du Front National qui dénoncent les conséquences désastreuses d'une immigration effrénée sur la stabilité économique et culturelle de la France. Les immigrées portent en leur sein les nouveaux citoyens de l'Hexagone, et les nombreuses politiques de régulation des naissances en place entrent souvent en conflit frontal avec leurs pratiques sociales. Les crises sporadiques sur les dangers de la polygamie, le contrôle des mariages mixtes et de l'accession à la nationalité française des étrangers, ainsi que la fraude aux allocations familiales sont des extensions de ces débats. C'est encore une fonction de reproduction (cette fois-ci culturelle) qui place les femmes aux devants des discours publics. En effet, comme le remarque

Jane Freedman et Carrie Tarr, ces mères se retrouvent vectrices des valeurs devant assurer la stabilité de leurs communautés et l'intégration de leurs enfants dans la société française (15). Ces analyses leur assignent un rôle d'agent d'intégration à l'intérieur de la cellule familiale mais font peu cas de l'ensemble des rapports sociaux qu'elles développent à l'intérieur et à l'extérieur de leurs cercles communautaires.

Le chapitre précédent a mis en relief la corrélation établie dans les discours dominants entre immigration, troubles à l'ordre et « jeune. » Dans le cas précis de cette catégorie, Camille Lacoste-Dujardin remarque : « Lorsqu'il s'agit de jeunes, on entend généralement jeunes hommes. Les jeunes filles, sont souvent oubliées, voire occultées comme si leur vécu ne soulevait aucun problème » (1). Pour la sociologue, la vie de ces jeunes femmes au quotidien ne fait l'objet d'aucune interrogation, et seules les « explosions médiatiques » (2) entourant des faits tels que les affaires du foulard islamique, la polygamie ou les mariages forcés les installent pour un temps aux centres des discours. Pour Jane Freedman et Carrie Tarr, ces visions biaisées sont particulièrement préjudiciables car : « [They] are clearly obstacles to the full understanding of the heterogeneity of identities and representations and the multiple dimensions of problems and difficulties that touch these women's lives » (3)

De par leur nombre, les femmes ne peuvent être écartées des représentations sur l'immigration en France et ses conséquences dans la refonte de l'identité nationale. Déjà en 1995, l'ethnologue Camille Lacoste-Dujardin justifiait la nécessité de les prendre en compte par une actualité brûlante qui plaçait ces femmes « à l'ordre du jour, tant dans les appareils politiques [que] dans les institutions spécialisées [et] les administrations de droit commun » tout en enveloppant dans des « ambiguïtés et les non-dits » leur place « dans les processus d'intégration

sociale, culturelle, économique, des populations d'origine » dont elles sont issues (6). Pour la sociologue Françoise Gaspard :

Une sociologie de l'exclusion, sous peine de passer sous silence les problèmes de la moitié féminine des jeunes issus de l'immigration [et de la culture musulmane,] se doit de focaliser l'attention sur les femmes. (6)

Gaspard attire notre attention sur la nécessité d'étudier cette population afin d'évoluer de la vision essentialiste d'un « sujet monolithique » (Mohanty 17) à une représentation plus nuancée du concept d'identité. Ces représentations rigides des femmes migrantes en France sont informées en grande partie par des discours façonnés durant les temps coloniaux, discours qu'il serait intéressant de mettre en lumière.

3.1.1 Les héritages coloniaux

Dans son étude des relations contemporaines entre la France et l'Algérie, Michael O'Riley met en évidence une reconstitution sur la scène française actuelle de fictions héritées de la période coloniale. Ce sont ces images, « the phantom heritage of the colonial era » (48) qui mêlées à la « valeur figurative ou imaginative » (Orientalism 55) mise en évidence par Edward Said, entraîne la prolifération de fantasmes orientalistes. Pour reprendre l'analyse d'Ella Shohat, «the postcolonial implies a narrative of progression in which colonialism remains the central point of reference. » (107). Ces citoyens français, nés pour la plupart dans l'Hexagone, sont marqués du sceau de leur origine dans l'une des anciennes colonies françaises. De ce fait, cette période demeure centrale dans l'appréhension de leur altérité et de leurs processus de construction identitaire.

Dans le chapitre précédent, nous avons mis en relief les stéréotypes disséminés par les discours publics contemporains, Dans cette partie, il s'agira d'étudier les représentations héritées du sous-texte exotique qui les nourrissent. Shérazade, la « beurette » mise en scène par Leïla

Sebbar constitue la figure idéale pour analyser les processus de formation identitaire des femmes et jeunes filles de banlieue dans une perspective de déconstruction des images qui les poursuivent. Ces représentations informent une cohorte de discours sur ces habitantes des cités. L'héroïne de Sebbar fournit l'opportunité de décortiquer et de déstabiliser ces discours afin d'étudier l'émergence de nouvelles modalités identitaires.

Shérazade est une jeune fille de dix-sept ans, née de parents originaires de l'Algérie. Elle a fugué de sa banlieue et atterrit à Paris dans un squatt occupé par un groupe de marginaux issus pour la plupart de l'immigration. Le texte déroule une panoplie d'images tels que la lascivité, la dangerosité, l'érotisme et l'exotisme des sujets orientaux, caribéens ou africains.⁹¹ Dès les premières lignes du roman, la rencontre entre l'adolescente fugueuse et Julien Desrosiers, un intellectuel pied-noir fasciné par l'Orient et l'Algérie, est le point de départ de ce réseau de représentations :

- Vous vous appelez vraiment Shérazade ?
- Oui.
- Vraiment? C'est...c'est tellement...Comment dire? Vous savez qui était Schéhérazade ?
- Oui.
- Et ça ne vous fait rien ?
- Non.
- Vous croyez qu'on peut s'appeler Shérazade comme ça ?...
- Je ne sais pas.
[...]
- Et pourquoi pas Aziyadé ?
- C'est qui ?
- Une très belle Turque de Stamboul que Pierre Loti a aimée, il y a un siècle.
- Pierre Loti je connais. Mais pas Aziyadé.
- Il s'est habillé en Turc et il a appris la langue turque pour elle ; il a même habité le quartier populaire de Stamboul pour la voir en cachette. Aziyadé appartenait au harem d'un vieillard turc. C'était une jeune esclave circassienne, convertie à l'islam. (S 7)

⁹¹L'Orient et le sujet Oriental sont au cœur d'Orlentalism d'Edward Said qui passe en revue les modalités de définition du colon en tant qu'« Autre » exotique construit en opposition de l'image du colonisateur. La théorie de Said s'applique sans peine à tous les procédés d'objectification de la « doudou antillaise », de la femme africaine ou du sujet asiatique, illustrant l'origine commune de ces visions dans l'expérience coloniale.

Le texte s'ouvre sur la stupéfaction de Julien Desrosiers qui interroge la jeune fille assise en face de lui. Julien cultive une nostalgie sans fin pour « l'Afrique du Nord de Delacroix et de Fromentin » (13) nostalgie que la jeune fille en face de lui va réveiller et bouleverser. Il lui est presque impossible d'imaginer que cette jeune femme anonyme, croisée dans un *fast-food*, porte le nom de l'héroïne des « Mille et Une Nuits. » Le jeune homme bafouille et peine à recouvrer ses esprits. Il est davantage perturbé par l'apparente désinvolture de la jeune fille qui ne semble pas troublée outre mesure de porter ce nom. Il ne peut croire que ce prénom ait pu sortir d'un monde merveilleux de fantasmes pour se retrouver si banalement en face de lui, et son scepticisme est traduit par les regards interloqués et dubitatifs qu'il lance à « cette fille qui disait s'appeler Shérazade » (10). Julien recouvre vite ses esprits, et tombe sous le charme de l'adolescente. Il a une connaissance encyclopédique du monde arabe et ironiquement, il sera celui qui va initier l'adolescente née de parents Algériens à des pans entiers de sa propre culture.

⁹² L'ignorance de Shérazade se manifeste dès l'instant de leur rencontre lorsqu'elle avoue ne pas connaître le personnage d'Aziyadé et que Julien lui parle de la belle Turque de Stamboul. L'enthousiasme de Julien est vite douché par la jeune fille qui lui déclare, en sirotant indolemment son *Coca-Cola*, n'avoir rien à faire de ces vieilles légendes. Il est obsédé par elle, et il la suit dans la rue après son départ.

Julien est un fils de colons français ayant combattu auprès des rebelles pendant la Guerre d'Algérie. Son père était un instituteur qui tenait l'école ouverte pour les réunions des maquisards, tandis que sa mère accouchait dans la clandestinité les épouses de ces derniers. Fin esthète et passionné de culture orientale, il parle dans un même élan d'Oum Khloutoum et de la

⁹² Leïla Sebbar pose ici la question de la transmission de la mémoire, mais aussi celle de l'appartenance culturelle des enfants issus de l'immigration. L'ignorance de Shérazade relance la théorie d'Alec Hargreaves sur l'ancrage culturel de ces jeunes, et le fossé qui sépare la perception qu'ils ont d'eux-mêmes de celle que la société peut avoir d'eux.

Nouvelle Vague. Pourtant, malgré son érudition, sa relation avec Shérazade est symptomatique des visions contemporaines héritées d'idéologèmes coloniaux. Shérazade est surdéterminée par ce que Winifred Woodhull appelle un « pre-texte » colonial « marked by preexisting, overdetermined conditions and borders » (100). Enfermée dans un « moule exotique préfabriquée » (Orlando 160), elle est niée dans sa chair et n'existe que pour les images et fantasmes qu'elle éveille chez le jeune homme.

Le regard devient le moteur d'instantanés où Julien soupèse la jeune fille et relève dans le moindre détail ses traits physiques, les accessoires dont elle est parée, ou la façon dont elle noue son foulard « à la manière des femmes de là-bas » (8). Il la regarde « comme s'il l'avait connue depuis toujours, » et est persuadé de l'avoir reconnue « à cause de son sourire » (11). L'on apprend plus tard dans le texte que ce sourire est celui d'une femme langoureusement jetée sur une fouta rouge et qui est représentée dans *Femmes d'Alger* de Delacroix.

Shérazade correspond à une image qui hante Julien, et il n'aura de cesse de l'y conformer. Elle a le sourire, les yeux verts, et les manières langoureuses des modèles de Delacroix. Elle arrange ses accessoires à la manière des femmes de « là-bas », et porte un nom qui à lui seul, évoque tous les mystères et délices de l'Orient. Un fantasme en remplaçant un autre, il l' imagine un temps en belle Turquie régnant sur un harem. A cet instant, l'identité de la jeune fille est complètement submergée et reniée au profit d'une série d'images qui évoluent au gré des fantasmes de Julien. Aux yeux du jeune homme, Shérazade personnifie les odalisques qu'il présente en ces termes : « Elles sont toujours allongées, alanguies, le regard vague, presque endormies ... Elles évoquent pour les peintres de l'Occident la nonchalance, la lascivité, la séduction perverse des femmes orientales » (190).

Il devient son tuteur et l'initie à la culture orientale, en un mouvement obsessionnel qui les voit « courir tous les deux jusqu'au Delacroix, puis en sens inverse, sans rien voir d'autres que ces femmes parce qu'ils venaient pour elle, uniquement » (13). Julien est habité par un réseau de fantasmes autour duquel il développe sa relation avec Shérazade :

Lorsqu'ils marchaient le long des quais, [il] parlait de la rose dans les cheveux de la femme au narguilé, du *kanoun* au sol entre les trois femmes, des bracelets d'or à leurs chevilles nues, de la main de la belle négresse, la fouta noire et rouge à rayures serrées sur sa croupe au-dessus du court boléro bleu nuit, du regard de la négresse debout, sur ses maîtresses blanches et indolentes. Il racontait à Shérazade les femmes des harems, l'Afrique du Nord de Delacroix et de Fromentin, les ouvriers agricoles arabes et les petits colons qu'il avait connus en Algérie, les enfants des rues avec qui il avait toujours joué. (13)

Shérazade fait remonter à la surface les souvenirs d'enfance de Julien, tout en entretenant ses fantasmes d'adultes. La réduction de Shérazade à un catalogue d'images est mise en exergue par le titre du roman qui définit la jeune fille exclusivement en termes de ses attributs physiques. Aussi, lorsque son père vient déclarer sa fugue au commissariat de police, il lui est impossible de remplir la fiche signalétique qui lui est tendue. A plusieurs reprises, il doit faire appel à son épouse pour fournir les renseignements qui lui sont réclamés. Il finit par laisser plusieurs cases vides comme si les catégories en place ne suffisaient à circonscrire la jeune fille. L'embarras du père démontre la difficulté, voire l'impossibilité de réduire la jeune fille à ce qu'Anissa Talahite appelle des «visible signs [that] inscribe Shérazade into a reductive and unilateral definition of her identity » (Talahite 71). Sebbar déroule dans son texte une panoplie de stéréotypes qui expose les modalités d'appréhension des jeunes femmes issues de la banlieue. Le roman ne fait pas l'économie de cette mise en spectacle et le parallèle établi par exemple entre Shérazade et les Odalisques est exagéré ad nauseam.⁹³ Sebbar s'inspire du « strategic exoticism » prôné par

⁹³ L'exagération des traits exotiques de Shérazade est illustrée par exemple par son association avec *l'Odalisque à la culotte rouge* de Matisse. En quittant l'appartement de Julien, Shérazade enfourme une poignée de vêtements dont une culotte rouge dans un sac de fortune. Une simple couleur suffit ici à établir le parallèle.

Graham Huggan afin de débusquer les instances d'exotisme et de les subvertir et ce, dans le but de déconstruire les catégories binaires en place. Graham Huggan définit ce procédé comme :

The means by which postcolonial writers/thinkers, working from within exoticist codes of representation, either manage to subvert those codes inhabiting them to criticize them, or succeed in redeploying them for the purposed of uncovering differential relations of power. (32)

Selon Huggan, cette stratégie offre le moyen d'une « ironic recycling of the clichés that have historically dominated Orientalist representations » (80). Elle s'inscrit en droite ligne des « deconstructive strategies to dismantle fixed identities » (50) mises en évidence par Woodhull. Dans ce système, Shérazade devient une « post-odalisque » et nous utilisons ici ce préfixe tel que défini par Kwame Appiah qui voit dans le « post » du postcolonialisme un préfixe qui « challenges earlier legitimating narratives » (353). Shérazade n'est pas une post-odalisque dans le sens d'une odalisque des temps modernes, mais bien une entité dont la seule existence bouleverse les canons en place. L'identité de la jeune fille ne se définit pas par rapport à un modèle unique mais est le fruit de courants et d'apports historiques et culturels différents. Dans The Location of Culture, Homi Bhabha souligne la vacuité des revendications identitaires unilatérales. Pour Bhabha, la nature même de la différence est de puiser sa source dans un espace liminal, un tiers espace favorable à son épanouissement

Shérazade est un concentré de contradictions. Son nom résonne des mystères des harems d'Orient, et pourtant c'est dans un fast-food que Julien et le lecteur la rencontrent pour la première fois. Plusieurs marqueurs renforcent le mariage entre Orient et Occident, union complexe qu'illustre la guerre perpétuelle que se livrent son walkman et le tissu trop soyeux de son « foulard à frange brillantes comme les aiment les femmes du bled » (8). Son nom est le premier indice de ce métissage. En effet, la syllabe arabisée « hé » de la forme originale en a été

ôtée par un officier d'Etat Civil zélé qui voulait franciser le nom de l'enfant. Dans un entretien avec Soheila Kian, Leïla Sebbar révèle les dessous du choix de cette graphie :

Shérazade a perdu une syllabe en passant d'Orient en Occident [...]. C'est le beau nom persan de la sultane, métamorphosé mais pas complètement, il faut le reconnaître, l'identifier comme étranger: *sh* en français ne se prononce pas *ch* ou devrait se prononcer: Sérazade, or pas un Français ne se trompe, chacun à la mémoire du nom de la sultane et de sa prononciation. Ca m'a plu d'imposer *sh=ch* à la graphie française [...]. *She* garde la couleur de l'Orient et j'ai voulu l'imposer ainsi à la littérature française. (Kian 132)

Sebbar opte pour cette écriture qui illustre la « francité » de l'adolescente, tout en revendiquant l'apport de sa culture orientale à travers la survivance de la syllabe *sh* qui enveloppe ce nom d'étrangeté. Shérazade se pare aussi d'une variété de noms qui viennent ajouter à la confusion : elle est tour à tour « Camille Z. » ou « Zina. » Grâce aux relations de Pierrot, elle obtient une fausse identité et devient « Rosa Mire [...] majeure, [...] né à Paris XIVE et étudiante en psycho » (179). Shérazade profite des réseaux clandestins du squat afin de déjouer les conventions fixés par la carte nationale d'identification : elle est libre de se créer l'identité de son choix, et de changer de nationalité, de métier et d'âge au gré de ses envies.

La jeune fille se délecte de Coca-Cola, engoncée dans une « keffia, » l'écharpe palestinienne popularisée par Yasser Arafat. Elle tire une « joie perverse » (8) de ce mélange des genres : « en jeans, Adidas et blouson de cuir, [elle] n'évoquait pas immédiatement les odalisques ou les Algériennes » (198). En couverture de Western Representations of the Muslim Woman: From Termagant to Odalisque, Mohja Kahf présente une jeune fille dont les caractéristiques vestimentaires rappellent furieusement celles de Shérazade. Elle est voilée et est assise sur des tapis orientaux dans une posture qui rappelle les femmes capturées par les pinceaux de Delacroix ou de Matisse. Comme ces dernières, elle est entourée d'une batterie d'accessoires qui sont ici ironiquement tous modernes : machine à café, ventilateur ou journal.

Des baskets viennent compléter cet ensemble hétéroclite. Le mélange des genres chez l'une et l'autre devient le plus sûr moyen de déjouer les attentes et stéréotypes qui sont projetés par l'extérieur.

Les yeux de la jeune femme sont l'un des principaux marqueurs de son identité et du mystère autour de celle-ci. Leur intensité ainsi que leur couleur verte ont fait chavirer l'âme de Julien qui n'a de cesse de la comparer aux femmes peintes par Delacroix. Cette couleur fonctionne comme un révélateur des stéréotypes attachés à des profils raciaux préétablis, car elle expose l'ignorance de ceux qui ne peuvent concevoir que des Arabes puissent les avoir de cette couleur. La question des profils raciaux est relancée par Krim qui est l'un des occupants du squat. Krim est un franco-algérien décrit comme « un peu roux et [avec] des yeux clairs, plutôt gris verts » (63) dont la mère « berbère, [...] est blonde et [...] a les yeux clairs, verts ou bleus » (63). Le jeune homme se moque tendrement de son ami Eddy né à Sarcelles dans une famille de juifs tunisiens et qui a « l'air plus arabe » (63) que lui. Lors d'un contrôle au faciès dans le métro parisien, Eddy se fait contrôler avant Krim dont le type européen rassure les forces de l'ordre.

Julien développe une véritable obsession pour la jeune fille qu'il photographie sous toutes les coutures à longueur de journée. Les photos sont partout, « collées, punaisées, épinglées de la cuisine à la salle de bains, en passant par les panneaux couverts de la chambre et de la grande pièce » (158). Cette idée fixe trahit son désir d'immobiliser sur papier glacé la batterie de fantasmes que lui inspirent la jeune fille et qu'Edward Said associe aux « nineteenth-century academic and imaginative demonology of the mysterious Orient » (Orientalism 26). Cette obsession de l'image s'étend aussi aux photographies de femmes algériennes réalisées par des soldats français pendant la guerre d'Indépendance que le jeune homme collectionne maladivement. La jeune femme se laisse ainsi posséder, jusqu'au jour où elle décide

brusquement d'arracher et de détruire toutes les photos que Julien avait consciencieusement affichées. « Je ne suis pas une odalisque » : par ces mots et ce geste, elle manifeste son refus d'être dépersonnalisée, et de n'exister qu'à travers la lentille de l'appareil photo, de la même manière que les odalisques du 19^{ème} siècle n'existaient que sous le pinceau des peintres qui les figeaient sur leurs toiles.

Shérazade est de nouveau enfermée dans ces représentations lorsque Julien l'entraîne chez l'un de ses amis qui prépare un film ironiquement titré « la banlieue c'est beau. » Ce dernier tombe instantanément sous le charme de l'adolescente aux yeux émeraude qui correspond en tous points à l'image qu'il a de son héroïne « Zina. » Le cinéaste cherche

« Une fille qui échappe à tous les stéréotypes » (216) et pourtant il veut tour à tour en faire :

Une chef de bande, une rebelle et poète, une insoumise habile au couteau, efficace en karaté [...], une intrépide et farouche, une mutante des Z.U.P, une vagabonde des blocs, des caves, des parkings et des rues, imprenable et redoutable comme un chef de guerre. (219)

Le délire incontrôlé du cinéaste qui veut réaliser tous ses fantasmes à travers le personnage de Zina l'enferme dans un rôle de séductrice et de voyou. Lorsqu'elle se voit et s'entend pour la première fois, la jeune fille est surprise de ne pouvoir se reconnaître. Légèrement troublée, elle feuillette à la faveur d'une pause un livre de photographies prises par des soldats français durant la Guerre d'Algérie. Les sujets sont des femmes arabes et berbères qui fixent l'objectif des soldats ennemis avec un regard « intense, farouche, d'une sauvagerie que l'image ne saurait qu'archiver, sans jamais la maîtriser ni la dominer » (220). La résistance muette de ces femmes devant la capture de leur image la renvoie à l'assentiment implicite que son personnage apporte aux stéréotypes sur la banlieue. Devant le portrait de ces paysannes qu'elle compare à sa propre mère, la jeune fille éclate en sanglot et puise dans leurs regards la force de s'enfuir du studio. A la suite de cet incident, l'adolescente décide d'approfondir son

exploration des tableaux orientalistes. Elle se laisse enfermer dans le musée et scrute minutieusement plusieurs œuvres d'art avant de s'arrêter devant *l'Odalisque à la culotte rouge* de Matisse. Pour Denise Brahimi, « l'histoire de Shérazade courant les odalisques montre à quel point la vision de l'autre peut être utile dans la recherche de soi » (Brahimi 35). En effet, elle est touchée par la femme allongée aux seins nus, mais contrairement à cette dernière, Shérazade n'est pas l'objet offert à la convoitise de milliers de visiteurs, mais bien la spectatrice qui dirige son regard. Le caractère volontaire de sa séquestration tranche avec la capture de la femme du tableau qui est immobilisée par le désir d'un peintre et qui est prisonnière d'un cadre. Le caractère étriqué du décor rappelle aussi à la jeune femme l'étroitesse du milieu familial dont elle a voulu s'extraire. Devant cette femme qui l'émeut, Shérazade pourtant réalise le fossé qui les sépare et comme en écho au cri lancé à Julien, elle rompt toute identification à l'Odalisque. Devant le tableau de Matisse, la corrélation patiemment tissée par Julien entre l'imagerie orientaliste et Shérazade éclate en une myriade de fragments dont chaque pièce constitue un morceau de son identité. Face à cette révélation, elle décide de partir pour l'Algérie, seule, sans Julien, déterminée à se lancer sur les traces de son identité. Pour Winifred Woodhull, le voyage en Algérie (qui n'est pas réalisé dans le cadre du roman), ne peut être considéré comme la recherche d'une identité qui serait plus authentique, mais plutôt comme une volonté de réinscrire son histoire Algérienne dans sa vie parisienne (115). Dans leur analyse de la topographie de l'intégration, Azouz Begag et Abdelatif Chaouite mettent en évidence la complexité du rapport au lieu d'origine dans la relation parent-enfant au sein des familles immigrées. Pour les parents, ce lieu est une mémoire vivante à partir de laquelle ils appréhendent leur vie en France. Quant aux enfants, en orbite sur plusieurs anneaux identitaires, « l'histoire de leur vision du monde puise ses sources dans les périphéries de leur espace de vie quotidienne [en France] » (Begag et

Chaouite 49). Comme le relève très justement Woodhull, Shérazade fait rarement mention de l'Algérie. Ce pays apparaît exclusivement dans les conversations avec Julien, dans le souvenir d'un tapis ramené d'Aflou, dans la description de vêtements ethniques, ou dans celle d'un vieil immigré faisant ses ablutions et qui lui rappelle un parent éloigné. L'Algérie n'étant mentionné qu'en référence à des tranches de vie françaises, l'on peut supposer que ce retour est une tentative de clarifier le cours d'une vie en France. Nous irons un peu plus loin que Woodhull en déclarant que cette recherche de sens, loin d'être unilatérale, se fait dans une multitude de directions. Shérazade ne se rend pas en Algérie afin de débusquer la « Française » en elle, mais bien dans l'espoir de relever l'une des pierres qui constitue la fondation de son identité.

Shérazade échappe à tout effort de catégorisation et de fixation en se déplaçant constamment. Elle vit dans un squat sans adresse et les rencontres avec Julien se font au gré de son humeur vagabonde. Ce dernier vit dans une attente perpétuelle tant il lui est impossible de prévoir ses apparitions. La fuite et ces implications dans le corpus feront l'objet d'une étude approfondie dans ce travail. Shérazade n'est pas seule dans cette volonté de subvertir ces visions exotiques. Elle évolue dans une troupe multiethnique qui n'est pas sans rappeler les groupes d'adolescents dépeints par Faïza Guène et Habiba Mahany ou les occupants des bordures (anomalous fringes) mises en évidence par Valérie Orlando (153). Dans le squat, elle vit avec Pierrot un militant communiste qui est amoureux d'elle. Ce fils d'émigré polonais s'est spécialisé dans la fabrication de cocktails d'explosifs. Il y a aussi Basile, la nouvelle recrue guadeloupéenne du mouvement révolutionnaire. Il y a France « la Martiniquaise [qui] ne cessait de jouer, toujours avec bonheur, les héroïnes hollywoodiennes de jungle, brousse et tropiques, revues et corrigées à sa fantaisie de mulâtresse qui cherchait séduire Paris » (S 119). Il y a Eddy le Sarcellois, né de parents juifs tunisiens, et qui est amoureux fou de Djamila. Enfin il y a Krim

le fou de moto et Driss le toxicomane. Ce petit monde vit de trafics, de menus larcins et de l'attrait qu'il exerce sur une certaine société parisienne, « nouvelle bourgeoisie cultivée et esthète [qui]se laissait volontiers, pour un soir, maltraiter par ces jeunes excentriques, insolents et séducteurs, nés pour la plupart dans le béton des blocs de banlieue » (S 116). Cet attrait n'est pas sans rappeler celui que l'héroïne de Ken Bugul inspirait à la bonne société bruxelloise dans Le Baobab Fou. Leurs corps jeunes et exotiques ainsi que leur mode avant-gardiste en font les coqueluches d'hommes et de femmes de tous bords, de démarcheurs et de photographes de modes plus ou moins honnêtes. Ils hantent des appartements cossus dont « le luxe leur faisait oublier les heures de queue à l'A.N.P.E » (S 118). Mais à l'inverse de l'héroïne de Ken Bugul qui se laisse griser par l'ivresse de ses nouvelles fréquentations, ces jeunes restent extrêmement lucides quant aux véritables intentions de leurs bienfaiteurs. Ils sont pleinement conscients des facteurs qui favorisent leur intégration dans ces milieux huppés, et n'hésitent pas à se jouer de leurs fréquentations. Shérazade et ses amis créent des styles vestimentaires originaux grâce à de subtils mélanges de baroque, de style « italo-américain », et de vêtements récupérés aux Puces et dans des surplus des années cinquante : « Ils fouinaient, chinaient, flairaient et réussissaient, chacun à sa manière à s'habiller à la pointe de la mode, sinon à cent pas en avant » (117). Ce mélange des genres alertait « l'œil averti des couturiers [et les] photographes de mode ne manquaient pas de leur faire la cour pour des photos ultérieures qui inspireraient « un prêt-à-porter pas cher qui se vendrait bien » (117). Grâce à leur originalité, ils subvertissent leur position sociale et deviennent producteurs d'éléments culturels destinés à une production et à une consommation de masse. Ces jeunes marginaux deviennent des sujets créateurs dont les actions :

stage a series of struggles over the means of representations in French Culture, indicating how immigrant youths move to position themselves as subjects, rather than objects, in the production and circulation of images that shape their cultural identity. (Woodhull 117)

Ainsi France joue le jeu des hommes fortunés qui aime la voir grimée dans sa tenue de « sauvageonne », mais elle n'hésite pas à cracher « de dégoût à la manière rasta sur Babylone – l'Occident corrompueur et moribond » (S 119). Elle rejette son prénom qui rappelle ironiquement ce même Occident qu'elle voue aux gémonies, et se fait appeler « Zingha » du nom d'une célèbre résistante angolaise qui fit fuir les colons portugais. Avec leur amie Zouzou, France/Zingha et Shérazade/Rosa se rendent à une séance de photographie où elles sont accueillies par les fantasmes pervers d'un photographe véreux. Décidées à ne pas céder à ses demandes, les jeunes filles se munissent d'une arme factice avec laquelle elles le menace et s'enfuient avec l'acompte perçu. Devant une société qui les renvoie sans cesse à la même image (déformée) d'elles-mêmes, ces jeunes filles deviennent selon Valérie Orlando des actants qui développent une série d'initiatives gravitant autour d'une exploration décentrée du sujet (153).

Stuart Hall définit l'identité culturelle comme la manière qu'a l'individu ou le groupe de se positionner par rapport aux récits historiques, ainsi que la manière dont lesdits récits historiques positionnent l'individu (394). L'identité est une manière d'être dans le présent (a being) arrimé à un ensemble de faits passés, mais qui est aussi ancrée dans le futur, et est en constante évolution (a becoming). Cette vision de Stuart Hall est particulièrement utile afin d'appréhender l'évolution de ces personnages qui croisent les fils d'époques et d'espaces géoculturels différents, afin de tisser une identité en équilibre entre plusieurs modèles.

La figure de la « beurette » incarnée par Shérazade est la parfaite illustration des représentations contemporaine de l'exotisme, tout en fonctionnant comme l'élément par lequel le texte renverse ces stéréotypes. Le regard de Julien sur Shérazade est une métaphore de ces jeunes de banlieue vu à travers le regard de la société. Alec Hargreaves souligne la difficulté qu'ils

éprouvent à s'identifier à ces représentations.⁹⁴ Shérazade est cataloguée dans le « second espace » tel que décrit par Valérie Orlando, un ensemble de lieux saturés de représentations héritées de l'époque coloniale. Avec ses amis, elle repousse les parois de cet espace, et s'engouffre dans un tiers-espace identitaire qui est dénué de toute hiérarchie. Cette déterritorialisation leur permet d'établir de « nouveaux modes de dialogue » afin de contrecarrer les stéréotypes (Orlando 154).

Leïla Sebbar se définit elle-même comme « une croisée, » une métisse culturelle pour qui seule l'écriture est à même de réconcilier les différents termes d'une identité éparse. Le personnage de Shérazade qui bâtit constamment des ponts entre des rives linguistiques, raciales, vestimentaires semble être un avatar de l'écrivaine. Dans une lettre adressée à Nancy Huston, Sebbar appelle Shérazade « sa complice, » une fugueuse romanesque qui l'accompagne dans le retour au pays natal qu'est l'Algérie (Lettres Parisiennes 83) Comme son héroïne, Sebbar se sent étrangère dans son pays de naissance où elle n'est reconnue ni par les colons français, ni par les indigènes.⁹⁵ Pour l'auteure, « l'illusion de l'ancrage » (LP 82) dans son pays de naissance l'Algérie prend brutalement fin avec la guerre et l'emprisonnement de son père, dans ce qu'elle qualifie du « pire exil », celui dans le pays natal. Fille d'un père algérien « en exil dans la culture de l'Autre, du Colonisateur, loin de sa famille, en rupture de religion » (LP 82) et d'une mère française « en rupture avec sa famille pour avoir épousé un Arabe dans un pays barbare de désert et de cactus » (LP 82). Sebbar dit avoir hérité de ce « double exil parental une disposition à l'exil » qu'elle définit comme étant « à la fois solitude et excentricité » (LP 51). Dans Nation and Narration, Homi Bhabha fait référence à cette excentricité qui est la marque des protagonistes qui développent leur différence depuis la périphérie, ou de ceux qui essaient

⁹⁴ Hargreaves met en évidence le décalage qui existe entre l'identification interne (qu'il appelle l'auto désignation) et l'identification externe (la catégorisation) dans les représentations des jeunes de banlieue.

⁹⁵ Afin de faciliter la lecture, Les Lettres Parisiennes seront dorénavant désignées par l'abréviation LP.

d'intégrer les valeurs du centre, soulignant de fait leur position à la marge. Dans The Location of Culture, il mentionne de nouveau cette excentricité dans son analyse du postféminisme, du postcolonialisme et du postmodernisme. Selon lui, le préfixe « post » ne saurait être réduit à un simple indicateur de succession ou de polarité. Pour Bhabha, ces disciplines n'atteindront leur potentiel de dépassement, de renouveau et d'originalité, qu'à condition de « transform the present into an expanded and ex-centric site of experience and empowerment » (4). A la lumière de cette analyse, l'on peut lire l'ex-centricité de Sebbar, non pas comme une tare qui la maintiendrait à la périphérie du groupe, mais comme un élément qui (re)définit son identité au-delà des catégories en place. Bhabha insiste justement sur cette notion d'au-delà (beyond) qui loin de figurer une limite ou un effacement du passé, illustre « the moment of transit where space and time cross to produce complex figures of difference and identity, past and present, inside and outside, inclusion and exclusion » (4) L'identité selon Sebbar ne se définit pas de manière rigide, mais est informée par l'expérience de l'exil et par tous les « points de jonctions et de disjonctions » d'une position particulière qui influencent l'écriture de l'auteure.

Dalila et Shérazade se lancent aussi dans la quête de ces « points de jonctions et de disjonctions » dont la somme constitue leur identité. Dans leur cas, la fugue constitue l'une des étapes obligatoires de cette quête. L'adolescent fugueur est une figure récurrente chez Leïla Sebbar, mais aussi chez Faïza Guène qui dressent toutes deux le portrait de jeunes gens qui entrent en rébellion contre les restrictions imposées par le cercle familial. La fugue est aussi un mouvement vers/en réponse à la culture dominante qui cherche à imposer des catégorisations identitaires rigides. Les protagonistes de leurs romans ont presque tous recours à cette période de nomadisme dans leur recherche de soi, et d'un équilibre entre les pôles culturels de leurs identités. Dans l'errance engendrée par la fuite, ces protagonistes trouvent matière à (re)créer

l'espace dans lequel s'épanouissent leurs identités métisses. Le squatt de Shérazade est la parfaite illustration de cette fonction. Entre violence et drogues, la vie dans le vieil immeuble désaffecté n'est pas de tout repos. Pourtant, ses occupants se donnent mutuellement la force de revendiquer leur droit à la différence, et leur rejet des représentations identitaires monolithiques qui les définissent. Pour Winifred Woodhull, cette errance est capitale dans l'appréhension d'un double mouvement identitaire caractérisé par le désir d'intégration d'une part, et le refus d'une assimilation qui aplanit toutes différences (107). Nous n'irons pas jusqu'à affirmer que la fugue est une étape obligatoire dans la poursuite de l'harmonie identitaire (*cuntrapuntal awareness*) prônée par Edward Said, ni qu'elle soit un phénomène généralisée à toute une génération, mais sa prévalence dans le corpus interroge les mécanismes d'identification des jeunes issus de banlieue.

3.1.2 La résistance dans la fuite

Dans cette partie, nous proposons d'analyser la fugue des adolescentes dans une double perspective. Dans un premier temps, la fuite sera étudiée en tant qu'élément de révolte face à un ordre établi par la famille, par les règles implicites de la cité, ou celles de la société française. Dans un second mouvement, elle sera analysée dans le cadre de la relation avec les parents, et plus particulièrement, la relation mère/fille. Nous proposons d'appréhender la fuite comme une performance du rêve parental commencé avec l'arrivée en France, et avorté dans le cul-de-sac des espaces périphériques. Cette vision peut paraître assez surprenante lorsque l'on prend en compte le bannissement communautaire auquel se risque la fugueuse, bannissement motivé par la peur du « quand dira-t-on. » Pourtant un réseau d'indices dans le corpus laisse apparaître des similarités entre les expériences des parents et celle des enfants, ainsi que la survivance d'une solidarité entre les mères et les filles fugueuses.

3.1.2.1 La fugue comme tentative de reterritorialisation

La première « fugue » de Shérazade a lieu lorsqu'enfant, jouant avec ses frères « au camp indien attaqué par les cow-boys » (S 26), elle est définitivement exclue pour avoir désobéi aux règles. En effet dans leurs jeux d'enfants se dessinent une modalisation de l'espace où la petite fille devient une squaw serrant un bébé dans les bras. Il lui est sommé de rester à proximité de l'habitation et de ses enfants. L'enfant désobéit à ses injonctions et « franchi les limites du camp » (27). Elle est surprise au bord d'une rivière par des hommes blancs à cheval qui l'emmènent loin de son clan. Déjà dans ces divertissements d'enfants, Shérazade est tentée de questionner les images assignées (la squaw s'occupant du foyer et des enfants), et de repousser les frontières et les idées préconçues, si besoin est par la fuite.

La révolte des personnages féminins du corpus s'expriment très souvent dans la fugue et le départ du milieu familial. Azouz Begag et Abdelatif Chaouite analysent la fuite comme appartenant à un ensemble de stratégies développées par les filles. Dans un mouvement qui est souvent synonyme d'immobilisme social et de conflit larvé avec la société française, certaines filles acceptent le rôle qui leur est assigné au sein du foyer. D'autres optent pour la stratégie dite de « Janus » ou du « double miroir, » où elles adaptent continuellement leurs attitudes à leurs milieux domestiques ou extrafamiliaux. Enfin, dans le troisième cas de figure, certaines de ces filles optent pour la fugue, une rupture en douceur ou dans la violence qui « casse la logique du système en y imposant une négociation des changements » (Begag et Chaouite 17).

Confrontée à la brutalité paternelle, Dalila envisage un instant le suicide avant de se raviser car « on lui avait dit que chez les musulmans on se suicide peu » (Fatima 23). Pour toutes les jeunes fugueuses au destin problématique qui sont présentées dans le corpus, le départ apparaît comme inévitable, et il se pose comme la seule alternative dans leur quête identitaire.

Dans cette configuration, la fuite et l'errance qui en découlent deviennent une réponse au confinement spatial, familial et identitaire. Dans son analyse du phénomène chez les jeunes filles issues de l'immigration Camille Lacoste-Dujardin distingue les fugues courtes de quelques heures à quelques jours qui sont des « signaux d'alarme en direction de l'environnement » (31), de celles plus longues qui donnent lieu à un départ souvent sans retour. Selon l'ethnologue, la fugue est à la fois un moyen d'exprimer un refus par rapport à des contraintes familiales établies et un moyen « d'exister par son absence bien d'avantage que lorsque l'[on] était présente et que tout allait de soi » (6). Le départ provoque des interrogations familiales sur les raisons de la fuite. Pour Camille Lacoste-Dujardin ces interrogations sont salutaires, car elles permettent de lever le voile sur des non-dits et elles sont libératrices de paroles. Paradoxalement, la fugue peut aussi lui donner plus d'existence car « la fugueuse continue d'exister par la rumeur et les interprétations de son acte qui circulent à son sujet, dans la cité » (Lacoste-Dujardin 6). Dans Kiffe kiffe demain, une adolescente qui habite au douzième étage de l'immeuble de la narratrice est emprisonnée et brutalisée par son père et son frère. Le supplice de Samar se déroule sous le silence complice de sa mère et de la communauté. Dès l'annonce de sa fugue, la jeune fille occupe le devant des ragots des habitants de la cité qui ne ratent pas un pan de ses activités réelles ou supposées dans la capitale. La rumeur devient l'élément qui assure la présence de l'absente. Lorsque Shérazade disparaît, ses frères aînés vont à sa recherche « là où ils avaient entendu dire que les fugueuses des cités immigrées, des Arabes, se retrouvaient » (S 70). Portés par la rumeur de la cité, ils l'imaginent dans mille lieux de débauche, et passent au peigne fin « toutes les boîtes de nuit crapuleuses et les boîtes de luxe » (71). Dans la logique du groupe, la jeune fille qui rejette le cocon familial et communautaire est condamnée à atterrir dans des lieux de perdition. Pourtant, par la fugue, Samar révèle son existence à une communauté qui avait jeté

un voile pudique sur ses souffrances et bouscule leurs attentes en devenant un mannequin à succès. Elle épouse un Français de souche et publie les détails de leur union dans le journal local. Ce dernier geste provoque un malaise du père qui finit paralysé et anéanti par ce qu'il considère comme la trahison ultime.

Dalila est violemment battue pour avoir enfreint l'injonction paternelle de rentrer à la maison après le lycée. L'adolescente est prise dans une spirale infernale : elle ne peut appartenir à sa famille qu'à la condition de renier les traces de culture française qu'elle porte en elle, et son adoption de marqueurs de liberté tels que les sorties après l'école l'exposent à l'ire paternelle. Ces corrections sont aussi l'occasion pour le père d'évacuer sa frustration devant sa situation en France et un moyen désespéré de retrouver le contrôle d'une fille qui « continually walk a swaying tightrope in being the transcultural teenager that [her]social location has fashioned » (Keaton 6). Tricia Keaton met en évidence la diminution voire la perte d'autorité parentale qui accompagne les migrations pendulaires des enfants entre leurs différentes aires culturelles de référence. Dévalorisé dans leur position sociale, et face à des rêves de retour péniblement avortés, les pères tentent d'affirmer leur autorité ainsi que leur virilité, en augmentant les paramètres de contrôle du corps féminin. Dans le cas particulier des Arabes et des musulmans, Tricia Keaton souligne la mise à l'index des situations aussi diverses que la Guerre d'Indépendance de l'Algérie, les conflits dans le monde arabe ou le contexte global d'après 11 Septembre 2001. Cette marginalisation et la violence structurelle qui l'accompagne sont répercutées chez les jeunes filles dont les velléités d'exploration de champs extérieurs au milieu familial sont perçues comme une attaque supplémentaire de la culture dominante. Ainsi dans le cas particulier de Samra, Guène évite la condamnation explicite des bourreaux, ces « rois » qui font régner leur loi dans l'espace clos de l'appartement du douzième étage sous le regard

impuissant d'une mère qui ne peut agir. Elle invite à une réflexion sur les causes structurelles et économiques d'une violence faite aux femmes qui est trop vite placée sous la bannière de l'islam ou des origines ethniques de ces populations.

Enfouie sous les jupes de sa mère, Dalila écoute les récits des femmes, et le souvenir de ces après-midi dans le square lui donne la détermination nécessaire pour fuir. Elle ne part pas seule, mais armée de toutes ces anecdotes de femmes violentées, de mères dépressives et de filles battues. Ici, nous voudrions emprunter la théorie de la « déterritorialisation » mise en place par Gilles Deleuze et Félix Guattari en référence à l'utilisation en littérature d'une langue majeure par une minorité afin de caractériser la portée de cette fugue. La déterritorialisation en littérature est l'adoption par un écrivain né dans un pays de grande littérature de la langue du dit-pays, avec l'idée de trouver dans cette langue « son propre point de sous-développement, son propre patois, son tiers monde à soi, son désert à soi » (33). Dans le cas de ces jeunes filles en fuite, nous parlerons plutôt de « reterritorialisation », dans la mesure où cette fugue s'inscrit dans une tentative de réunir deux ou plusieurs pôles concurrents afin de créer de nouveaux territoires d'identités en mouvement. Dans cette perspective de démantèlement d'idées et d'identités fixes, la fuite ne signifie pas toujours une rupture avec le cercle familial, et revêt même dans certains cas les habits du prolongement d'un rêve d'intégration avorté pour les parents et qui serait réalisé par les filles.

3.1.2.2 La fuite comme réalisation du rêve parental

De l'exil, Edward Said soutient qu'il est « the unhealable rift forced between a human being and a native place, between the self and its true home » (*The Mind of Winter* 49) Dans un entretien avec Monique Hugon, Leïla Sebbar approfondit la réflexion de Said en établissant un parallèle intéressant entre la situation d'exil des parents et le désir de fuite des enfants : « Fuguer

c'est aller vers le croisement, la fugue est le mouvement de l'exil. Les enfants rejouent l'exil parental à travers la fugue pour sortir du ghetto et pour aller vers l'autre » (Hugon 37). Parents et enfants vivent cette situation d'arrachement et d'éloignement qui est le résultat pour les uns d'un déplacement physique, et qui pour les autres découlent d'identités ondoyantes, fruits d'une marginalisation culturelle. Les parents sont des nomades qui ont quitté les villes et villages d'Afrique du Nord ou d'Afrique sub-Saharienne pour se retrouver dans les grands ensembles. Ils sont confrontés à l'échec de leur intégration dans la communauté nationale française et à l'abandon de leur projet de retour sur leurs terres natales. Leurs enfants aussi peuvent être considérés comme des nomades si l'on donne à ce terme son sens gattaro-deleuzien. Dans A Thousand Plateaus, le nomade est décrit comme un individu allant « from point to point only as consequence and as a factual necessity » (380) Pour Deleuze et Guattari, ces points constituent des relais qui forment des plateaux le long d'une trajectoire. Dans le cas de Shérazade par exemple, les rencontres avec Julien, avec les photographes et avec les différents occupants du squatt constituent des exemples de ces étapes. Ces nomades ne se contentent pas seulement de traverser les limites des espaces ou des idées, il les interroge et les repousse en devenant ce que de Michel de Certeau appelle des « expérimentateurs, des inventeurs de solution, les pionniers d'une civilisation qui prend sa source dans le mélange des cultures » (231).

Sur le désir de départ lui-même, il est important de rappeler que lorsque l'Algérie et certaines communes du Sénégal étaient françaises, les indigènes avaient le droit de circuler sur l'ensemble de l'Hexagone. Certains ont pris le parti de rester, tandis que d'autres ont fait le choix du départ. Dans leur analyse des conditions de départ des premiers migrants économiques, Azouz Begag et Abdellatif Chaouite interrogent les raisons profondes qui, au-delà du simple impératif économique, ont motivé ces départs vers la France, « cet espace autre, imaginaire,

imaginé, [qui] se présentait à certains comme un espace accessible où le travailleur recevait un salaire en échange de sa force de travail ; espace économique, espace de liberté » (33). Pour Begag et Chaouite « l'acte de migrer prend souvent la signification latente d'un comportement de rupture. » Il est possible de mettre en relation le désir de rupture d'avec la communauté que l'on retrouve dans les causes des fugues des enfants, avec cet impératif dans l'acte de migrer des parents. Pour les deux chercheurs, l'imaginaire qui se développe autour de la migration s'articule autour d'une recherche de rupture et d'altérité, deux éléments qui sont aussi omniprésents dans les motifs de fuite des adolescentes. Pour le migrant, « l'expérience de l'altérité se présenterait alors comme une alternative, un espace de remplacement et de réalisation de tous les possibles » (35). Begag et Chaouite voient dans ce départ une révolte qui « vise une sorte de reconquête de soi » et une « sortie effective » des perturbations de l'espace dont le migrant est issu (35). Doria nous offre de précieux renseignements sur les rêves de France qui hantaient le quotidien de sa mère avant son départ du Maroc :

Ma mère, elle s'imaginait que la France, c'était comme dans les films en noir et blanc des années soixante. Ceux avec l'acteur beau gosse qui raconte toujours un tas de trucs mythos à sa meuf, une cigarette au coin du bec. Avec sa cousine Bouchra, elles avaient réussi à capter les chaînes françaises grâce à une antenne expérimentale fabriquée avec une couscoussière en Inox. (KKD 21)

Grâce au détournement d'un ustensile domestique (la couscoussière en Inox), les adolescentes s'ouvrent à un monde d'images et de représentations qui nourrissent leurs fantasmes. La petite lucarne leur renvoie l'image séductrice d'un bellâtre qui promet mille plaisirs dans cet ailleurs alléchant qu'est la France. L'on peut comparer les promesses mensongères du bel acteur aux mirages de l'immigration. La désillusion de Yasmina lors de son arrivée en France est intense, comme en témoigne sa réaction :

Quand elle est arrivée avec mon père à Livry-Gargan en février 1984, elle a cru qu'ils s'étaient trompés de pays. Elle m'a dit que la première chose qu'elle avait

faite en arrivant dans ce minuscule F2, c'était de vomir. Je me demande si c'étaient les effets du mal de mer ou un présage de son avenir dans ce *bled*. (KKD 21)

L'utilisation du substantif *bled* ⁹⁶ afin de qualifier la France établit une continuité décevante entre le pays quitté et l'eldorado rêvé. A l'absence de changements socio-économiques drastiques, s'ajoute une variété d'ajustements culturels imprévus. Dans son étude des mutations des familles Maghrébines installées en France, Camille Lacoste-Dujardin souligne que la mise en place d'un projet migratoire est un indice indéniable d'une volonté de changement. Elle précise cependant que cette volonté de changement s'articule en priorité par rapport au lieu quitté, et qu'une majorité de ces immigrants ne se sont pas préparés aux bouleversements socioculturels qu'entraînait leur exil. La rupture qui motivait le départ des parents n'est pas celle qui a été au rendez-vous. Dans cette optique, l'on peut interpréter la fuite de ces enfants, et surtout celle des filles, comme le prolongement du départ amorcé par les parents, départ soldé par un atterrissage dans l'impasse de la banlieue. Ces enfants reprennent en quelque sorte le flambeau du rêve parental inachevé, en renouvelant ce déplacement, et en cherchant ailleurs les réponses à leurs questionnements identitaires et une amélioration sociale.

3.2 Écarts d'identité : Mères migrantes et filles de la République

Azouz Begag et Abdelatif Chaouite mettent en relief le fossé générationnel creusé par la double aimantation identitaire des enfants nés de l'immigration maghrébine et africaine en France. Les immigrants de la première génération arrivent en France empreints d'un bagage culturel déjà vivace. Ils s'installent dans leurs nouvelles vies en ayant en mémoire les codes sociaux et culturels du lieu d'origine. Ces codes importés sont un véritable « stock de sens à partir duquel ils déchiffrent et comprennent le monde actuel, y compris celui de leur exil » (47).

⁹⁶ Le Bled signifie la ville en Arabe marocain. Par dérivation, ce terme désigne aujourd'hui dans la langue courante une zone reculée et isolée.

L'identité du migrant se forge dans sa terre d'origine, alors que celle de ses enfants est marquée par une double positionnalité. Pour Begag et Chaouite, l'exil n'entraîne pas une brutale conversion identitaire de parents qui conservent une importante partie de leur fond identitaire. La maîtrise approximative de la langue française et le maintien d'habitudes de vie qui rappellent le pays quitté sont des indicateurs forts de cet engagement en demi-teinte avec la culture française. Ainsi, « A Lyon, seul un Pont sépare le quartier de la place du Pont du centre-ville, la place Bellecour. Mais c'est un pont qui sépare deux mondes plus qu'il ne les relie » (47).⁹⁷

Les parents vivent en situation « d'insularisation culturelle » (48) comme Bouzid, le père d'Azouz Begag, qui « en quarante ans de vie en France n'a jamais mis les pieds dans un restaurant » (63). Ils maintiennent des barrières strictes entre leurs mondes (professionnel et personnel), à l'inverse des enfants qui créent des ponts reliant les îlots qui constituent l'archipel de leur identité. Les deux chercheurs insistent sur la multiplicité des canaux de transmission d'une culture et la difficulté, voire l'impossibilité d'assurer cette transmission par le biais d'un vecteur unique comme la cellule familiale. Le « noyau identificatoire » (48) que constituent les parents et leur culture d'origine subissent les assauts répétés des institutions gravitant autour des enfants qui hériteraient moins d'une culture à proprement parler, que d'un « mythe culturel » (49).

Fatima ou les Algériennes au Square de Leïla Sebbar offre l'opportunité d'analyser ces processus de transmission. Vingt ans avant la parution des aventures de Shérazade, Leïla Sebbar publie ce roman qui documente l'évolution des rapports parents-enfants dans la communauté maghrébine de la Courneuve du début des années 1980. Ce texte est aussi le premier dans le corpus d'écrits sur l'immigration qui donne la parole à des femmes analphabètes dont les

⁹⁷ Quartier du XVIème arrondissement de Lyon qui est habité en majorité par des immigrés d'origine maghrébine et africaine.

portraits témoignent de l'ambivalence des relations intergénérationnelles. Ces femmes sont tour à tour considérées comme des gardiennes de la tradition la plus stricte, ou comme des bâtisseuses dont la parole œuvre à la libération des enfants.

3.2.1 Gardiennes de la tradition

« A la fin, elle s'enfermait dans la chambre avec le petits » (F 9). Le récit s'ouvre in medias res sur un enfermement. Dans les premières pages du roman, il n'y a aucune indication sur le nom, ou l'âge de la recluse. Seul un pronom (elle) nous renseigne sur le sexe de l'enfermée. Elle vit dans une solitude totale qui n'est interrompue que par les visites clandestines de son petit frère.

L'adolescente s'appelle Dalila. Elle habite dans une cité de la Courneuve, entre un père ouvrier taciturne et une mère dont la relation à la jeune fille est l'un des éléments centraux du récit. Après avoir été battue par son père, elle s'enferme dans la chambre de ses frères et mûrit doucement un projet de fugue. Pendant une semaine, elle va se remémorer sa vie et les événements qui vont l'amener à la décision fatidique de quitter les siens.

La rupture de la solidarité féminine est consommée dès la troisième ligne du texte. Dalila n'aide plus sa mère dans les travaux de la maison, elle s'est retirée du fonctionnement de l'unité familiale, et reste inerte « allongée sur un matelas » toute la journée. Durant sa réclusion, elle va se remémorer les réunions de femmes arabes auxquelles elle assistait dans son enfance.

A l'instar de la majorité des personnages féminins du roman, Dalila est emportée dans un flot d'actions ayant pour dénominateur commun une volonté d'émancipation personnelle en butte au conservatisme de l'entourage. La répétition de ces motifs remplit un but précis, dans la mesure où Gérard Genette énonce :

Un événement n'est pas seulement capable de se produire : il peut se reproduire. [...] La répétition est en fait une construction de l'esprit qui élimine de chaque

occurrence tout ce qui lui appartient en propre pour n'en conserver que ce qu'elle partage avec toutes les autres de la même classe. (145)

La répétition élimine les particularités propres à chaque événement, et dessine un schéma global qui fait met en relief les éléments communs. En omettant d'entrée de jeu de préciser le prénom de la jeune fille, et en imbriquant son histoire personnelle, dans les épreuves d'autres filles et femmes de la cité, Sebbar met le doigt sur une expérience qui est le lot de tout un groupe.

La violence qui s'abat sur le corps féminin pose la question du traitement ambigu de cette brutalité. En effet la répétition de ce motif, et le nombre important de personnes concernées interrogent les origines de cette violence. Pris au piège des traditions et désireux de transmettre un modèle de vie traditionnel, les parents se heurtent au pouvoir d'attraction de la société française sur leurs enfants. Cette peur de ne pouvoir rivaliser avec la société d'accueil semble être à la source d'une violence aveugle dirigée en premier lieu contre les jeunes filles. Le père de Dalila illustre cette situation. C'est un individu morne qui se cramponne à sa vie « là-bas » et qui écoute en permanence Radio-Alger. Il ne communique avec aucun membre de la famille et passe le plus clair de son temps libre dans les bistrots de la Goutte-d'Or avec avec d'autres hommes arabes dans sa situation.

Fatima est décrite comme une épouse parfaite et soumise. Elle semble accepter tous les heurts de la vie, des coups de son mari, au silence hostile de sa fille. C'est une femme illettrée qui ne regarde que les programmes de la télé en Arabe car, nous dit Dalila, « elle ne comprenait pas tout » (14). Malgré une image a priori sans relief, Fatima est un personnage à multiples facettes. L'ambivalence de sa personnalité est reflétée dans sa relation avec Dalila. Elle est celle qui soigne les blessures laissées par les coups du père, celle qui caresse les plaies, mais aussi celle qui par son silence coupable se fait le complice des sévices.

Le retrait de Dalila en a fait paradoxalement un rouage central de l'organisation familiale. Ses frères se relaient pour lui amener de la nourriture en cachette et lui promettent de la soustraire un jour à la violence paternelle. Quant à Fatima, elle fait parvenir les repas par Ali l'un de ses fils et dépose doucement sur le seuil de la chambre des verres de thé à la menthe que la jeune fille boit avidement. Lorsque Dalila se lève en pleine nuit pour prendre sa douche sans être vue, le contact de l'eau sur son corps endolori fait s'envoler ses pensées vers le hammam, lieu du « plaisir des femmes » (9) où sa mère l'amenait enfant. Fatima est « omniprésente » lors des accès de rage du père, elle s'interpose et prend des coups. Elle soigne aussi les blessures de Dalila avec un onguent acheté aux épiciers originaires comme elle des montagnes de l'Aurès. Ce baume à base de plantes venues de « là-bas » est un calmant sans nom que tout le monde appelle affectueusement « le médicament de maman » (13). Malgré cette omniprésence de la mère dont l'ombre plane sur le texte, un mur de silence épais s'est érigé entre les deux femmes. Les lendemains de ces nuits de violence, « on ne reparlait pas de ce qui s'était passé la veille » (15). Dans un silence encombré, la mère soigne les plaies et la jeune fille muette se laisse faire. De temps en temps Fatima esquisse une caresse pudique et furtive sur l'épaule de Dalila au grand regret de cette dernière qui « aurait peut-être aimé que sa mère la prenne dans ses bras comme elle faisait pour les petits lorsqu'ils avaient mal et qu'elle la serre » (15). La jeune fille subit les coups du père sans verser de larmes, mais avoue volontiers qu'une étreinte maternelle lui aurait permis de se libérer des sanglots qui l'étouffent. Dalila confie son désarroi devant ce manque d'intimité et l'impossibilité de communiquer par mots ou par gestes avec sa génitrice. Si au début du récit Fatima apparaît comme une protectrice, le fossé d'incompréhension entre Dalila et elle se creuse au fur et à mesure de l'évolution du texte, comme pour magnifier l'écart irréversible entre deux modèles culturels antagonistes. Dalila est punie pour être sortie sans

autorisation avec ses amis. Son désir d'autonomie entre en collision frontale avec les traditions de ses parents et leur strict contrôle de la circulation du corps féminin.

Perçues comme des victimes des traditions, les mères se révèlent en être les principales gardiennes. Le square constitue l'un des rares lieux ouverts qu'elles investissent. A l'exception du square, les femmes sont cantonnées dans les espaces privés souvent enclos. La circulation et les modalités d'occupation de l'espace public par les jeunes filles obéissent à des règles que les parents s'efforcent de faire respecter quel qu'en soit le prix. Les récits échangés par les mères rendent compte de ce contrôle strict. Les femmes rapportent ainsi l'histoire d'une adolescente dont le moindre déplacement était chronométré ou se faisait sous la surveillance de l'un de ses frères. Arrivée dans la cité à l'âge d'un an, elle n'en était jamais sortie et avait été finalement contrainte de quitter le lycée. Dalila est particulièrement marquée par une anecdote glanée lors de l'une de ces conversations. Alertée par la rumeur qui prêtait à sa fille de huit ans des fréquentations douteuses, une femme de la cité s'était saisie de l'enfant et lui avait enduit le sexe de piment rouge :

La petite fille avait hurlé. Les femmes se doutaient de ce qui se passait, mais aucune n'avait cherché à empêcher le geste qui châtiât la débauche d'une petite fille assez délurée pour avoir, en public, dans la rue, parlé à un garçon et joué avec lui. Le piment ardent lui ferait passer ses envies coupables, lui éviterait d'être une putain. (21)

Complice de cet acte, l'une des amies de Fatima partage avec le groupe sa propre expérience avec une fille rebelle qu'elle dit battre jusqu'au sang, confessant même avoir failli la tuer dans un accès de rage. La violence devient l'unique réponse face à l'entêtement d'une adolescente qui se moque de s'entendre dire « qu'elle finira mal, » et le seul palliatif à une communication désormais impossible entre mère et fille. La violence semble justifiée par le désir de protéger les filles des tentations de leur environnement, ces filles que là-bas, au pays on

surnomme les « Bnet-Baris » : « des filles élevées comme des Françaises, à la française, [...] des filles qui sortent et qui ne font rien dans la maison, presque des putains » (186).

Responsables de l'éducation des enfants, les mères doivent aussi rendre compte de leurs déviances. Elles deviennent gardiennes des coutumes qui requièrent un contrôle sévère de leurs mouvements et sur ceux de leurs filles. Afin de maintenir cet ordre, elles ont recours à des actes de violence qui peuvent excéder ceux des hommes. C'est dans cet espace de contrôle régi par les femmes que se situe la principale cassure entre mères et filles. Dalila se découvre vite être l'antithèse de sa mère. Son désir d'autonomie et son retrait volontaire de la vie familiale traduisent son refus d'adhérer à l'espace réduit qui est le sien. Fatima et Dalila ne trouvent plus de mots pour communiquer car les référents identitaires de la jeune fille s'éloignent irrémédiablement de ceux de la mère. Dalila repousse les couvre-feux et les frontières qui lui sont imposés et marque sa volonté d'émancipation. Ces revendications sont noyées sous un déluge de coups et d'insultes, créant chez l'adolescente un sentiment de révolte qui sème les graines de la fugue.

Dalila et les jeunes filles dont les histoires hantent les après-midi des femmes du square sont prisonnières d'un corps qui a scellé tous les jalons de leur existence. Toute velléité de libération est sévèrement réprimée par l'institution de contrôle mise en place par le groupe. Le talent de Sebbar réside dans sa capacité à peindre des portraits de femmes tantôt victimes, tantôt bourreaux, dans une perspective qui amène le lecteur à rechercher les causes structurelles de l'usage de la violence.

3.2.2. (Me)tisseuses de paroles et agents d'intégration

Dans la préface de l'édition du roman paru sous la Collection Poche en 2010, Sebbar dit de ces femmes : « Elles apprivoisent le pays étranger de l'exil involontaire pour leurs enfants,

pour qu'ils ne soient pas des étrangers dans le pays d'accueil, et qu'ils n'oublient pas les ancêtres musulmans. »

Cet exergue illustre parfaitement l'ambiguïté de la situation de Fatima et des autres mères de la cité. Elles sont à la fois comptables de la survie des traditions, et garantes de l'intégration de leurs enfants en France. Dans Fatima ou les Algériennes au square, Leïla Sebbar démontre aisément la manière dont les femmes s'acquittent de ces fonctions qui peuvent sembler antithétiques.

L'occupation de l'espace est fortement sexuée et ses modalités ont été évoquées précédemment. Les femmes occupent les lieux clos du roman comme l'arrière des boutiques ou les espaces privés des appartements. Comme Fatima, elles ne quittent les murs de la cité qu'accompagnées de leurs maris, afin de se rendre aux marchés de Montreuil ou de Barbès. Le square est l'espace public de la cité qui leur est réservé et son importance est mise en relief dans le titre du roman. C'est un espace de relâche où les femmes tiennent des conversations en apparence décousues. Elles parlent dans un même élan de la difficulté à élever des enfants à cheval entre deux cultures, de la qualité d'une paire de collants achetée en cachette chez Tati, en passant par des souvenirs de la vie « là-bas » ou des recettes de cuisine. Ces récits mis bout à bout forment la trame d'un méta-récit qui construit un pont de mémoire entre « ici » et « là-bas ».

Ces femmes sont les garants de la survivance des traditions, mais elles sont aussi les gardiennes de la mémoire des immigrés et leurs récits individuels reconstituent l'histoire collective de l'immigration. Gérard Noiriel dénonce l'amnésie qui accompagne le traitement de l'immigration en France et qualifie cette répression de « non-lieu de mémoire, » (Le Creuset Français 28) en opposition aux « lieux de mémoires » mis en évidence par Pierre Nora.⁹⁸ Ce déni

⁹⁸ Pour Nora, les lieux de mémoires sont les sites physiques ou intangibles qui symbolisent l'investissement et l'attachement d'une Nation pour son histoire.

est perceptible par l'absence dans la mémoire nationale et dans les manuels scolaires de cette histoire de l'immigration. Pour Noiriel, la cohésion et l'unité nationale ne peuvent se faire qu'au prix de la mise en valeur d'un patrimoine commun qui honorerait et reconnaîtrait la contribution des Français venus d'ailleurs. Dans son analyse du traitement de la Guerre d'Algérie, Benjamin Stora parle d'une « guerre sans nom » (La Gangrène et l'Oubli 7) qui reste une page blanche dans les annales françaises. Selon Stora, la répression de cette mémoire et les non-dits autour de l'événement affectent la société française dans toutes ses composantes. Ces non-dits affleurent à la surface des Lieux de mémoire. Dans ce projet collaboratif monumental de sept volumes dirigé par Pierre Nora, les sources mémorielles et historiques sont analysées en relation avec le nationalisme et l'identité collective française. Malgré ses appels répétés à « l'accélération des mémoires, » le projet de Nora étonne par la portion congrue qu'y occupe le passé colonial. Un seul article consacré à l'exposition universelle de 1931 traite de ce passé. Si l'on ajoute à ces silences institutionnels et académiques, une décision telle que la loi de Février 2005 sur les effets bénéfiques de la colonisation, il devient difficile pour les jeunes issus de l'immigration de trouver leur place dans une société qui les réduit systématiquement à leur origine « autre, » sans reconnaître le passé qui est le corollaire de cette origine.

Dans sa correspondance avec Nancy Huston, Leïla Sebbar révèle la quête qui motive son écriture :

J'écris sur du silence, une mémoire blanche, une histoire en miettes, une communauté dispersée, éclatée, divisée à jamais, j'écris sur du fragment, du vide, une terre pauvre, inculte, stérile où il faut creuser profond et loin pour mettre au jour ce qu'on aurait oublié pour toujours. (LP 150)

Pour Sebbar, le défaut d'éclairage historique sur les expériences de leurs aïeux et le manque d'identification à l'historiographie officielle ne sont pas étrangers aux difficultés des jeunes nés de parents immigrés. La mémoire de l'immigration est une « terre inculte » qui doit

être retournée afin de mettre à jour la contribution des Français venus d'ailleurs. La connaissance de ce passé est primordiale pour une génération d'enfants dont l'histoire originelle n'a pas droit de cité dans les manuels scolaires. Grâce aux liens qu'elles établissent entre des faits historiques et des événements de la vie de tous les jours, les mères du square deviennent celles dont les récits comblent ce que Gilles Manceron appelle le « trou de mémoire colonial » (Manceron 267).

Lorsqu'elle était enfant, Dalila écoutait ces récits enfouie dans les jupes de sa mère. Ils constitueront la trame de sa décision de partir. L'incompréhension qui s'est installée entre ses parents et elle, conjuguée à la peur d'être renvoyée au « bled » ne lui laisse que la fugue comme alternative. La marginalité qu'elle se choisit en se retirant de la vie familiale et en s'enfuyant de la cité correspond à une volonté d'émancipation nourrie par ces histoires de femmes.

Mary McCullough adapte le concept de Levi-Strauss et qualifie ces gardiennes non officielles du passé de « bricoleuses de mémoire. » Ce qualificatif semble convenir en effet à ces femmes qui rassemblent des souvenirs et expériences individuels éparpillés afin de reconstituer une mémoire collective. McCullough prend soin de préciser l'étymologie du mot « bricolage. » Celui-ci est issu de « la bricole, » une catapulte utilisée au Moyen-âge afin d'ouvrir des brèches dans les murs ennemis. Cette image s'applique parfaitement aux femmes du square qui font voler en éclat les stéréotypes. En mettant leurs souvenirs et leur mémoire en mots, elles déchirent le voile du silence qui entoure leurs voix déplacées. L'image de la « bricole » s'avère utile aussi pour illustrer la subversion des rôles traditionnels qui se joue derrière le respect apparent des modalités d'occupation de l'espace et de gestion de la parole. Azouz Begag et Abdelatif Chaouite rappelle l'existence de normes qui dans chaque culture « codifie [l']espace par l'instauration de normes de comportement et d'appropriation » (67). L'espace maghrébin qui constitue l'espace de référence de la majorité des personnages de ce corpus n'échappe pas à cette

codification. Les normes sociales y délimitent « un dedans, ressort d'un principe féminin » (67) où règne la femme, et un « dehors [où] règne le principe masculin [et où] l'homme fait sa loi. »

Pourtant Begag et Chaouite apportent une précision importante en notant que :

Cette réglementation sociosexuelle de l'espace maghrébin est devenue, depuis quelques générations déjà, une sorte de représentation figée qui ne rend absolument pas compte du vécu de l'espace par les deux sexes aujourd'hui. (68)

Les femmes présentées par Sebbar s'inscrivent justement dans une volonté de rendre compte des évolutions et de briser les images fixes que mentionnent Begag et Chaouite. Elles sont iconoclastes et ouvrent de larges brèches dans les visions stéréotypées des femmes immigrées et musulmanes. Pour commencer, elles s'expriment plus que les hommes. Elles sont les détentrices de la parole au square comme dans l'espace familial, tandis que les personnages masculins du roman semblent frappés d'aphasie. A l'exception de leur titre (le mari, le père) et de leur occupation professionnelle, l'on dispose de peu d'informations les concernant. Ils souffrent quasiment tous de névroses et d'ulcère que l'on appelle dans le roman « la maladie des Arabes. » Cette situation semble liée à l'exil car l'une des amies de Fatima note que les « Algériens sont souvent malades de l'estomac, en France surtout, car au pays c'est différent » (F 12). Le père de Dalila est complètement retiré du fonctionnement de la vie familiale, et se terre dans un silence complet interrompue les matins par de vieux airs kabyles qu'il chantonne en se rasant. Son retrait est davantage accentué par l'obsession qu'il entretient du rapatriement de son corps en Algérie et par sa peur de finir dans l'anonymat d'un cimetière de banlieue. Le père refuse absolument d'être enterré en France et Zohra Bouchentouf-Siagh analyse ce refus d'inscrire sa dépouille dans la terre d'adoption comme un « moment zéro de l'intégration » (152). Marie-Françoise Chitour met en évidence l'exacerbation du sentiment d'abandon en terre étrangère que traduit cette obsession de l'enterrement en terre natale (91). Le père de Dalila

s'enferme dans cette marotte qui devient paradoxalement sa seule raison de vivre, et l'un des rares sujets de conversation avec sa femme et sa fille. Tout à son obsession de faire connaître ses arrangements funéraires, il n'imagine pas un instant que l'une d'elles puissent mourir avant lui. Cette réalisation est l'occasion de l'unique signe de tendresse du père envers Fatima dont il caresse la joue un instant, inquiète de la savoir peut-être malade.

Il est important ici de souligner l'importance des facteurs socio-économiques dans le déroulement des relations familiales. Le poids des traditions ne suffit pas à expliquer les tensions qui émergent dans ces cellules. Du fait de leur position précaire dans l'échelle économique nationale, les pères perdent leur statut de modèle et peinent à rivaliser avec la société française et son pouvoir d'attraction. Cette perte d'estime entraîne une frustration qui se manifeste soit par de la résignation, soit par un resserrement du contrôle exercé sur les enfants. Ce resserrement concerne en priorité les filles qui sont considérées comme le maillon faible de la chaîne de transmission culturelle.

La situation migratoire va renforcer les pouvoirs habituels de la mère au sein du foyer, au détriment de la figure paternel. Sur la scène que représente le square, les héroïnes sebbariennes sont sous les feux de la rampe. Un acte aussi banal qu'une après-midi entre femmes dans un parc prend une coloration particulière à la lumière de l'importance de l'oralité dans le transfert et la culture de la mémoire. La multiplication des voix de femmes permet la mutualisation des sentiments individuels et met à mal leurs images de sujets érotiques ou de sempiternelles victimes d'un système patriarcal. Dans cette optique d'autonomie et de construction identitaire, Faïza Guène présente une adolescente de quinze ans, Doria et sa mère Yasmina dont les épreuves et aventures sont l'occasion d'étudier les relations parents-enfants sous une perspective nouvelle.

3.2.3 Yasmina et Doria ou le poids des murs

Kiffe kiffe demain nous entraîne dans un autre type de relation mère-fille. Dans un schéma caractéristique du rôle de médiation jouée cette fois-ci par les enfants dans l'intégration des parents, Doria devient le « garant d'un certain contact avec l'extérieur » (Geesey 157) en assurant le relais entre les différentes administrations et sa mère illettrée. Pourtant la relation entre Doria et sa mère Yasmina ne se résume pas à ce pont jeté entre deux rives identitaires. Les deux femmes vont, main dans la main, esquisser les contours de leur intégration et d'une construction identitaire originale.

Yasmina travaille comme femme de ménage dans un hôtel où les employées qui sont toutes des femmes immigrées sont en butte aux vexations du patron Mr Schihont. Abandonnée par son mari, elle ne peut plus retourner au Maroc son pays d'origine, car après sa répudiation, ce retour serait « une grande humiliation pour elle » (KKD 22). Yasmina forme avec Doria un couple atypique. Encouragée par sa fille, cette femme illettrée va opérer des changements drastiques dans sa vie. Cette relation mère-fille qui s'éloigne des poncifs sur la violence faite aux femmes est une relation faite de complicité et d'entraide féminine face à la fuite du père, au défilé des assistantes sociales, et aux soucis financiers.

Au début du roman, Yasmina est une femme encore sous le choc du départ brutal de son mari. Elle semble avoir perdu tout lien avec une réalité qui la dépasse. Peu à peu, avec l'aide de sa fille, elle va émerger de sa torpeur. Le départ du père qui est vécu comme une source de déshonneur devient une opportunité de s'extraire d'un cadre familial restreint :

Quand Papa habitait chez nous, il était même pas question qu'elle travaille alors qu'on était grave en galère de thune. Parce qu'une femme pour Papa c'était pas fait pour bosser non plus. (KKD 114-115)

La petite famille recomposée devient un sujet de curiosité chez les intervenants sociaux pour qui Doria et sa mère ne correspondent pas à l'idée que certains se font d'une famille des cités. Ainsi, l'adolescente raconte avec malice la surprise de l'un de ces travailleurs sociaux étonné de se retrouver pour la première fois chez « des gens comme [eux] avec un enfant seulement par famille » (KKD 18). Cette expérience qualifiée « d'exotique » déstabilise les idées reçues sur ces unités familiales, et les nombreux stéréotypes sur les capacités reproductives des femmes immigrées. Ces deux croyances occupent une place de choix dans les griefs développés par les mouvements nationalistes à l'encontre des immigrés.

En marge des images, l'importance de la reproductivité dans le milieu familial traditionnel est mise en évidence par le départ du père suite à l'incapacité supposée de Yasmina de lui donner un héritier mâle. Ce départ qui est vécu dans un premier temps dans la honte s'avère par la suite un élément positif, dans la mesure où il permet l'instauration d'une unité familiale exclusivement féminine, et le développement d'une relation mère-fille qui ne souffre d'aucune interférence familiale. Restées seules, les deux femmes savourent le plaisir qu'elles tirent de leurs discussions interminables et de leur liberté toute nouvelle. Elles sont ravies de pouvoir profiter pour la première fois de l'intégralité de la foire municipale, à l'inverse des années précédentes où le père qui n'aimait pas qu'elles s'aventurent dehors, les ramenait avant la fin des festivités. Elles goûtent toutes deux aux joies des randonnées dans le centre et autour de la Tour Eiffel que Yasmina voit pour la première fois en quinze ans de présence dans la région parisienne.

Yasmina échappe aux pressions domestiques dans la sphère privée grâce au départ de son mari, mais elle doit y faire face dans le milieu professionnel. Ce premier emploi depuis son arrivée en France est censé lui garantir une mobilité financière et physique nouvelle, mais il n'en

est rien. Cet emploi dans le ménage, qui plus est à l'intérieur des bordures de la cité, transporte sur le plan professionnel les pressions auxquelles elle échappe dans sa famille. Yasmina tombe dans un système économique qui n'hésite pas à abuser de la faiblesse d'un prolétariat illettré et peu au fait de ses droits. Ce travail qui devait être synonyme d'indépendance et de libération devient un poids et « parfois, quand elle rentre tard le soir, elle pleure » (KKD 14). En sus de l'exploitation économique, Yasmina et ses collègues sont victimes de discriminations et de représentations déshumanisantes de la part de leurs dirigeants. A l'hôtel, tout le monde appelle Yasmina « la Fatma. » Ce terme hérité de l'époque coloniale réunit une variété de caricatures dans la veine de la « doudou » antillaise ou de la « mammy » afro-américaine. La « Fatma » était la nounou qui s'occupait des enfants des colons, et ce prénom est devenu un hyperonyme qui désigne une personne servile. L'omission du prénom participe aussi de la volonté de nier l'individualité de Yasmina, ainsi que celle des femmes travaillant avec elle. Enfin, le contrôle constant dont elle fait l'objet afin de « vérifier qu'elle pique rien dans les chambres » (KKD 14) accentue davantage sa marginalisation sur son lieu de travail.

L'isolation de Yasmina est aggravée par son illettrisme et son incapacité à déchiffrer les codes linguistiques de la société qui l'entoure. Elle vit dans un état de dépendance vis-à-vis de Doria qui constitue son lien avec l'administration et les services publics. Elle ne peut contrôler les progrès de l'adolescente qui paraphe elle-même ses livrets scolaires. Encouragée par sa fille, elle va entreprendre de sortir de la spirale dans lequel l'enferment sa honte et son illettrisme : « Maman, elle va suivre une formation d'alphabétisation. On va lui apprendre à lire et à écrire la langue de mon pays » (KKD 80).

Doria qui est elle-même en délicatesse avec l'école devient le plus sûr soutien de sa mère dans ce projet qui transforme radicalement cette femme réservée en une personne accomplie :

« Je sais pas ce qu'ils lui ont fait à la formation mais elle est plus la même. Elle est plus heureuse, plus épanouie » (KKD 144). Yasmina lit désormais quelques mots, elle écrit son nom sans se tromper et s'oriente plus librement dans le mobilier urbain et dans les transports publics. Sa transformation s'achève avec la condamnation de l'hôtel au terme d'une grève du personnel et la perspective d'une compensation financière pour l'ancienne employée. Sa détresse sur le lieu de travail est finalement reconnue et sanctionnée par les autorités judiciaires. Elle trouve un nouvel emploi qui la remplit de fierté vis-à-vis de sa fille : « Quand elle me l'a annoncé, elle avait l'air heureuse et ça faisait un bout de temps que c'était pas arrivé. Elle est dame de cantine pour la municipalité. Elle sert les enfants de l'école » (KKD 139).

Pour l'adolescente qui voyait tout en noir un an auparavant, cette transformation est l'ultime élément qui lui redonne confiance dans la vie : « C'est en la voyant aller mieux tous les jours, se battre pour nous faire vivre toutes les deux que j'ai commencé à me dire que tout se rachète, et qu'il va peut-être falloir que je fasse comme elle » (KKD 172).

Après l'échec du projet de mariage entre Aziz l'épicier et Yasmina, Doria ne désespère pas de trouver un compagnon à sa mère. Guindée d'optimisme, elle envisage le maire de Paris comme prétendant éventuel pour sa mère. L'anticonformisme de ces personnages réside paradoxalement dans l'éclatante banalité de leurs vies. Guène peint des situations de la vie quotidienne dans une banlieue dépouillée de l'ombre de la violence. Des événements aussi banals que la grande foire annuelle y sont les points d'orgue de la vie des riverains. Aussi, Yasmina et Doria montrent-elles que les femmes de banlieue ne sont pas uniquement victimes d'un patriarcat domestique doublé d'un fondamentalisme religieux. Elles sont aussi soumises à une exploitation économique dont la portée dépasse les spécificités culturelles et ethniques de

leur milieu. La force du récit se trouve dans l'exploration des failles de ces systèmes d'exploitation, et les réponses par l'étroite relation mère-fille.

L'abandon de son mari bouleverse l'existence ordonnée de Yasmin dont il contrôlait les besoins et les moindres gestes. Celle-ci doit repenser sa vie, et affronter pour la première fois un monde qui expose douloureusement sa condition de citoyen de seconde catégorie et son positionnement économique fragile. Cette brusque redistribution des cartes pour la mère résonne en écho aux interrogations de la fille. Loin de souffrir de ces errances et de ces questionnements, la relation mère-fille en ressort renforcée.

L'ultime illustration d'une relation mère-fille vécue en contexte migratoire et dans l'espace de la banlieue est offerte par Habiba Mahany dans Kiffer sa race. L'héroïne du roman est Sabrina, une jeune collégienne surdouée et entêtée dont les nombreux questionnements et aventures fournissent des pistes supplémentaires afin d'explorer les représentations des sujets féminins dans le corpus de textes sur la banlieue française.

3.2.4 Tout sur ma mère : L'hommage d'Habiba Mahany

Sabrina Asraoui est une adolescente secouée par les mêmes problématiques identitaires que Doria. A la différence du personnage de Faïza Guène, Sabrina évolue dans un milieu familial uni, avec un père présent et aimant, un frère, une sœur et une mère qui dirige tout ce monde d'une main de fer. Le portrait de mère qui est brossé ici par Mahany diffère radicalement de ceux proposés par Leïla Sebbar ou Faïza Guène. Ces dernières présentent des figures maternelles dites « traditionnelles »⁹⁹ et souvent des femmes illettrées. Il n'en est rien chez Habiba Mahany qui présente une famille d'origine algérienne moderne et dirigée par une mère au caractère bien trempé.

⁹⁹ A ce stade, il convient de rappeler, comme l'ont bien démontrées les analyses des romans de Guène et de Sebbar que ces portraits de femmes « traditionnelles » sont plus nuancés qu'il n'y paraît.

Il règne « une atmosphère pesante à la Shakespeare » (KR 15) dans la résidence des Asraoui où l'on rejoue à l'infini « la mégère non apprivoisée avec dans le rôle titre Safia » (KR 15). Safia est décrite comme la « fatma la plus relou du quartier. » Le substantif péjoratif « fatma » est subverti par Habiba Mahany qui le charge d'un tout autre sens. Loin d'être soumise et servile, Safia est « une vraie harpie qui écrase sa progéniture et son mari sous les cris. » La présentation de la famille joue de manière assez évidente sur les perceptions du lectorat :

Avant de mettre en scène la vedette, plantons le décor. Récemment marié à une cousine éloignée lors d'une noce arrangée, Mohamed Asraoui a débarqué de Tlemcen à Paris en 1971. Courageux, il a trimé dur pour faire venir sa femme, Safia, six ans plus tard en se serrant la ceinture dans un foyer Sonacotra. (KR 16)

Cet avant-propos résume en quelques lignes l'histoire de l'immigration de peuplement en France, de l'arrivée du travailleur célibataire, à celle de son épouse illettrée à la faveur du regroupement familial. Les naissances vécues dans la honte de deux filles puis les festivités autour de l'arrivée d'Adam le fils tant désiré suivent le scénario établi par Faïza Guène autour du départ du père de Doria. La narratrice coupe court à cette description en s'adressant directement au lecteur, et en l'interpellant ouvertement sur sa perception de la vie en banlieue :

Allez, j'arrête mes conneries, je vous menais en bateau. Sérieusement, vous croyez que ma vie c'est ce ramassis de clichés ? Les darons ont aucun lien de parenté et mieux, ils se sont mariés pour une raison assez banale : ils étaient amoureux ! Si les enfants Asraoui ont souffert, c'est d'un excès d'amour, pas d'un défaut. (KR 17)

Cette incidente entraîne une rupture dans la trame narrative, rupture dans laquelle l'auteure laisse au lecteur le temps d'interroger ses représentations à l'aune de cette interpellation mi-ironique, mi-sérieuse.¹⁰⁰ Arrivée en France avec le Baccalauréat en poche, Safia a réussi un concours administratif et travaille pour un haut service de l'Etat. Elle ne s'est mariée qu'une fois son indépendance financière acquise et selon Sabrina, son rang professionnel qui est au-dessus

¹⁰⁰ Cet extrait fera l'objet d'une étude approfondie dans le troisième chapitre consacré au maniement de la langue dans les textes du corpus.

de celui de son mari ouvrier, intervient fortement dans l'équilibre du foyer. Fortes de cet exemple, Sabrina et sa sœur Linda grandissent avec une conviction absolue de la place des femmes dans la société. Le seul qui semble pâtir de cette situation est le jeune fils Adam qui multiplie les tentatives comiques ou malheureuses afin de palier à l'absence d'autorité paternelle. Ses démarches sont toutes vouées à l'échec et il doit se résigner à accepter la réalité d'un « girl power » (KR 16).

L'image de femme dure et impitoyable que dresse Sabrina se fissure pourtant à deux occasions qui sont autant d'opportunités pour l'auteure de battre en brèche les stéréotypes sur la banlieue. Le premier de ces moments intervient lors de la maladie du père. Après un malaise sur la voie publique, ce dernier est hospitalisé dans un état préoccupant. Consciente de la vulnérabilité de son mari, Safia l'entoure de mille attentions qui témoignent de son attachement et de l'amour qui existe entre les deux époux. Sabrina est le témoin privilégié de ces instants : « Derrière le masque de la matrone, j'avais oublié qu'il y avait une femme. Une femme qui aime son mari, pas qu'une mère » (KR 109). Soudée autour de Safia, la famille toute entière va accompagner le père dans sa convalescence. Ce dernier non plus n'est pas en reste dans l'expression de son amour pour Safia et pour ses enfants. Ces preuves d'affection dans le couple parental, et entre parents et enfants, ramènent à la mémoire de Sabrina les paroles d'une maîtresse d'école qui interrogeait la petite fille d'alors sur l'évidence du manque d'amour des maghrébins pour leurs enfants. La narratrice se souvient : « En vieillissant, je me suis rendu compte que cette croyance dans une famille immigrée indigne était largement répandue. On se fabrique des images, puis elles deviennent la réalité » (KR 110).

Safia ne correspond pas à l'image des mères en apparence soumises et vivant dans un couple où les marques de tendresses sont rares voire inexistantes. De la même manière, les

attitudes du père qui couvre ses filles de gestes d'amour expose l'incongruité des croyances sur le délitement général du tissu familial en banlieue. La vie de Sabrina s'écoule tranquille entre des parents aimants et une scolarité brillante au lycée de la cité où elle surpasse largement sa promotion. Les seuls nuages dans le ciel bleu de la jeune fille apparaissent lorsqu'elle réalise avec stupeur les préjugés de sa famille sur son groupe d'amies. Cet épisode constitue le second moment où le personnage de Safia est convoqué afin de subvertir des notions en place.

Lorsque Sabrina relève pour la première fois les attitudes ambiguës de son frère Adam et de sa mère envers ses amies Fatoumata et Jacqueline, l'adolescente ignore sciemment cette réalité. Elle préfère confier sur le ton de la plaisanterie que les membres de sa famille ont un goût naturel pour « le monochrome, car une Arabe, une Noire africaine et un Asiatique ensemble, c'est trop de couleurs » (KR 155). Pourtant l'explosion de rage maternelle qui suit la révélation de sa relation avec un jeune Noir ne laisse plus place au doute quant à ses convictions. C'est une jeune fille sous le choc de sa découverte qui confie : « Je suis dégoutée par le mensonge et surtout parce que je m'aperçois d'une évidence que j'ai trop longtemps niée : ma famille est raciste » (KR 189).

Cette réalisation sonne le glas de la naïveté de Sabrina et met en évidence les tensions et méfiances qui peuvent exister entre les communautés. Dans son malheur, l'adolescente n'est pas seule à éprouver ces difficultés. Fatouma doit ruser avec sa famille pour voir ses amies, tandis que Jacqueline peine à faire accepter son petit ami Arabe à ses parents qui rêve pour elle d'une vie saine « avec un gentil compatriote expatrié qui possède un petit commerce » (KR 223). Avec l'aide de ses amies, Sabrina va lancer une véritable croisade afin de mettre les parents face à la bêtise de ces méfiances interethniques. C'est une jeune fille meurtrie mais déterminée qui lance cette véritable profession de foi :

Moi j'avais toujours cru que c'étaient les Français les racistes. Entre ma mère et Mme Tran, je reviens de mes antiennes. Elles peuvent bien rêver les vieilles, avec la nouvelle génération, c'est plus la même. Demain la France sera métissée. (KR 223)

La prise de conscience de Sabrina est d'une importance considérable, car elle souligne le caractère résolument non essentialiste du racisme et du rejet de l'autre. Ces rejets ne sont pas uniquement le fait de la majorité française dite « de souche » à l'encontre des minorités ethniques enfermées dans les banlieues, mais se développent aussi à l'intérieur de ces groupes. Dans ce cas particulier, la difficulté n'est pas tant dans les visions biaisées projetée par le monde à l'extérieur de la cité que dans les craintes intercommunautaire à l'intérieur des tours, et dans la défiance face à l'émergence de nouvelles identités pluriethniques. A force de détermination, Sabrina et ses amies parviennent à ébranler les résistances de leurs aînés et de leurs communautés respectives. Elles réussissent à leur faire entrevoir les bénéfices d'une cohabitation que la jeune génération a naturellement intégrée dans ses mœurs.

Cette posture pose la question de la cohabitation des communautés sur fond de peurs de perte identitaire. Nous avons déjà mis en lumière le désir des parents immigrants d'inculquer à leurs enfants les valeurs de leur groupe ethnique et cela, en les maintenant aussi longtemps que possible au sein de l'aire d'influence de ce groupe. Cette attitude de repli identitaire met en évidence les problématiques de la transmission de la mémoire et de la formation identitaire dans un tel contexte. Quelle est la mémoire transmise aux enfants par les parents ? Comment est-ce que celle-ci est absorbée et/ou transformée par les enfants ?

3.2.5 « You can't transplant a flower twice » : La question de la transmission identitaire

Entre janvier et juillet 2000, la sociologue Caitlin Killian a interrogé quarante-cinq femmes vivant dans la petite couronne parisienne sur leurs modalités de transmission culturelle. Ces femmes étaient toutes musulmanes et issues de la première génération de l'immigration, et

elles étaient originaires pour une écrasante majorité des pays du Maghreb. Les disparités dans leur statut marital, le nombre d'enfants par femme, leur niveau d'études ainsi que leur niveau socio-économique assuraient un bel échantillon représentatif de leur variété. Il ressort de l'enquête de Killian que ces femmes concentrent l'essentiel de leurs efforts de transmission sur la passation de la religion, de la langue et d'artefacts culturels tels que la gastronomie, l'habillement ou l'héritage onomastique (Killian 200).

Devant la difficulté à transmettre la langue des parents en contexte migratoire, Judith Wittner et Stephen Warner ont démontré que la religion devenait l'élément d'héritage culturel le plus lourd de sens. Dans son étude de l'Islam en France, Vincent Gessier, sociologue à l'IREMAM¹⁰¹ relève que les discours publics en France ont perdu de vue l'Islam vécu, celui de tous les jours, afin de se focaliser sur des phénomènes médiatiques que sous-tend la peur d'une invasion islamiste menée depuis l'intérieur grâce au fort courant nataliste issu de l'immigration (Gessier 115). Les ouvrages du texte et les entretiens de Caitlin Kilian lèvent un coin du voile sur les pratiques religieuses dans les familles immigrées de la banlieue, particulièrement en ce qui concerne l'Islam.

Doria mentionne le mois du Ramadan, mois pendant lequel elle doit faire parapher par sa mère analphabète une dispense de cantine et Sabrina attend avec impatience ce mois pendant lequel, en communion, « toute la famille se lève à quatre heures du mat pour le petit dej » (KR 79). Dalila ne jeûne pas, en accord avec ses parents qui craignent que ses résultats au collège pâtissent de la faim. Malgré l'importance accordée à ce mois béni, les jeunes filles font peu cas de la religion, et les parents ne sont pas vraiment dans une optique d'imposition de la religion. Doria interroge le brusque revirement religieux de son cousin Youssef qui développe des

¹⁰¹ Institut de Recherches et d'Etudes sur le Monde Arabe et Musulman fondé en 1986 à l'Université d'Aix-Marseille.

tendances à l'intégrisme après un séjour en prison tandis que Dalila remet ouvertement en question sa catégorisation comme musulmane :

Son père et sa mère étaient musulmans. Son père lui disait souvent «Toi, une musulmane» mais elle ne faisait pas la prière comme son père, elle ne connaissait pas les versets du Coran que sa mère récitait aux petits le soir; elle n'avait jamais lu le Coran [...] Algérienne, oui, elle pouvait le dire ou on le disait pour elle, mais musulmane, elle ne pensait pas qu'on pouvait la croire musulmane parce qu'elle était algérienne. (KR 127)

L'adolescente réfute une appartenance à une religion qu'elle identifie comme étant celle de ses parents et non la sienne. Elle ignore tout des préceptes de l'Islam et préfère à l'étiquette de musulmane, celle d'algérienne. L'enquête de Caitlin Kilian met en évidence l'importance de la religion qui devient le bagage culturel le plus important aux yeux des femmes interrogées. Pourtant, il ressort de cette étude que ces mères, dans leur grande majorité, ne font pas usage de la force dans la passation des coutumes musulmanes. Ainsi Telja reconnaît laisser à ses enfants le choix de leur pratique :

Ramadan, I always talked about it, for prayer, I always talked about it. I hope one day or another they will, they will make the choice. It is up to them to make their lives. But I talk about it all the time. I always try to talk about religion, what I know, that's all. But they're smarter than me because they look it up in books, so they discover themselves. (Kilian 209)

Saoud qui est mère de deux filles, renchérit :

I have two daughters who don't practice. For that, I don't force them. You can't. They do things if they're, if they're aware they want to do it. (Kilian 209)

Pour la majorité de ces mères, la pratique de la religion musulmane est laissée au libre arbitre des enfants. Les textes de notre corpus illustrent parfaitement cet état de fait avec des parents qui introduisent les fondements de la religion, sans insister outre mesure sur une pratique quotidienne. Ces conclusions remettent en cause les accusations de communautarisme religieux qui sont portées à l'encontre des habitants de la banlieue. Les crises du voile et de la burqa ainsi que les polémiques sur les lieux de culte musulmans sont des illustrations récurrentes de ces

accusations. Enfin il convient de noter ici, le renversement opéré par le mouvement migratoire qui donne aux mères le pouvoir d'inculquer la savoir religieux, savoir qui est normalement dispensé par les pères.

La vague d'attentats de 1995 ont propulsé l'un de leurs organisateurs, Khaled Kelkal, au rang d'incarnation d'une jeunesse vomissant les valeurs de la République au profit d'un Islam conçu dans les caves des banlieues. Les événements du 11 septembre 2001 vont renforcer les crispations autour de cette religion et précipiter son entrée dans le débat national. Dans son analyse des pratiques religieuses de la jeunesse de banlieue, Lamiss Azab fait une constatation qui va à l'encontre des visions courantes peignant cet espace comme un laboratoire de fondamentalistes et de terroristes :

[Leur] Islam d'aujourd'hui est un islam des mots et des images, pas du rituel et/ou de la recherche du sens profond du message religieux islamique. Tout est dans la perception, celle que l'on a de soi et de l'Autre et, surtout, celle que l'on voudrait que l'Autre ait de nous. (Azab 4)

Azab pointe du doigt le vide laissé par les associations communautaires très en vogue dans les années 1980, vide qui est parfois compensé par des individus peu scrupuleux ou des cellules extrémistes comme celle ayant tenté d'enrôler le jeune Youssef dans Kiffe kiffe demain. Dans un entretien accordé à Alec Hargreaves, Akli Tadjer, écrivain français d'origine algérienne souligne le fait que l'Islam qui est « très concret » pour les parents devient une réalité « abstraite pour les mêmes nés en France. » Tadjer pointe le manque d'identifiants, et le fait que pour cette génération, il est plus facile de reconnaître une église qu'une mosquée. Sur le millier de lieux de culte musulman recensés en France en 1997 par Alec Hargreaves, la plupart sont des lieux de fortune à l'usage majoritaire de la première génération. Malgré ce détachement, et comme le relèvent Azouz Begag et Abdelatif Chaouite : « Nombre de médias évoquent [la présence des

jeunes issus de l'immigration] et leur capacité à exprimer des positions le plus souvent quand il est question des musulmans en France et de l'Islam » (88).

Loin des polémiques sur les prières de rue et les revendications intégristes, cette génération grandit dans une sécularisation de l'Islam et la preuve en a été donnée pendant les événements de l'automne 2005. Pendant ces semaines de crise, les multiples appels au calme des principaux guides religieux musulmans sont restées lettre morte car les manifestants ne se reconnaissaient pas dans ces injonctions. Leur revendication de l'Islam correspond davantage à l'identification à un trait qui leur est renvoyé par la société comme un facteur de différence, et qu'ils intègrent en retour comme trait d'identification à un groupe.

En ce qui concerne les langues, l'enquête de Caitlin Kilian révèle les modalités d'apprentissage par les enfants des langues parlées par les parents. Sur le panel de quarante-cinq mères interrogées, un grand nombre a échoué à transmettre le berbère ou l'arabe à leur progéniture, et cinq femmes avouent ne pas avoir essayé. Pour la majorité de ces femmes, l'apprentissage de ces langues est primordial et ce, pour une variété de raisons. Ces mères avancent comme argument l'avantage intellectuel que confère le multilinguisme, le désir de communiquer avec la famille élargie en Afrique ou la peur d'essuyer plus tard le ressentiment d'enfants qui se sentiraient amputés de leur héritage :

I'm convinced that it's necessary to transmit what we are and what we've inherited. [...] I'd be afraid that he holds it against me someday. Because I see around me, I have friends who have children; their children hold it against them to have not taught them Arabic. And I understand these kids because they're in an identity dilemma, in conflict with themselves. (Kilian 213)

Pourtant, comme pour la religion, elles n'ont pas imposé ces langues, et laissent à leurs enfants le choix de les apprendre, certaines craignant d'occasionner une confusion qui serait préjudiciable au bon apprentissage du français. La maîtrise approximative de la langue parlée par

l'autre entraîne des situations ubuesques entre enfants et parents. Ainsi avant sa formation, Yasmina ne parle pas le français et il n'est fait nulle part mention d'une maîtrise de l'arabe par Doria; Fatima baragouine quelques mots de français et utilise l'arabe ou le berbère lorsqu'elle désire cacher la teneur de ses conversations aux enfants. Cet imbroglio linguistique est bien résumé par l'une des mères du panel étudié par Caitlin Kilian : « We speak Arabic, but the children speak French. Meaning we speak to them in Arabic, they respond in French. They understand [...] but don't speak » (214).

Le positionnement linguistique de ces enfants est le meilleur indicateur de leur situation de brassage culturel. Le français a effectivement remplacé les langues traditionnelles et s'est imposée comme « véhicule de communication principale, » mais il n'en demeure pas moins que ces langues sont encore présentes dans des formes qui feront l'objet d'une analyse dans la troisième partie de ce travail.

L'amour de la nourriture, de l'habillement, de la musique ou des noms traditionnels complète la panoplie de valeurs que les parents immigrés désirent transmettre en priorité à leur progéniture. Gérard Noiriel insiste par exemple sur l'importance de la cuisine traditionnelle comme élément moteur de consolidation du groupe (Noiriel 135). En ce qui concerne les noms donnés aux enfants nés en France, l'on note la prépondérance des noms propres issus des pays quittés, avec cependant une tendance de plus en plus nette à l'attribution de noms mixtes dans l'espoir que « the name enables [them] to straddle two different worlds : that of France, with its Christian heritage and modern secular culture, and the traditions of the parents » (Immigration and Identity 37). Ce désir de fusion est mis en évidence par la narratrice d'Habiba Mahany qui explique ainsi l'origine de son nom :

Les parents, ils ont tout fait pour œuvrer à notre *intigration* comme ils disent.
Linda, Sabrina, Adam, ils nous ont donné des noms arabes à consonance

vaguement française, croyant peut-être que ca ferait oublier la couleur de notre peau. (KR 18)

La proche parentèle et le voisinage constituent habituellement la principale source des noms de baptême. Safia détourne cette tradition et trouve son inspiration dans des séries télévisées américaines tels que *Dallas* (pour Linda), *Drôles de dames* (pour Sabrina) et *Dynastie* (pour Adam). Ces noms qui sont puisés dans le strass et les paillettes d'une culture dominante fonctionnent aussi bien en France que dans les cultures de référence des parents. Conscientes du stigmate attaché aux particules à forte consonance ethnique, ces mères font ce choix dans l'espoir de faciliter l'intégration de leurs enfants dans la société française. Selon Caitlin Kilian, « what Maghrebin women in France are choosing to name their children is telling about their cultural positioning » (215). En effet, ce compromis est un indicateur fort de la manière dont elles élèvent ces enfants qui sont à la croisée de plusieurs cultures. L'une des mères interrogées résume très bien cette situation: « My main preoccupation is not to make an Algerian, it's to make someone who will be at ease wherever she goes, in the whole world, there where she lives » (223) Kilian oublie cependant de souligner la révolution culturelle que constitue le choix du nom des enfants par les femmes en France, ce choix étant traditionnellement dévolu aux pères. Dans la tradition musulmane, le nom est choisi par le père, et le fait que les femmes se soient emparées de cette prérogative en dit beaucoup sur les mutations qui s'opèrent à la faveur du mouvement migratoire.

Ainsi l'on peut d'ores et déjà établir un constat de diversité de situations à partir des trois relations mère-fille proposées par Leïla Sebbar, Habiba Mahany et Faïza Guène. Les représentations les plus courantes des mères immigrées peignent des portraits de femmes illettrées, soumises au dictat de leurs maris et fils, et dont l'espace domestique constitue le seul espace de référence. Les filles sont les grandes absentes de ces représentations qui considèrent

leurs vies sans éclats, à l'exception d'événements épisodiques qui prennent de suite une ampleur médiatique. Les relations filiales féminines dans le texte prennent une multitude de formes qui mettent en évidence leur variété. La solidarité féminine est mise à mal dans Fatima et les Algériennes au square, où Fatima et Dalila ne réussissent pas à rétablir le fil d'un dialogue brisé par la violence du père. En dépit de ces difficultés de communication, c'est bien le souvenir des traditions et des histoires narrées par sa mère et ses amies de la cité qui donnent à l'adolescente la détermination de quitter le nid familial. Habiba Mahany présente quant à elle un portrait de mère qui va à l'encontre des images les plus courantes. Safia est une immigrante de la première génération, diplômée et menant sa maisonnée, enfants et mari compris, d'une main de fer. Derrière cette « harpie » se cache pourtant une épouse et une mère au cœur tendre. La seule ombre au tableau de la relation entre Safia et Sabrina concerne la résistance affichée par la première devant les fréquentations de sa fille. Mahany met ainsi le doigt sur la problématique des tensions multiethniques à l'intérieur de la cité, ainsi que les résistances qui manifestent l'intolérance et l'inquiétude des parents devant la disparition de leurs coutumes et traditions. La relation entre Shérazade et sa mère est la plus énigmatique des trois. Suite à la fugue de l'adolescente, les deux femmes ne communiqueront plus directement. Dans le texte, il n'y a aucun dialogue engageant directement la mère et la fille, et seuls les souvenirs de la jeune femme ainsi que des analepses dans la narration nous permettent de rassembler des bribes de leur histoire. Ces fragments narrent le récit d'une incompréhension : celle de parents incapables de cerner les raisons de la fuite de leur fille, et celle d'une adolescente qui éprouve le besoin de goûter au monde qui se trouve hors de son cercle familial. Pourtant, au-delà de ces dissensions, c'est un portrait de mère aimante qui est peint par Sebbar. Cette femme qui n'est jamais nommée se fait la complice de Shérazade en cachant à son mari ainsi qu'aux enquêteurs des détails cruciaux de

sa fuite. Elle attend avec impatience les lettres de Shérazade, et il est important de noter qu'à aucun moment le lecteur n'est mis au courant du contenu des messages que l'adolescente fait parvenir à sa mère. Ces messages qui tirent des larmes de joie à cette dernière restent leur jardin secret.

Ces mères réagissent toutes à leur manière au double positionnement identitaire de leurs filles et à son impact sur la relation parent-enfant et sur la marche générale du foyer. Ces interactions fournissent aussi de précieux renseignements sur les modalités de transmission d'héritage, et sur les langues, religions qui sont conservés ou perdus.

Le déplacement consécutif à l'immigration n'est pas que géographique, il concerne aussi les structures hiérarchiques de la famille, avec un transfert d'autorité plus ou moins conséquent, qui se fait du père vers la mère. Camille Lacoste -Dujardin attire notre attention sur l'impact de l'immigration qui réduit la cellule familiale en un noyau composé des parents et des enfants. Dans le schéma traditionnel maghrébin ou africain, la communauté et la famille élargie sont très fortement impliquées dans l'éducation des enfants. L'éloignement de ce schéma traditionnel consécutif à l'immigration aboutit à des responsabilités accrues pour les parents, et surtout pour les mères. Celles-ci se retrouvent investies de nouvelles prérogatives telle que l'éducation religieuse. A propos de cette éducation, l'on remarque qu'en dépit des efforts consentis en vue de la sauvegarde des us et coutumes, elles usent de peu de moyens de coercition afin d'imposer ces valeurs, préférant laisser le choix de leur adoption aux enfants. Ces mères ne constituent pas un frein au métissage de leurs enfants et participent à la transmission d'un ensemble de valeurs protéiformes qui signalent leur reconnaissance du brassage identitaire.

Les langues qui sont apprises et parlées ainsi que l'expérience religieuse de cette génération sont sans doute les plus forts indicateurs de cette transmission d'une double culture et

de l'intégration de fait de ces jeunes dans la communauté française. Cette constatation illustre la théorie de Gérard Noiriel selon laquelle « la reconstitution de l'entre-soi communautaire n'entraîne pas la formation de « noyaux allogènes » mettant en péril l'Etat-nation » (35).

Dans un véritable numéro d'équilibriste, ces mères deviennent les intermédiaires entre le monde traditionnel dont elles sont issues, leurs enfants et la République qui voit en elles les vectrices de ses valeurs d'intégration. Contrairement aux croyances les plus courantes, ces femmes ne sont pas coupées du fonctionnement de la société, mais y participent fortement en guidant les pas d'enfants postés à un carrefour identitaire.

Ces femmes négocient elles-mêmes les difficultés d'un environnement dont elles ne possèdent pas tous les codes et désirent rejeter les notions essentialistes de race et de genre qui les enferment dans des catégories préétablies. Fatima, Yasmina, Safia et leurs filles remettent en cause à la fois les dictats patriarcaux de leurs sociétés d'extraction, et les représentations ethnocentriques que leur renvoie leur société d'adoption. Les rejets de l'iconographie orientale par Shérazade, et du racisme familial par Sabrina participent de cet effort de dépasser les rôles assignés dans un double mouvement qui les affectent en même temps qu'il fait évoluer la conscience de leurs proches.

La conclusion de cette analyse est la difficulté, voire l'impossibilité de conformer les images de ces femmes aux représentations simplistes et binaires. Sebbar, Mahany et Guène présentent des femmes qui sont à la fois victimes et bourreaux, conservatrices et résolument iconoclastes, ordinaires tout en étant singulières, dans une écriture qui :

Seeks to capture [the] heterogeneity and multiplicity whilst at the same time highlighting certain themes that are of concern to all women of immigrant origin, especially women from France's ex-colonies. (Freedman et Tarr 3)

En relation avec cette diversité d'héritage, nous allons analyser dans une troisième partie les manifestations linguistiques de ces métissages.

.

CHAPITRE 4 : ECRITURE ET TRAVAIL SUR LA LANGUE

Ce chapitre sera voué à l'analyse des mécanismes langagiers à l'œuvre dans le corpus. Ce questionnement se fera dans la double perspective du traitement de la langue à l'intérieur des textes, et dans celle de la place de ces écrits dans la littérature française. L'usage du français dans ces romans pose la question de sa dénomination et de son affectation dans un ensemble qui s'étend de la littérature dite de banlieue, aux littératures mineures, en passant par la littérature issue de l'immigration. Dans cette partie, il s'agira de démontrer que loin d'appartenir à ce réseau d'étrangeté, cet ensemble de textes est résolument ancrée dans une tradition française. Cependant, de la même manière que les protagonistes des textes sont porteurs d'identités qui sont à la fois hexagonales et multiples, ces auteurs produisent des écrits qui distillent un parfum de multiculturalité grâce à l'invocation d'imaginaires variés et un rapport étroit avec la langue parlée et les idiomes des pays d'origine.

4.1 Quelle langue, pour quelle littérature ?

Dans son étude de l'oralité en contexte de banlieue, Virginie Milliot souligne la centralité de la parole et des échanges dans les tentatives de déterritorialisation entreprises par les résidents en vue de l'émergence d'imaginaires particuliers à ces espaces. Milliot fait état d'un mouvement pendulaire permanent entre les mondes nostalgiques de l'exil et ceux que se créent les enfants de l'immigration, et soutient que ce déplacement s'effectue sur le mode de « la tradition réinventée ou de l'identité réactive » (Milliot 124). Ce mouvement est incontournable dans l'élaboration de ce qu'elle appelle un « sens commun partagé » et elle identifie le langage vernaculaire propre à la banlieue comme l'un des principaux sites d'élaboration de cette vision collective. Il s'agira ainsi dans ce chapitre d'analyser la relation qui s'établit entre l'identité et la langue. Comment

peut-on qualifier la langue de ces textes ? Dans un contexte d'interrogation sur l'identité et la production culturelle nationale en France, quelle est la place de ces écrits ?

4.1.1 De la difficulté à penser ce corps de textes dans la littérature française

Dans Ce que parler veut dire, Pierre Bourdieu aborde la question de « l'imposition de légitimité » (64) qui entoure la circulation des produits linguistiques. Il emprunte à l'économie une partie de son lexique afin de caractériser les flux linguistiques et leur dissémination. Selon Bourdieu, la valeur accordée à un discours est corrélée à un prix sur un marché régi par « une loi de formation des prix particulière » (60). Cette valeur est liée à la capacité du producteur de l'énoncé de le présenter sous les meilleurs auspices, et de faire valoir durant cette présentation sa propre maîtrise des codes linguistiques en vigueur. Selon Bourdieu, le rapport de force entre des variétés concurrentes ne se situe pas qu'au niveau linguistique et reflète toutes les structures de domination à l'œuvre dans la société. Il explique la corrélation qui existe entre l'imposition d'une langue légitime et les critères d'appréciation des produits linguistiques en circulation :

Les rapports de force dont le marche linguistique est le lieu se manifestent et se réalisent dans le fait que certains agents ne sont pas en mesure d'appliquer aux produits linguistiques offerts, par eux-mêmes ou par les autres, les critères d'appréciation les plus favorables à leurs propres produits. (64)

Bourdieu démontre que les capacités de circulation de ces produits sont étroitement liées aux normes imposées par les détenteurs de la langue et de l'habitus dominants. A l'intérieur de ce système, ces derniers s'imposent comme les gardiens du sceau de la légitimité. La pratique linguistique est sanctionnée positivement ou négativement par une échelle de profits dont bénéficient les interlocuteurs et producteurs de biens linguistiques. Cette vision s'accommode parfaitement avec la situation de production et de circulation des ouvrages issus de la banlieue pris en tant que produits mineurs au sein du marché linguistique et littéraire français.

Alec Hargreaves souligne la tendance bien prononcée au sein de l'opinion publique et dans le cœur des critiques à confondre origine ethnique et appartenance littéraire, ainsi que les conséquences de cette confusion dans la difficulté à admettre le corps de textes issus de l'immigration dans le giron de la littérature française. Il est en effet étonnant qu'en France ce corpus soit étudiée en priorité dans des départements de littératures francophones et/ou comparée, et que les premiers travaux académiques qui lui furent consacrés émanèrent du Royaume-Uni ou des Etats-Unis.

En Mars 2000, des intellectuels et professeurs d'université parmi lesquels on pouvait compter Alain Finkielkraut, Emmanuel Le Roy Ladurie et Elisabeth Badinter signent dans Le Monde une tribune intitulé « C'est la littérature qu'on assassine rue de Grenelle. » Les signataires y dénoncent les récentes réformes du système éducatif qui ont entraîné une baisse de l'intérêt pour les études classiques, ainsi que l'incorporation de nouvelles formes culturelles dangereuses pour le maintien de la littérature française. L'article cite les exemples de Péguy né d'une mère empaileuse de chaises et futur pensionnaire de la rue d'Ulm et celui de Camus lui aussi originaire d'un milieu modeste, en insistant sur l'incidence de leur formation sur leur carrière d'écrivain. Pour les signataires qui identifient de manière explicite les beurs comme « les petits Péguy d'aujourd'hui », « Quelle meilleure chance d'intégration donner aux jeunes immigrés que de leur apprendre le latin et le grec pour qu'ils ouvrent les yeux sur l'unité de cette culture méditerranéenne qui est à la fois la leur et la nôtre ?¹⁰²

Finkielkraut et sa suite imaginent la littérature comme un tout, le résultat de plusieurs siècle de maturation, et ils rejettent catégoriquement les nouvelles formes d'écriture qui permettent de « s'improviser poète, un beau soir, dans la rue, sans avoir ouvert aucun livre. »

¹⁰² L'intégralité de la pétition est disponible sur ce site : <http://sauv.free.fr/archives/0,2320,44938,00.html>. Consulté le 02 février 2012.

Ce désir d'assimilation et de refonte totale de l'Autre est évident dans un entretien accordé en 1997 par Jean Baudrillard à Roger Célestin. À Célestin qui l'interroge sur la contribution de l'immigration non-européenne au canon français, il offre cette réponse sans ambages : « Elle est nulle... » (5). Et Baudrillard d'élaborer :

On ne peut pas parler d'une culture Arabe, ou d'une culture musulmane qui se soit développée en marge de la culture dominante. En ce sens, la France est très différente des Etats-Unis. Je ne pense pas qu'il y ait une culture clairement identifiable qu'ils aient importée ou revitalisée ici [...] Bien sûr, il y a des groupes dans la musique, peut-être dans la danse, je ne suis pas vraiment un expert dans ces questions, mais je suis sûr que les générations les plus récentes, celle qui sont nées ici sont très actives dans la musique, dans les compagnies de théâtre... mais cette génération qui est née ici est complètement assimilée. (5)

Ainsi, le philosophe qui avoue sans détours son ignorance des modèles culturels développés par les jeunes issus de l'immigration, ne leur reconnaît aucune influence dans la culture française, et cantonne leurs productions aux domaines de la musique, de la danse et du théâtre. Pour Baudrillard, la force centrifuge de la France est telle que :

L'on accueille l'Autre [...] mais celui-ci n'est accepté, que lorsqu'il entre de plain-pied dans la sphère culturelle française, lorsqu'il est assimilé. Il y a une force qui tire peut-être ses origines dans la tradition, je ne sais pas vraiment, mais nous [les Français] ne sommes pas très réceptifs à l'hétérogénéité. Elle doit être transformée, métabolisée dans la culture française. (11)

Le pouvoir assimilationniste auquel Baudrillard fait référence explique en grande partie la difficulté à accepter l'apport de ce corps de textes au canon national. Son interprétation de la culture et la différence explicite qu'il établit entre « haute » et « basse » culture, le grand art et l'art populaire, exclut de facto les textes dont les formes langagières originales, et l'ancrage dans un mouvement multinational et globalisant échappent aux définitions nationalistes. Dans cette suite d'idées, la forte présence d'éléments culturels aussi divers que les séries américaines, les chansons maghrébines ou le parler de la banlieue dans l'imaginaire de Shérazade ou dans

l'écriture de Faïza Guène par exemple rendent problématique l'absorption de ces textes dans le giron français.

De manière plus spécifique aussi, et dans le cas des écrivains français d'origine algérienne, l'on ne peut ignorer la part importante que la mémoire de la guerre d'Algérie joue dans ce rejet. Le traumatisme que constitue la fin désastreuse de l'entreprise coloniale algérienne et la personnification sur le territoire national de cette humiliation à travers le sort des pieds-noirs et celui des harkis ne sont pas étrangers à l'exotisation de ce corps de textes.

Ce rejet à la marge se traduit par une pléthore de termes usités pour designer ce corps de textes, dans une danse circulaire qui évite ainsi de toucher au cœur de l'objet, c'est-à-dire la francité de ces textes.

4.1.2 Difficultés de dénomination et de classification

« L'impuissance à nommer est un bon symptôme de trouble. »
Roland Barthes.

Parce que la littérature à laquelle nous croyons, comme contribution essentielle à la guerre du sens, est aux antipodes de la littérature actuelle, égotiste et mesquine, exutoire des humeurs bourgeoises

Parce que nous sommes convaincus que l'écriture, aujourd'hui plus que jamais, ne peut plus rester confinée, molle, douceuse, mais doit au contraire devenir engagée, combattante et féroce¹⁰³

Ainsi débute le manifeste publié en Septembre 2007 par le collectif « Qui fait la France » dans les hebdomadaires français Le Nouvel Observateur et Les Inrockuptibles. Le nom du groupe est un jeu de mots qui fait résonner à la fois l'attachement de ses membres pour leur pays de naissance (Kiffer la France), et le fait qu'ils soient devenus incontournables dans la définition d'une nouvelle identité française. Ce collectif mené par Mohamed Razane regroupe neuf autres écrivains nés et/ou écrivant le quotidien des périphéries urbaines, et l'on peut compter parmi ses

¹⁰³ <http://www.quifaitlafrance.com/content/view/45/59/>. Consulté le 10 Janvier 2012.

membres deux auteures de notre corpus d'étude, Habiba Mahany et Faïza Guène.¹⁰⁴ Ces auteurs qui se disent animés par « l'amour du drapeau tricolore et de la poésie de France » se trouvent comme point commun un attachement et une croyance forte en une France plurielle. En 2006, le collectif crée une association de quartier à laquelle est reversée l'intégralité des bénéfices de la vente de leur premier ouvrage Chronique d'une société annoncée paru en 2007. Le groupe s'est donné comme credo de mettre les questions soulevées par les fils et filles de France issus de la banlieue au devant de la scène littéraire, en développant une plateforme multimodale composée de leurs propres écrits, d'un blog en ligne¹⁰⁵ et d'une association de quartier. Six mois avant la parution du manifeste « Qui fait la France, » Jean Rouaud et Michel Le Bris publient dans Le Monde des livres une tribune dans laquelle ils prennent acte de la remise des prix littéraires les plus prestigieux de l'année 2006 à des écrivains francophones.¹⁰⁶

Plus tard, on dira peut-être que ce fut un moment historique : le Goncourt, le Grand Prix du roman de l'Académie française, le Renaudot, le Femina, le Goncourt des lycéens, décernés le même automne à des écrivains d'outre-France. Simple hasard d'une rentrée éditoriale concentrant par exception les talents venus de la "périphérie", simple détour vagabond avant que le fleuve revienne dans son lit ? Nous pensons, au contraire : révolution copernicienne. Copernicienne, parce qu'elle révèle ce que le milieu littéraire savait déjà sans l'admettre : le centre, ce point depuis lequel était supposée rayonner une littérature franco-française, n'est plus le centre.

Les signataires du manifeste « Pour une "littérature monde" en français » entendent dresser l'acte de décès de la Francophonie qualifiée de « ghetto littéraire » par des écrivains tels

¹⁰⁴ Les membres fondateurs du groupe sont Mohamed Razane, Karim Amellal, Khalid El Bahji, Jean-Eric Boulin, Faïza Guène, Dembo Goumane, Samir Ouazene, Mabrouk Rachedi et Thomte Ryan.

¹⁰⁵ <http://quifaitlafrance.com>.

¹⁰⁶ En 2006, les Prix Goncourt et le Grand Prix du roman de l'Académie Française sont tous deux décernés à l'Américain Jonathan Littel pour Les Bienveillantes (Gallimard) ; Le Prix Goncourt des lycéens est décerné à la Camerounaise Léonora Miano pour Contours du jour qui vient (Plon) ; Le Prix Femina est décerné à la Franco-canadienne Nancy Huston pour Lignes de Failles (Actes Sud), tandis que le Prix Renaudot est décerné au Franco-congolais Alain Mabanckou pour Mémoires de porc-épic (Seuil).

qu'Alain Mabanckou ou Erik Orsenna.¹⁰⁷ Notre intention n'est pas de nous engager dans le débat littéraire soulevé, mais plutôt d'attirer l'attention sur le traitement et l'accueil éditorial de notre corpus grâce à la juxtaposition des deux manifestes qui se fixent tous deux comme but la remise en question du canon littéraire français. Le texte de Rouaud et Le Bris s'érige contre la concentration éditoriale autour de la France et de Paris et pourtant, l'on ne peut s'empêcher de remarquer que deux de ses signataires figurent au nombre des récipiendaires des grands prix littéraires de l'automne 2006,¹⁰⁸ et que la majorité de ces écrivains publient leurs ouvrages dans les grandes maisons d'éditions parisiennes. Si ces derniers évoluent dans une ceinture périphérique externe composée en grande partie des anciennes colonies françaises, les auteurs du collectif « Qui fait la France ? » s'insèrent eux dans une couronne cette fois-ci interne à l'Hexagone et qui est la périphérie de ses grandes villes. Si l'on prend en compte la reconnaissance éditoriale et le nombre de prix littéraires obtenus, il semble que ces derniers qui évoluent pourtant dans une périphérie interne, soient les plus à la marge. Pour Alain Mabanckou, cette contradiction s'explique par la difficulté d'incorporer ces textes dans la littérature nationale :

Parce que francophones, à la limite, s'ils restent à la porte, ça va. [Les écrivains de banlieue] ils sont Français. S'il ya un problème avec les banlieues, c'est d'abord l'acceptation du fait qu'ils sont Français et qu'il faut apprendre à vivre ensemble et que c'est la France de demain qui est là.

Dans une entrée datée du 13 février 2006, Mabanckou relate dans son blog une anecdote hautement révélatrice de ces réticences. Dans le numéro 796 de l'hebdomadaire Courrier

¹⁰⁷ Les signataires du manifeste « Pour une "littérature monde" en français » sont : Muriel Barbery, Tahar Ben Jelloun, Alain Borer, Roland Brival, Maryse Condé, Didier Daeninckx, Ananda Devi, Alain Dugrand, Edouard Glissant, Jacques Godbout, Nancy Huston, Koffi Kwahulé, Dany Laferrière, Gilles Lapouge, Jean-Marie Laclavetine, Michel Layaz, Michel Le Bris, JMG Le Clézio, Yvon Le Men, Amin Maalouf, Alain Mabanckou, Anna Moï, Wajdi Mouawad, Nimrod, Wilfried N'Sondé, Esther Orner, Erik Orsenna, Benoît Peeters, Patrick Rambaud, Gisèle Pineau, Jean-Claude Pirotte, Grégoire Polet, Patrick Raynal, Jean-Luc V. Raharimanana, Jean Rouaud, Boualem Sansal, Dai Sitje, Brina Svit, Lyonel Trouillot, Anne Vallaëys, Jean Vautrin, André Velter, Gary Victor, Abdourahman A. Waberi.

¹⁰⁸ Il s'agit de Nancy Huston et d'Alain Mabanckou (Voir note 106).

international, un journaliste suédois Thomas Lunderquist a publié un dossier intitulé « Des écrivains déconnectés de la réalité, » dans lequel il interroge les comportements vis-à-vis des textes issus de la banlieue :

Les émeutes des banlieues françaises ont précisément coïncidé avec la période des remises des prix littéraires, et les jeunes des cités auraient eu toutes les raisons d'être mécontents du palmarès. La littérature française persiste en effet à ignorer l'existence des banlieues défavorisées.¹⁰⁹

Dans son article, Lunderquist invite plusieurs écrivains français à se prononcer sur la place de la banlieue dans la littérature française. Pour Frédéric Vitoux, écrivain, journaliste et membre de l'Académie, le Voyage au bout de la nuit de Céline constitue « un très grand roman français du 20e siècle » qui « évoque de façon frappante le décor des banlieues et de la périphérie des ville » alors que François Busnel, directeur du magazine Lire, cite des écrivains comme François Bon ou Gérard Mordillat comme représentatif des écrits parlant de la banlieue. Céline représente sans aucun doute l'une des plumes les plus renommées des écritures du périurbain, mais au moment de répondre aux questions de Lunderquist, Vitoux ou Busnel ne peuvent ignorer l'existence de Faïza Guène ou Rachid Djaidani. L'on ne peut que s'interroger sur l'incongruité de réponses qui effacent de ce corpus les textes contemporains d'écrivains dits d'origine étrangère, d'autant plus que pour une majorité de ces auteurs, la France n'est pas un pays d'adoption comme il l'est pour des écrivains canoniques tels que Hutson, Kundera ou Beckett, mais bien le seul pays qu'ils connaissent.

Dans la première partie de ce travail, nous nous sommes penchée sur le traitement éditorial réservé à ce corps de textes, ainsi qu'au procès en pauvreté intellectuelle qui leur a été intenté du fait de leur étroite association avec des formes d'écritures autobiographiques. A l'instar de nombreux romans dont les auteurs sont issus de l'immigration, les textes de ce corpus

¹⁰⁹ Extrait du blog d'Alain Mabanckou (Congopage) : <http://www.congopage.com/Ou-sont-les-banlieues-dans-la>. Consulté le 22 Janvier 2012.

partagent des caractéristiques qui ont précipité leur classement hors du champ de la littérature française traditionnelle. Les personnages principaux sont engagés dans un « bildungsroman » qui racontent leur positionnement délicat entre plusieurs cultures ainsi que les problématiques de constructions identitaires qui en découlent. Ces facteurs, mêlés à la forte signature ethnographique de ces œuvres les apparentent à des « documents, des témoignages dans lesquelles l'acculturation est visible » (Chevillot 638) et ont souvent justifié leur classement hors du champ littéraire créatif. En 1983 déjà, l'un des pionniers de l'étude de cet ensemble de textes, Charles Bonn prévenait du danger inhérent à considérer ces écrits comme de simples « documents sur leur société d'origine [...] comme un contenu » (« La Lecture de la littérature algérienne par la gauche française » 3). A ce propos, Alec Hargreaves note: « It would be naive to read any literary text, no matter how apparently autobiographical, as a direct and transparent representation of the author's self » (Voices 13). Dans la même veine, Dominique Viart soutient :

Plus que les thèmes abordés, les circonstances de son élaboration, ou l'origine biographique de son auteur, et plus encore que la puissance de l'imaginaire qui s'y déploie, ce sont bien les enjeux, les choix esthétiques et les problématiques de l'écriture qui définissent un roman. (10)

Pour Hargreaves et Viart, les « circonstances » de l'écriture du texte ne doivent pas faire oublier le travail de création et l'analyse des stratégies narratives qui les sous-tendent. Par ailleurs, l'application de la définition de l'autobiographie par Lejeune¹¹⁰ démontre une certaine difficulté à classer ces textes dans ce champ. La multiplication des instances narratives¹¹¹ (« je » narratif / « je » diégétique) éloigne ces textes d'œuvres purement autobiographiques. Dans un

¹¹⁰ Dans Le Pacte Autobiographique paru en 1975, Philippe Lejeune définit l'autobiographie comme un « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité. » (14)

¹¹¹ Multiplication qui fait par ailleurs écho aux troubles identitaires qui secouent les protagonistes. Une Fille sans Histoire de Tassadit Imache constitue un parfait exemple de l'existence d'une myriade de voix dans le texte.

entretien accordé en Juillet 1995 à Frédérique Chevillot, Tassadit Imache se fait l'écho des interrogations entourant la littérarité de son œuvre :

Chaque fois que l'on pose cette question à un auteur qui est, par ailleurs, fils ou fille d'immigrés, qu'il adopte une attitude offensive ou défensive, c'est l'implicite qu'il entendra, c'est bien au sous-entendu qu'il répondra. (636)

Imache souligne la tendance qui place les questions sociales soulevées par ce corpus de textes au-devant du véritable travail littéraire opéré par les écrivains. Elle répond en connaissance de cause, car la vie de la narratrice d'Une Fille sans Histoire ressemble à s'y méprendre à la sienne. En effet, l'écrivaine se présente comme « une fille d'émigré, plus précisément le deuxième enfant d'un immigré algérien et d'une ouvrière française » (Chevillot 636). Ses parents se sont connus à l'usine pendant la guerre d'Algérie, et elle naît en 1958 dans la banlieue parisienne. En 1961, lorsque l'histoire commence, Lil, l'héroïne d'Une Fille sans Histoire a trois ans. Elle est le deuxième enfant d'Ali, un ouvrier algérien, et d'Huguette. Le couple est en butte au racisme et à l'hostilité ambiante du voisinage qui accuse la jeune française d'être « une salope, une putain qui couchait avec un bicot pour ses mœurs bizarres, et qui s'était fait faire deux bâtards, plus un à venir, en pleine guerre d'Algérie » (19).

Il est ainsi facile d'inscrire ce texte dans la continuité d'œuvres autobiographiques telles que Le Gêne du Chaaba d'Azouz Begag ou Le Thé au Harem d'Archi Ahmed de Mehdi Charef. Pour les détracteurs du genre, cette prépondérance de l'écriture autobiographique ou semi-autobiographique constitue une preuve, s'il en fallait une, de la pauvreté intellectuelle de ces textes et de leur valeur ethnologique, plutôt que littéraire. A ce propos, Charles Bonn note :

Les écrivains qu'elle [l'immigration] suscite ne peuvent dès lors que produire des témoignages, lesquels manifestent d'abord qu'ils existent. Ce n'est que lorsque ces textes se seront accumulés que d'autres pourront développer des textes dont la dimension autobiographique de témoignage sera moins évidente, mais qui sauront jouer avec maîtrise littéraire sur les différents discours qui fleurissent sur leur

objet. (« L'autobiographie maghrébine et immigrée entre émergence et maturité littéraire, ou l'énigme de la reconnaissance » 222

Dans son étude de l'œuvre d'Abdelkebir Khatibi, Réda Bensmaïa confirme la théorie de Bonn, lorsqu'il souligne la tendance à considérer les textes de l'auteur marocain pour leur valeur anthropologique aux dépens de leur grain littéraire. Dans son analyse du traitement de la littérature maghrébine par la critique parisienne, Bensmaïa révèle :

Their literariness was rarely taken seriously. And once they were finally integrated into the deconstructed canon world of literature, they were made to serve as tools of political or ideological agendas. This kind of reading resulted more often than not in their being reduced to mere signifiers of others signifiers, with a total disregard for what makes them literary works in and of themselves. (Bensmaïa 6)

Les travaux de Bensmaïa s'appliquent aux textes de la première génération d'écrivains issus du Maghreb comme Nabil Farès ou Mouloud Feraoun dont les œuvres sont mis en exergue principalement pour leur valeur en tant que documents sur la notion d'identité ethnique. Bien que ces auteurs diffèrent de ceux de notre corpus, leur engagement commun dans des systèmes de représentations nous permet d'établir ce parallèle dans leur réception critique. Par ailleurs, lorsqu'il s'agit de questions de représentations, il convient de bien mettre en relief les finalités individuelle ou collective de ces dernières. Debra Killey souligne la tendance parmi les critiques des études culturelles françaises à confondre ces écrits dans une voix collective qui étouffe et réduit au silence les stratégies d'écritures individuelles et qui dissimule « whether deliberately or not, assumptions inherent in Eurocentric thinking concerning the organization of societies, and also concerning the literary value of both the novel and autobiography as genres » (4). Cette constatation de Debra Killey résonne en écho aux conclusions d'Habiba Sebkhi pour qui la valeur collective de cet ensemble de textes ne réside pas dans la revendication unilatérale d'une expérience ethnique, mais se trouve dans l'affirmation d'une « autobiographie-copie » (3) où «

la structure du vécu de chaque protagoniste principal résonne d'un roman à l'autre comme une copie presque conforme » (4).

Tassadit Imache dénonce cette approche sociologique de l'écriture qu'elle assimile à une assignation à résidence des auteurs issus de l'immigration incapables de « sortir de [leur] histoire, interdits de fiction, incapables d'invention » (Chevillot 639). L'auteure réfute l'empreinte autobiographique qui est apposée sur son œuvre malgré la présence de ce qu'elle appelle des « faits similaires dans [s]on existence » (Chevillot 636). Pour Imache, l'écriture de son passé aurait requis d'autres mots et les personnages de son roman évoluent dans une dimension parallèle à celle de son existence.

Les questions qui tournent autour de la dénomination de ce corpus mettent en lumière la difficulté à saisir son objet. Ces textes ont été rassemblés sous une multitude de bannières que leurs auteurs adoptent à des degrés divers. Ainsi l'appellation la plus commune qui est celle de « littérature de banlieue » met l'accent sur l'espace urbain qui sert de toile de fond à la plupart de ces textes. Certains auteurs rejettent cette association qui pour Sylvaine Chaulet Achour « gomme l'ethnique pour se focaliser sur le géoéconomique » (31). D'autres écrivains comme Leïla Sebbar ne sont pas directement issus de la banlieue et la cité ne constitue pas l'élément déclencheur de l'écriture. Pour Tassadit Imache par exemple, le déclic littéraire survient à l'âge de dix ans lorsque sa mère l'arrache du « préfabriqué sur un terrain vague » qui fait office d'école afin de la scolariser dans la cité voisine. L'enfant griffonne sur ses cahiers d'écolière afin de comprendre le choc de son arrivée dans ce nouveau monde ainsi que le saisissement produit par la découverte de richesses littéraires et la visite de musées et d'exposition à Paris. Pour l'auteure dont les premiers textes sont publiés avec l'aval de son éditeur sans une étiquette particulière, les premières interrogations surgissent lorsqu'elle se voit décerner le Prix Radio

Beur en 1990, puis est invitée sur tous les débats traitant de la question des banlieues. Pour Imache qui se voit ainsi ramenée contre son gré à son étrangeté, le coup de grâce survient lorsqu' Une Fille sans Histoire est catalogué en librairie au rayon Maghreb-Proche Orient. Pour la jeune fille à qui de multiples séjours à l'étranger ont confirmé l'attachement et l'enracinement à la France, cette catégorisation selon des critères ethniques est insupportable. Tassadit Imache n'est pas la seule à adopter cette position. Lors d'un débat organisé dans le cadre des « Jeudis de l'Institut du Monde Arabe » à Paris, Maati Kabbal invite en Avril 2007 quatre romanciers dont Rachid Djaïdani à s'interroger sur les « récits de vie en banlieue, » et la capacité de la banlieue à servir de référent à leurs écrits. Djaïdani reconnaît utiliser cet espace comme « matériau romanesque, » mais refuse en tant qu'écrivain de s'y enfermer. A l'instar de ce dernier, les écrivains invités reconnaissent puiser leur inspiration dans la banlieue, mais refuse de voir leurs écrits surdéterminés par cet espace. Mohamed Razane le fondateur du collectif « Qui fait la France » accepte quant à lui ce qualificatif d'écrivain de banlieue, mais seulement dans la mesure où il sert de point d'entrée : » Ce que je constate, c'est que cela a été une porte d'entrée. Mais une fois que nous sommes rentrés, il faut qu'on l'oublie parce que nous sommes avant tout des écrivains qui aspirent à l'universalisme » (Reek 148).

Razane ne renie pas ses origines, mais attire notre attention sur l'utilisation abusive de l'appellation et son potentiel à participer de la mise à l'écart de tout un pan de la littérature française. Comme nous l'avons bien démontré dans l'analyse des textes de Faïza Guène, la banlieue constitue pour tous ces auteurs un pôle de référence, ainsi qu'un point d'accroches des imaginaires. C'est un espace dont l'organisation influence à la fois les habitants et les écrits. Nous avons choisi dans ce travail d'opter pour cette appellation d'écriture de banlieue, bien

qu'elle soit controversée, et nous gardons tout de même à l'esprit le refus de certains de ces auteurs d'accepter un label qui participerait de leur mise à l'écart.

Malgré des origines diverses dans et hors de l'immigration maghrébine, la tendance au début des années 1980 a été à l'inclusion de ces écrits dans un corpus dit de « littérature beur. » Le mouvement beur qui tire son nom de la vernalisation du mot « Arabe » caractérise au début de cette décennie les mouvements civiques comme la Marche pour l'Egalité et contre le Racisme de 1983,¹¹² les radios libres qui se développent sous l'impulsion du gouvernement de François Mitterrand, et les associations tels que « SOS Racisme » ou « Touche pas à mon pote. » Dans son analyse de la « question d'étiquette » (Laronde 5) qui évolue autour roman beur, Michel Laronde rend compte de l'apparition à partir de 1981 de romans partageant une communauté de thèmes et qui caractérisent tous la culture de jeunes issus de l'immigration en France, au-delà de la seule communauté maghrébine. Laronde considère comme roman beur, tout écrit dont « un certain contenu (ingrédient géo-historiques, personnages, situations) donne au terme beur le sens d'un esprit particulier à un milieu et à une époque » (Laronde 5). Dans un souci d'ouverture, il invite les critiques à appréhender ce terme dans sa portée ethnique, mais aussi dans son sens dialectique en tant qu'ensemble de textes qui parlent de la situation de ces jeunes issus de l'immigration. Dans cette optique, certains auteurs de ce corpus rejettent aussi l'étiquette d'écrits issus de l'immigration qui ne rend pas compte de leur statut légal en France. En effet, une majorité de ces auteurs est née et a grandi en France, de parents marqués par un « défaut de langue que Sylvie Durmelat définit comme « le silence des primo arrivants » (30). Dans un entretien accordé à Hubert Artus, Faïza Guène résume ainsi le lien qu'elle établit entre ses origines algériennes et sa production littéraire :

¹¹² Cette marche est entrée dans l'histoire sous le nom de « Marche des Beurs ». Cet épithète, inventé par les médias, ne rend pas compte de la composition ethnique des marcheurs qui étaient maghrébins, mais aussi africains ou français de souche.

Je crois que je ne me pose pas tous les jours la question sur mes « origines ». Cela fait partie de moi, de mon éducation, de ma culture. Je vis avec. Cela ne me tracasse pas plus que ça aujourd'hui, seulement, c'est vrai que certains journalistes confondent le livre et l'auteur. Et se posent davantage la question de savoir ce que pense ma famille de mon succès ou me demandent mon avis sur les problèmes que connaissent les banlieues françaises au lieu de me considérer juste comme un écrivain français au même titre que tous les autres.¹¹³

En prenant l'exemple des jeunes nés de parents venus du Maghreb, Azouz Begag et Abdelatif Chaouite attirent notre attention sur « les nombreuses appellations incontrôlées qui font aussi régner une confusion » (Begag et Chaouite 82) autant sur le statut de ces populations que sur l'appartenance de leurs productions littéraires :

« Les jeunes d'origine maghrébine », « les jeunes Arabes », « la seconde génération », « les enfants d'immigrés maghrébins », « les enfants d'origine maghrébine », « les Franco-Maghrébins », « les Arabeurs », ...et enfin « les Beurs » [...] On en peut pas décliner à l'infini les générations issues de l'immigration, de la première à la énième. Un jour, il faut savoir dire, ils sont français. (82)

L'on pourrait aussi s'interroger sur la possibilité d'inscrire ces écrits dans les littératures mineures identifiées par Gilles Deleuze et Félix Guattari. Ces derniers affirment qu'« une littérature mineure n'est pas celle d'une langue mineure, plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure » (29). Ce concept ne suffit pas non plus à caractériser ces auteurs qui font usage du français, non pas par choix, mais parce qu'elle a supplanté la langue des parents qu'ils ne maîtrisent plus. Dans De l'immigration à l'assimilation: enquête sur les populations d'origine étrangère en France, Michèle Tribalat qui est démographe à l'INED expose au moyen d'une enquête pertinente les dessous de la transition linguistique qui a abouti à l'établissement du français comme première langue de la majorité des jeunes issus de l'immigration en France aujourd'hui (188-213).

¹¹³ <http://blogs.rue89.com/cabinet-de-lecture/faiza-guene-je-ninsulte-en-rien-la-noblesse-de-la-litterature>. Consulté le 2 février 2012.

Nous apportons un début de réponse à ces questions de classifications, en suggérant l'appartenance de ce corps de texte à la littérature française. Après une analyse des principaux freins à cette inclusion, l'étude des instances narratives et de l'usage de la langue dans Une Fille sans histoire de Tassadit Imache et Kiffe kiffe demain de Faïza Guène nous fourniront les moyens de développer les fondations de notre affirmation.

4.1.3 Une littérature française des marges : L'inclusion dans le décentrement

Comme nous l'avons exposé dans le chapitre précédent, les protagonistes de ces écrits développent des identités nouvelles qui sont françaises tout en englobant les traces identitaires propres à leurs différents milieux d'extraction. De la même manière, nous suggérons que ces auteurs développent un corps d'écrits qui s'inscrit dans la tradition littéraire française¹¹⁴ tout en l'ouvrant à de nouvelles sensibilités linguistiques et stylistiques. Cette ouverture est rendue possible par le décentrage (ou décentrement) de l'écriture, cette pratique des « écarts » que Michel Laronde définit comme :

Une Écriture qui, par rapport à une Langue et une Culture centripètes, produit un Texte qui maintient des décalages linguistiques et idéologiques [...] produites à l'intérieur d'une culture par des écrivains partiellement exogènes à celle-ci, et dont le débord (à la fois celui de l'Écriture et celui de l'Écrivain) exerce une torsion sur la forme et la valeur du message (« Ethnographie et littérature décentrée » 169)

L'examen des modalités narratives ainsi que l'étude du contenu diégétique des textes de ce corpus nous permettent de soutenir l'hypothèse de leur inclusion dans une tradition française. Cette implantation se fait à travers le tissu diégétique et la positionnalité des auteurs.

Lil, Doria, Shérazade ou Dalila sont toutes à la croisée de modèles culturels qui s'affrontent sur les terrains de la langue, des traditions et des aspirations, dans le cadre d'un questionnement sur la place de ces personnages dans la société française. A l'inverse de leurs

¹¹⁴ Dans ce travail, nous définissons la tradition littéraire française comme l'ensemble des ouvrages canoniques,

ainés dont les textes tissaient un dense réseau de va-et-vient des deux côtes de la Méditerranée, les auteurs de ce corpus établissent fermement le lieu de leurs investigations dans l'Hexagone dans une écriture qui fait se croiser intégration, identité nationale et nouvelles identités multiculturelles.

Autant que les sujets débattus, le public visé par ces textes les ancre aussi solidement en France. A l'image de Doria ou Dalila qui servent de relais entre l'administration et leurs parents analphabètes, ces auteurs assurent la fonction de traducteurs et d'éclaireurs entre leurs communautés et le reste du territoire français. Doria utilise des mentions culturelles très spécifiques comme la référence à « AB Productions » (KKD 72) ou l'allusion à « un présentateur brun, celui qui a fait le casting pour *La Cage aux folles*, mais qui n'a pas été pris parce qu'il en faisait trop » qu'un lecteur distant des codes français aura de la peine à déchiffrer.¹¹⁵ Faïza Guène met en relief cet enracinement à la France en insistant sur les problématiques sociales plus larges soulevées par son texte au détriment des revendications ethniques. Elle confie ainsi à Hubert Artus :

Dans mon travail, ce qui est important, beaucoup plus que mes origines algériennes, ce sont mes origines modestes, banlieusardes, prolo, populaires, cela me donne tellement de matière, ce que l'on a appelé « la France d'en bas ». C'est là que je me situe.¹¹⁶

L'accent ici est délibérément porté sur les conditions de travail du prolétariat des quartiers périphériques, le maillage urbain et les moyens de transport défaillants entre le centre et ses périphéries, la grève de Yasmina et des femmes du Formule 1 de Bagnolet, le chômage chronique qui frappe Hamoudi ou Youssef, les difficultés d'intégration de cette jeunesse ainsi que le rôle de l'école. Ces problématiques enferment ces textes dans un mouvement dont la

¹¹⁵ Le public averti reconnaît ici la description d'Alain Gillot-Petre, journaliste et présentateur vedette de la météo sur la première chaîne française et qui est mort en 1999.

¹¹⁶ <http://blogs.rue89.com/cabinet-de-lecture/faiza-guene-je-ninsulte-en-rien-la-noblesse-de-la-litterature>. Consulté le 20 février 2012.

banlieue est l'écrin, dont les acteurs sont issus de l'immigration, mais dont la scène est le territoire national français. Le pays d'origine reste une part intégrante de la vie familiale des protagonistes, mais ces dernières sont complètement déconnectées des questions sociales ou politiques qui secouent ces pays, et s'investissent dans des questions bien françaises. Le nomadisme de Lil, Doria, Dalila et Shérazade se démarque de celui de leurs aînés en ce sens qu'il se vit à l'intérieur d'un espace mental et physique qui est français. Seules Shérazade et Lil expriment à un moment le désir de franchir la Méditerranée afin d'approfondir leur quête identitaire. Faïza Guène pousse ce raisonnement à l'extrême et se refuse même à parler d'intégration, car pour elle l'intégration est une donnée de facto : « Aujourd'hui, on parle d'intégration, en s'adressant à nous, la deuxième génération, alors que nous sommes nés en France. Personnellement je ne me sens pas concernée par ce truc-là » (Entretien avec Hubert Artus).

Ce constat pose la question de la positionnalité de ces écrivains et de leurs protagonistes. Ainsi dans Kiffe kiffe demain, Doria respecte la coutume du jeûne représenté par le mois du Ramadan et s'identifie clairement à la religion musulman par l'usage du « nous » lorsqu'elle fait allusion à des coutumes musulmanes. Pourtant, elle porte un regard extrêmement critique sur certaines traditions ou sur le fondamentalisme religieux dans lequel son cousin Youssef est tombé en prison. Dans sa relation à l'Islam, la jeune fille adopte un point de vue interne en s'identifiant à cette religion, mais elle développe aussi en parallèle un regard critique qui pourrait s'apparenter à celui d'un lecteur vivant hors de cette communauté. L'action est marquée ainsi par un mouvement de balancier permanent entre les cultures françaises et maghrébines, sans que la fixation permanente à l'une ou à l'autre ne soit possible. La fréquence de ce mouvement témoigne de l'internalisation profonde des valeurs de ces deux communautés et leur tissage étroit

qui rend difficile, voire impossible des revendications culturelles unilatérales, ou de fixation à un modèle culturel unique. Ainsi, à l'intérieur même de cette volonté d'incorporation dans la tradition culturelle française, l'on peut noter un mouvement contradictoire de résistance dans les marges. Ce mouvement a pour but d'éviter dans un premier temps la duplication de rapports hiérarchiques entre la littérature-hôte et notre corpus de textes, et dans un second temps, participe de l'enrichissement du corpus-hôte grâce à l'introduction de codes stylistiques novateurs.

4.2. Les je(ux) sur la langue

Le jeu entrepris sur la langue nous amène à la notion de « bricolage » mise en place par Michel de Certeau. Pour ce dernier, le « bricolage » désigne les moyens et « les arts de faire » par lesquels l'homme ordinaire certalien contourne les normes du système. Dans cette optique, « les usagers bricolent avec et dans l'économie culturelle dominante les innombrables et infinitésimales métamorphoses de sa loi en celle de leurs intérêts et de leurs règles propres » (de Certeau xxxix). Ces arts de faire sont ainsi dissimulés dans le système dominant, et c'est de l'intérieur de cet ensemble que ces usagers se mettent en scène. De Certeau illustre l'une de ces tactiques en donnant l'exemple de la « perruque » (44). Dans le langage courant, cette métaphore désigne un « travail libre, créatif et précisément sans profit » qu'un ouvrier réalise avec les moyens de production de son usine, sans générer de retombées pour cette structure. De Certeau élargit la perruquerie à de multiples secteurs sociaux et économiques et y voit un exemple de réappropriation et de réassignation d'un moyen imposé à des fins personnels.

Le décentrement prôné par Michel Laronde peut s'assimiler à une « perruque. » Ce décalage s'applique parfaitement aux romans de banlieues qui constituent un ensemble disparate de par les origines sociales et géographiques de leurs auteurs, mais qui ont tous en commun d'appartenir à la littérature française tout en opérant des « défauts d'alignement » (Laronde 10) par rapport à la

norme stylistique et langagière. L'étude du paratexte de notre corpus nous fournit l'occasion d'établir ce lien entre les ouvrages qui le composent. Le paratexte constitue l'un des éléments majeurs de la transtexualité que Genette définit comme tous les éléments qui établissent une relation revendiquée ou muette avec d'autres écrits. Lorsque l'on analyse les titres des ouvrages de notre corpus, les titres constituent les premiers indices de ce décentrement : Kiffer sa race ou Kiffe kiffe demain sont des parfaits exemple d'« intertitralité » (Laronde 55). Dans son ouvrage La Marque du titre, Leo Hoek définit l'intertitralité comme :

[Reposant] sur deux exigences apparemment contradictoires : le titre doit se conformer au modèle général et doit individualiser le texte et le distinguer des autres exemplaires de la série : L'intitulation se fait grâce à une différence dans l'imitation. (184)

L'intertitralité consiste en la fusion dans le titre de l'ouvrage de marqueurs d'étrangeté et de signes d'appartenance à la norme. Ainsi, des romans tels que Kiffe kiffe demain ou Kiffer sa race joue sur le mariage, la juxtaposition d'éléments lexicaux français et arabe (le mot « kiffer ») et pose comme une évidence l'hybridité du contenu du roman ainsi que de ces personnages. Il faut noter que l'intertitralité est l'un des marqueurs les plus saillants de ce corps de texte avec des exemples tels que Le Gône du Chaaba, Le Thé au Harem d'Archi Ahmed ou Le Harki de Meriem. Une seconde tendance de cette intertitralité réside dans l'utilisation de noms propres ou du nom du protagoniste principal dans le titre, comme en témoigne Fatima ou les Algériennes au Square ou Shérazade, 17 ans brune, frisée, les yeux verts. L'introduction de noms aux connotations étrangères annonce avant même l'ouverture du texte son écart par rapport à la norme attendue. En marge du titre, ce décentrage peut prendre des formes diverses comme les avertissements au lecteur, des notes en bas de pages, les traductions ou travail langagier qui deviennent des indicateurs des liens que l'écrivain et son texte entretiennent avec la norme. Ainsi, le décalage prôné par Laronde s'effectue dans Une Fille sans histoire par le biais d'une

écriture en tiroirs, et dans Kiffe kiffe demain par le développement d'une « interlangue » et de jeux originaux sur le langage.

4.2.1 Fausse autobiographie ou vraie autofiction ? : L'écriture dans Une Fille sans histoire.

Une jeune femme venue rassembler les possessions d'un père récemment décédé tombe sous le charme d'un vieux portrait familial. L'ouverture d'Une Fille sans histoire de Tassadit Imache rappelle L'Amant de Marguerite Duras paru cinq ans plus tôt, et dans lequel une photographie fait aussi office de catalyseur narratif. Les similarités ne s'arrêtent pas aux prémices des deux romans tant il est possible de discerner de nombreux parallèles dans les modes narratifs, aussi bien que dans les écritures fragmentées qui laissent éclater une multitude de voix.

Le récit d'Imache naît d'une blessure identitaire que les silences familiaux et historiques on laissé à vif. La mort du père agit comme l'élément qui ouvre les vannes de la mémoire et de la quête de soi. Dans le vieux portefeuille, la narratrice découvre :

Une carte de Sécurité sociale...un certificat de résidence, une carte de nationalité algérienne, une lettre de la Caisse d'assurance vieillesse qui informait le père qu'on procédait à la liquidation de ses droits, datée de deux mois avant sa mort... et la photographie. (9)

Les circonstances de la découverte de la photographie rattachent intimement l'objet à l'histoire familiale de la narratrice. En effet, elle soutient être tombée dessus « par hasard, » et le nom de famille de cette dernière est «Azhar.» Au plus fort de la guerre d'Algérie et des persécutions contre les Algériens en France, ce nom a été francisé en « Hasard » afin de protéger la narratrice et les membres de sa famille de tout rapprochement avec une origine étrangère. Le portefeuille est un lieu de mémoire, mais aussi le symbole de la place qu'occupe le défunt dans la société française. Les différentes cartes d'identité qui s'en échappent disent littéralement sa place

de vieil immigré malade à qui l'on signifie peu de temps avant sa mort qu'il est arrivé en fin de droits.

Le portrait s'organise autour d'une figure masculine puissante (dont on apprend plus tard qu'elle est celle du père défunt), de sa femme et de ses enfants :

*Nous*¹¹⁷ sommes de part et d'autre de l'homme qui se tient droit, grand et puissant [...] Sa femme, à gauche à la tête baissée sur sa portée endimanchée. A droite en jupe courte, et en souliers vernis, une petite fille échevelée porte la main à sa bouche. [...] La mère, elle complice, fixant accablée la pointe de ses chaussures, les larmes sous les cils. (11)

La division de la famille est suggérée par le « Nous » fédérateur qui unit la mère et ses enfants, contre le père, îlot de droiture qui occupe le centre de l'image. La photographie dont les ombres apparaissent dans un premier temps à la narratrice comme « vraies, » « juste et précises » (10) semble soudain se liquéfier sous le poids de son regard :

De l'avoir trop scrutée (le corps penché en avant, arrêté par la table où trône la machine à inventer des histoires) il me semble que la photo de famille se décompose. (11)

Il semble que la découverte et la contemplation de la photographie ouvre littéralement un espace dans le papier glacé ou la netteté des contours laisse soudainement place au flou des souvenirs. Dès cet instant, l'écriture devient incontournable dans le texte. La relation entre la photographie (qui représente la mémoire) et l'écriture se précise lorsque le portrait est accroché au-dessus de la machine à écrire que la narratrice appelle « la machine à inventer des histoires. » Ces histoires à (re)écrire ou à inventer sont celle du père qui a été tué, celle de l'immigration, ainsi que celle de la place de ces souvenirs dans la grande histoire collective. Le roman s'ouvre sur une narration homodiégétique et une série d'interrogations que se renvoient la petite fille de la photo et l'adulte qui la scrute :

¹¹⁷ Emphase contenue dans le texte original.

Que m'avait-il donné à moi, sa fille, hormis son sang et son nom ? Pour le reste, il aurait fallu croire sur parole cet homme qui n'ouvrait jamais la bouche, qui ne m'avait jamais raconté d'histoire. Le silence avait dû se faire lourd, son absence, définitive, pour qu'enfin je l'entende lui, et cherche à ne plus perdre ce cri. (15)

Le premier chapitre du roman présente les personnages principaux de ces histoires qu'il faudra redire et réinventer : celle d'un défunt sans nom, d'un « étranger qui, après avoir été enveloppé à la musulmane dans la toile blanche, avait été réexpédié tout étiqueté de l'autre côté de la mer ; » (15) celle d'une mère au « crâne rapetissée [et la] bouche prématurément édentée ; » celle d'une narratrice en dialogue avec son passé, et avec l'enfant et l'adolescente qu'elle a été. Cette histoire est celle de Lil, née d'un père algérien et d'une mère française et qui doit faire face aux démons de son passé afin de reconstituer son identité. La narration est marquée par une instabilité chronique qui reflète l'instabilité identitaire des personnages.

Dans de multiples entretiens, dont celui accordé à Frédérique Chevillot, Tassadit Imache insiste sur le caractère fictionnel de cette œuvre malgré le nombre important de similarités entre le protagoniste principal et l'auteure. Tassadit Imache est née en 1958 et dans le texte, il est mentionné que Lil a trois ans pendant les événements de 1961. Elles sont toutes deux nées à Nanterre d'un père immigré algérien et d'une mère française. Ce foisonnement nous amène à questionner la véracité des dénégations de l'auteure et à les analyser à la lumière des définitions courantes de l'autobiographie. Pour Georges May, l'autobiographie est « une biographie écrite par celui ou celle qui en est le sujet » (12) alors que Lejeune décrit l'autobiographie comme : « Un récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité (Le Pacte Autobiographique 14) .

Cette définition qui est celle qui fait autorité est assez normative et elle introduit une variété de contraintes de formes (c'est un récit rétrospectif), et de contenu (c'est le récit d'une vie réelle). De plus, Lejeune pose comme condition incontournable l'identité formelle « de l'auteur, du narrateur et du personnage » (Le Pacte 15). Lorsque toutes ces conditions sont remplies, l'auteur et le lecteur nouent un « pacte autobiographique » dans lequel ce dernier s'engage à croire l'auteur qui lui-même s'engage à dire « la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. » Pour Lejeune, ce pacte qui est scellé entre ces deux parties est : « L'affirmation dans le texte de [la similitude de nom entre l'auteur, le narrateur et le personnage principal], renvoyant en dernier ressort au nom de l'auteur sur la couverture » (26).

Le texte d'Imache se situe à plusieurs niveaux de détournement du projet autobiographique énoncé par Lejeune. Bien qu'il soit possible de déceler une multitude de liens avec la subjectivité de l'auteure, les écarts de l'écriture d'Imache signent l'échec du pacte autobiographique. Le défaut d'adéquation de l'auteure, du narrateur et du personnage dans Une Fille sans histoire éloigne le texte de la catégorie de l'autobiographie. Malgré l'abondance des similarités biographiques que nous avons relevées plus haut, le protagoniste principal d'Une Fille sans histoire s'appelle Lil, un prénom qui ne correspond à aucun des patronymes sous lequel Tassadit Imache est connue. De plus, l'explosion des voix narratives dans le roman complique l'identification onomastique chère à Lejeune.

Le premier chapitre se déroule sous une narration homodiégétique où la narratrice et le personnage principal ne font qu'un. L'utilisation de la première personne du singulier est brusquement interrompue par l'examen de la photographie dont le trouble coïncide avec l'explosion des instances narratives. C'est comme si la petite fille de la photographie dont le contour était jusqu'alors « juste, précis » (10) se détache sous l'examen de l'adulte, et devient

l'une des instances narratives du roman. Au « je » omniprésent du début du roman fait vite place une narration à la troisième personne du singulier. Le deuxième chapitre s'ouvre sur cette phrase qui signale le glissement de voix, tout en soulignant le doute absolu qui s'est saisi du personnage principal : « Oui, tôt Lil avait douté de tout. D'aussi loin qu'elle se rappelait, elle n'avait cessé d'alimenter une méfiance boulimique » (17).

Cette boulimie de précautions et de doutes laisse place à une fragmentation narrative qui signifie les multiples interrogations de la narratrice. La polysémie énonciative pose le besoin de repenser la théorisation de l'autobiographie afin de rétablir l'adéquation entre cette personnalité fragmentée et la modalité d'écriture. Enfin, il est à mettre au compte des détracteurs du genre autobiographique que l'aspect rétrospectif de ce récit l'ancre dans le passé plus ou moins récent du narrateur, forçant ce dernier à un effort de mémoire important afin de retracer le fil des événements. Cette contrainte pose bien sûr la question de la faillibilité de la mémoire dont Marguerite Yourcenar dit : « [Qu']elle n'est pas une collection de documents déposés en bon ordre au fond d'on ne sait quel nous-mêmes; elle vit et change ; elle rapproche les bouts de bois mort pour en faire de nouveau de la flamme » (279).

L'exigence de vérité formelle constitue l'une des pierres d'achoppement du genre autobiographique tant il est difficile de s'imaginer une réminiscence d'événements passés qui soit entièrement fidèle à la réalité des faits. La vérité autobiographique fait souvent les frais de la réécriture de l'événement, réécriture qui renferme la possibilité de transformer ce dernier. Madeleine Ouellette-Michalska se fait l'écho de ces préoccupations lorsqu'elle soutient que la tendance de la mémoire à travailler le souvenir « indifférent » au dépend du souvenir « significatif, » « hypothèque la vérité autobiographique puisqu'elle donne aux littératures

personnelles statut de fiction inévitable » (39). Dans Le miroir qui revient, Alain Robbe-Grillet raille cette prétention à la véracité lorsqu'il déclare :

Quand je relis des phrases du genre « Ma mère veillait sur mon difficile sommeil » [...] je suis pris d'une grande envie de rire, comme si j'étais en train de falsifier mon existence passée dans le but d'en faire un objet bien sage conforme aux canons du regretté Figaro littéraire: logique, ému, plastifié. Ce n'est pas que ces détails soient inexacts (au contraire peut-être). Mais je leur reproche à la fois leur trop petit nombre et leur modèle romanesque, en un mot ce que j'appellerais leur arrogance. Non seulement je ne les ai vécus ni à l'imparfait ni sous une telle appréhension adjectivale, mais en outre, au moment de leur actualité, ils grouillaient au milieu d'une infinité d'autres détails dont les fils entrecroisés formaient un tissu vivant. (17)

Selon Robbe-Grillet, la mémoire fonctionne telle une trieuse qui isole certains événements bien précis et les organise selon un schéma servant une conclusion finale. Ce processus a pour finalité de donner un instantané de vie simplifié et de réduire toute une existence à une succession d'événements triés sur le volet.

En réponse à ces catégorisations strictes et aux problèmes de forme soulevés par le genre autobiographique, Serge Doubrovsky introduit en 1977 le néologisme « d'autofiction » afin de désigner ces œuvres où pacte autobiographique et pacte romanesque s'unissent dans un mouvement qui libère l'écriture du moi de ses contraintes formelles. Dans le Pacte Autobiographique, Lejeune s'interroge sur la possibilité d'une homonymie entre l'auteur et le héros d'un roman présenté en tant que tel, avant de conclure à la possibilité de la chose. (le Pacte 31). En réponse à Lejeune, Doubrovsky qui est professeur à l'Université de New York écrit Fils, où il met en scène la vie d'un certain Serge Doubrovsky lui aussi professeur dans la même ville. Dans le paratexte de l'œuvre, Doubrovsky inscrit l'annotation « roman » sous le titre et définit sur la 4ème de couverture cette expérience littéraire comme : « [une] Fiction d'événements et de faits strictement réels; si l'on veut *autofiction*, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman, traditionnel ou nouveau. »

L'oxymore matérialisé par la fictionalisation d'événements réels ouvre les vannes d'une expérimentation où le langage devient un outil à la solde des événements, dans une liberté offerte par l'effacement des normes du style. Doubrovsky souligne l'adéquation onomastique narrateur/auteur/personnage comme on la trouverait dans toute « bonne et scrupuleuse autobiographie » ainsi que l'authenticité de tous les faits du récit dont les « lieux et dates ont été maniaquement vérifiés » (Autobiographie/vérité/psychanalyse 89). Pourtant malgré ces impératifs du pacte autobiographique, il scelle aussi un pacte romanesque avec son lecteur par lequel il s'autorise à user de la latitude offerte par l'écriture fictionnelle. L'autofiction déplace ainsi l'intérêt de l'œuvre de l'auteur et sa biographie vers les modalités d'écriture où l'imagination tient une place de premier ordre, tout en respectant le désir de vraisemblance. Ainsi Marie Darrieussecq définit le genre comme : « Récit à la première personne se donnant pour fictif mais où l'auteur apparaît homodiégétiquement sous son nom propre et où la vraisemblance est un enjeu maintenu par de multiples effets de vie » (369-370).

Pour Darrieussecq, le genre qui se trouve à la croisée de « pratiques d'écriture à la fois pragmatiquement contraires et syntaxiquement indiscernables » (376), interroge les conventions et règles littéraires. Philippe Gasparini renforce la définition de Darrieussecq en entrevoyant dans l'autofiction un « développement projectif dans des situations imaginaires » qui respecte l'homonymie auteur-narrateur-personnage (26). L'autofiction permet ainsi de livrer une écriture du moi allégée des contraintes de l'autobiographie qui serait par trop « sujette à caution et à condition » (Darrieussecq 372-373).

Malgré cette souplesse (et peut-être à cause d'elle), l'autofiction connaît son lot de détracteurs. Michel Contat la qualifie de « genre litigieux, » alors que Vincent Collona fustige sa caractéristique de mot fourre-tout qui abrite une pléthore de « définitions concurrentes » (15) et

qui dédouane son utilisateur de toute rigueur littéraire. L'élève de Genette dénonce la facilité avec laquelle des éléments à la limite de l'infra-littéraire sont rassemblés dans un élan qu'il assimile à la création d'une catégorie renfermant « tous les romans de plus de quatre cents pages ou [...] tous les recueils poétiques dont le titre commence par la seconde voyelle de l'alphabet » (Colonna 33). Pour Collona ce groupe « est peut-être celui de trop, une catégorie surnuméraire, excessive pour nos habitudes de lecteur, disruptive pour les catégories narratives » (9). Son maître, Genette, dénonce lui un genre paravent derrière lequel l'auteur qui n'est pas prêt d'accepter les responsabilités de son passé se cacherait. Pour Genette, la vraie autofiction serait celle dans laquelle l'adhésion onomastique est de rigueur, l'auteur partageant son nom avec le narrateur et le personnage, pour décrire des événements qu'il n'aurait jamais vécus. Cet avis est repris par Jacques Lecarme qui non content de qualifier l'autofiction de « mauvais genre, » restreint aussi son champ d'application en le réduisant aux seules œuvres dans lesquelles l'auteur se met en scène dans des événements complètement fictifs.

De cette querelle de genre, il ressort avant tout que l'autofiction ne compte pas que des admirateurs dans ses rangs. Pourtant Doubrovsky lui-même souligne que dans ses romans, l'expérience vécue forme la seule trame du texte et seuls le style et l'écriture modulent ce réel. Si l'on ne peut ranger Une Fille sans histoire dans l'autofiction du fait de la dissonance onomastique, il semble que cette dernière précision de Doubrovsky nous permette de rattacher ce roman des « moi » dans cette catégorie. En effet Imache puise dans son vécu des détails de la narration : le nombre de ses frères et sœurs et leurs noms, ou les écoles qu'elle a fréquentées sont vérifiables dans le texte. De manière générale, l'instabilité de la forme du texte d'Imache pose la question même des « cases littéraires » et la problématique de dire un « moi » fragmenté, changeant et à cheval entre des périodes historiques et des masses géographiques, à l'aide de

catégories aux parois fixes. Cette remise en question des conventions littéraires se retrouve assez bien dans les frontières poreuses de l'autofiction qui serait finalement le genre le plus à même de décrire ces textes marquées par une écriture et une théorisation stylistique adaptées aux formes changeantes d'un moi difforme, errant et impossible à circonscrire dans un carcan normatif.

Tassadit Imache révèle son projet scriptural et la place que l'écriture recèle dans un texte comme Une Fille sans histoire. Plus qu'une exploration du moi, ce texte se veut une interrogation du passé dans sa fonction collective afin de mieux comprendre le présent. Cette entreprise la concerne bien entendu car elle essaie de rassembler les bribes de son passé familial afin de reconstituer son identité propre et restaurer sa relation au père. A un niveau collectif, ce retour vers le passé vise aussi à restaurer la place du vieil immigré ayant « sué sang et eau » (UFS 11) et celle de toute une portion de la population dans l'histoire nationale. A travers une écriture apparente du moi, Imache démontre la manière dont le passé influence des événements contemporains et pose comme Said la question de savoir « whether the past is really past, over and concluded, or whether it continues albeit in different forms » (Culture and Imperialism 1). Cette préoccupation de l'écriture d'une histoire et de l'Histoire est claire dans l'exergue d'« Ecrire tranquille » où Tassadit Imache reproduit cette citation d'Hanif Kureishi : « Les écrivains écrivent parce qu'il est essentiel pour eux de donner leur version de l'histoire sans être interrompu. »

Dans l'introduction de cette partie, nous avons établi un rapprochement entre l'écriture durassienne et le travail scriptural de Tassadit Imache. L'écriture de Duras est marquée par son caractère concentrique, et l'écrivaine part à la recherche d'une histoire révélée fragments après fragments grâce à la répétition d'événements traumatisants et de non-dits familiaux. Comme la majorité des héroïnes durassiennes, Lil trouve son origine dans un silence et dans l'absence.

L'écriture qui naît de l'interrogation de ce silence est aussi celle d'un deuil : le deuil du père, être inconnu et aimé, respecté et haï. Comme chez Duras, l'écriture d'Imache court après « quelque chose qui se refuse à être cerné » (Le Camion 123-124). Dans Le Camion, Duras décrit ainsi le processus de cette recherche : « Ce qui est douloureux, la douleur – le danger – c'est la mise en œuvre, la mise en page, de cette douleur, c'est crever [l'] ombre noire afin qu'elle se répande sur le blanc du papier, mettre en dehors ce qui est de nature intérieure » (123-124).

Cette difficulté à remplir la page, la douleur d'écrire afin de coucher « les ombres noires » sur la page blanche résonne chez Imache et aussi chez Lil qui dès la découverte de la photographie considère l'écriture comme seule à même d'ordonner la mémoire. La photographie est épinglée au-dessus de la machine à écrire qui établit un lien entre l'écriture, l'histoire, l'identité (le contenu du portefeuille) et la mémoire (la photographie). Le titre du texte présente « une fille sans histoire » que l'exploration scripturale va peu à peu placer au sein d'une histoire familiale et nationale. La photographie devient un « lieu de mémoire » à partir duquel s'élabore le récit. L'écriture se fixe en priorité deux buts : retrouver le père, ses pensées et sa langue, puis rétablir l'unité de l'enfant qui représente dans sa chair l'enlacement de la France et de l'Algérie et dont le destin expose les fils de l'histoire commune.

A la question de savoir à qui s'adresse son écriture, Tassadit Imache offre cette réponse sans ambages :

Travailler les mots implique tous les mouvements, l'écriture creuse autant qu'elle met en relief. L'écriture fait mal et reconforte comme trace, signe et preuve de vie. Avoir la chance de réaliser quelque chose, de témoigner pour les absents, inscrire l'histoire ... [j'écris] pour des gens qui ne sont plus, qui sont morts. (637)

L'encre sur la page blanche devient ainsi la trace de celui qui est absent, le père. Ce texte est avant tout le récit d'une réconciliation au-delà de la mort. Dès les premières lignes du récit, cette

quête est mise en évidence par une question de la narratrice : « D'ailleurs, que m'avait-il donné à moi, sa fille, hormis son sang et son nom » (14).

Cette dernière part à l'assaut de la mémoire familiale afin de déciller les silences de ce père qui au début du roman n'est désigné que sous les substantifs de « l'homme, » « l'étranger, » « le vieil immigré » ou sous un vague pronom « il. » Le silence est ce qui marque cet homme et la mère de Lil se souvient : « Dès leur rencontre à l'usine, au premier regard échangé, elle avait compris. De lui, de sa famille, de son pays, il avait raconté si peu » (49).

Au début du roman, Lil ne garde qu'un souvenir de celui qu'elle appelle « Monsieur Ali » : après avoir gagné à la loterie un jour, il est rentré en Algérie « s'acquitter de la dette de l'exil, » au moment même où Lil et les siens manquaient de tout. De cet épisode, elle avait acquis la conviction qu'ils ne comptaient pas pour cet étranger dont il ne comprenait même pas « la langue inconnue à la fois rauque et chantante » (17). La narratrice replonge dans un passé familial qui a pour cadre de fond la guerre d'Algérie et le racisme latent que sa famille doit essuyer. Le voisinage ne pardonne pas à Huguette « de s'être mis à la colle avec un bougnoule » (33). La narration est transposée un temps dans l'esprit de l'un de ces voisins qui décrit de manière presque anodine la réaction d'Huguette à une « ratonnade » :

Elle n'a pas du être fière le jour où les CRS ont bouclé le pont de Bezons et qu'ils les ont coincés, matraqués, tirés comme des lapins et jetés dans la Seine. Il fallait les voir courir et les entendre piailler, les bicots ! Oui elle devait chier dans son froc la salope derrière sa lucarne. (20)

Le massacre du Pont de Bezons est un événement historiquement vérifiable durant lequel, le 17 octobre 1961, une manifestation de la branche française du FLN¹¹⁸ est dispersée par la police anti-émeute. Des dizaines de manifestants nord-africains sont tués et plusieurs d'entre eux meurent précipités dans la Seine. Cet événement qui constitue l'une des plaies vives de l'histoire

¹¹⁸ Front de Libération Nationale : mouvement indépendantiste Algérien.

commune franco-algérienne est narré en relation avec Huguette, sans aucun accent particulier et Lil semble ne pas être en mesure de faire le lien entre son histoire personnelle et la multiplication des massacres et des arrestations autour d'elle. La grande histoire s'invite chez les Azhar lorsqu'Ali qui est suspecté d'appartenir au FLN est arrêté une nuit : « Brusquement ils sont là. C'est la nuit. Chez elle, dans l'escalier. Pas moins de dix cars bouclent le quartier » (24). La narration est hachée, et faite de petites phrases courtes qui donnent l'impression d'une remémoration douloureuse ou intense. Le comportement des policiers qui « fouillent partout, vident l'armoire, renversent les chaises, éventrent les matelas » (24) allume une lueur dans l'esprit de l'enfant : cet homme qu'ils sont venus chercher, son père, est l'un de ces « bicots » que tout le monde haït tant, et que l'on jette dans la Seine.

« Lil avait toujours su : » le troisième chapitre s'ouvre sur cette phrase courte qui marque le début de la remémoration. L'épisode de l'arrestation a réveillé en Lil des souvenirs qu'elle croyait disparus et lui révèle une vérité qui ne l'avait jamais quittée : elle a aimé son père. L'enfant se remémore alors de doux instants passés avec celui qui l'emmenait dans les cafés arabes réservés aux hommes, avant de la ramener accrochée à son cou, tandis qu'elle humait « l'odeur chaude de l'étranger, ce mélange délicieux et effrayant de sucre et de haine qu'elle [gardait] longtemps sur les doigts avant de s'endormir » (31).

Grâce à Huguette, l'on apprend les circonstances de leur rencontre, la naissance de leurs enfants et la réaction de l'entourage familial de la jeune femme qui ne lui pardonne pas cette trahison et lui enlève ses deux filles nées d'un premier mariage. Cinq jours après son arrestation, Ali est libéré. Il s'enferme d'abord dans le silence, avant de faire le récit de ces jours de violence et d'humiliation. La narration est trouble, et l'on ne sait pas si Lil tient le récit de ces journées d'Ali ou d'Huguette. L'emprisonnement et les coups semblent avoir cassé Ali qui se réfugie

encore plus loin dans le silence et l'alcool. De retour de l'une de ces sorties nocturnes, il se laisse aller à l'un de ses rares éclats de voix :

Maintenant il était là, debout au milieu du grenier, chancelant. Il devait être ivre. Il disait qu'il savait que ses enfants ne parleraient jamais sa langue, il pourrait bien encore trimer comme une bête à l'usine, comme il avait trimé dans les mines avec son père, son père mort depuis longtemps avant l'âge par l'exil et la misère...(42)

Ali perd son travail à l'usine à la suite de l'arrestation et la famille vit dans des conditions déplorables dans un grenier. Lorsque la situation devient intenable, les enfants sont placés pour un temps à l'Assistance publique. Durant l'un de ces séjours, Lil fait la connaissance d'un photographe qui devient le temps d'un portrait un père de substitution. Lil et son frère Thierry ont été placés chez une nourrice, Tant'Renée. L'un des pupilles placés avec eux identifie de suite Lil comme « algérienne, » et lui promet de « la tuer ». Joignant le geste à la parole, il fabrique un grand arc et durant l'une de leurs sessions de jeux dans la forêt, il tire et blesse la petite fille sous l'œil droit. L'incident est tout de suite minimisé par Tant'Renée qui déclare « Ce n'est rien, absolument rien du tout » (56). Le photographe arrive peu de temps après cet incident, à la recherche de modèles pour un calendrier, et jette son dévolu sur l'enfant. Il l'appelle « Lila, » le prénom arabe que seul son père utilise. Celle-ci développe un lien extraordinaire avec le photographe dont elle rêve qu'il « l'emportait dans ses yeux et la promenait intacte, invulnérable, très loin de cette foutue histoire » (61). Pour l'enfant qui a enfin compris les raisons de l'hostilité raciale à son encontre, le photographe est un prestidigitateur qui réussit un véritable tour de force : « Il lui avait montré la photo qu'il avait retenue pour le calendrier. Elle y avait les yeux plus bleus, le cheveu plus blond. On ne voyait plus trace de la blessure sous l'œil droit. Lil avait éclaté en sanglots » (60).

L'homme a réussi à faire disparaître les dernières traces d'étrangetés dans les traits de la petite fille en la rendant encore plus blonde qu'elle n'est. De plus, il a réussi à faire disparaître la cicatrice sous l'œil qui pour la petite fille est l'incarnation de la haine que lui vouent les autres enfants. Au moment où Lil s'imagine emportée par l'étranger vers une nouvelle vie à l'abri du besoin et de l'hostilité ambiante, Tant'Renée lui apprend que « Monsieur Ali » revient pour les ramener à la maison.

La famille quitte le grenier insalubre du pont de Bezons pour un HLM de Nanterre, dans la cité des Canibous. Dans cette cité dont le nom évoque à la fois les caniveaux et la boue, Lil voit sa famille doucement « s'embourber. » Les rapports avec le père sont toujours aussi complexes et Lil s'interroge : « C'était pourtant leur père, pas de doute, mais sur cette filiation le mystère demeurait...alors ils disaient *Il* ou *Lui*. Ils faisaient partie des Arabes, semblait-il, des « ratons » comme sur les graffiti. Ils le lui devaient » (182).

Les enfants en veulent à cet homme colérique et mystérieux d'être la cible d'attaques racistes et de son côté, ces enfants qui portent des noms français, qui vont à l'église et qui ne parlent pas sa langue semblent être « un mauvais rêve dont il ne s'éveillait que là-bas, » (84) lors de ses voyages sur sa terre natale. L'absence du père signifie aussi le refoulement de la culture arabe, absence encore plus problématique que Lil s'identifie de plus en plus fortement à sa mère et à la culture française.

A la lumière de ces souvenirs, il apparaît vite que l'adulte commence à reconnaître l'homme sous le mutisme paternel et remet en question la haine qu'elle a toujours cru lui vouer :

Comment Lil s'était-elle persuadée qu'elle avait fini par haïr ce père dont elle guettait le pas chaque nuit en serrant les dents de colère et en le maudissant. Pour ses enfants, le mutisme d'Ali, sa perpétuelle absence n'avait qu'un sens : lignée illusoire, ils n'étaient pour lui que le hasardeux produit d'un exil forcé.
(110)

Tout à leur haine d'enfants, Lil et ses frères n'ont pu déceler les raisons profondes du silence de cet homme brisé, n'y voyant que le signe du rejet de sa descendance. Pour Lil, l'étranger redevient Ali, cet homme « trop usé par une vie de misères et d'humiliations, trop occupé à gagner leur vie, lui qui n'avait jamais eu assez de mots français pour leur dire, qui n'avait même plus la force de gueuler. Il avait abandonné » (112).

Lil écrit, réécrit, assemble, se souvient, dans un mouvement frénétique qui vise à recouvrer l'histoire de son père avant que la mort ne le pousse dans un silence éternel. Cette volonté de briser les silences et d'écrire l'histoire des oubliés est clairement affichée par Tassadit Imache pour qui l'écrit est « trace, signe et preuve de vie » (Chevillot 638). L'écrivaine déclare ainsi :

[rendre] justice aux invisibles, aux absents, à ceux qu'on était en train d'oublier dans ce pays, cette société française, par exemple, les miens, mon père... pour que ces gens soient devant, les héros d'un livre. Que leur existence, qui a été une tragédie, soit reconnue, fixée par l'écriture et non recouverte par le silence et le mépris, effacée par les mensonges. (Chevillot 639)

Lil réalise le besoin de réconcilier les pans de son identité et se jette frénétiquement dans l'étude de l'histoire, de la géographie et de la littérature de l'Algérie. Timidement, elle se rapproche de son père, et apprend des rudiments de mots arabes et berbères. Elle prend en pitié cet homme résigné qu'elle voit comme l'archétype de « l'immigré de service, » grand corps usé, rongé, nié » (115). Il meurt comme il a vécu, dans le silence de « l'exil, abandonné de tous, au fond d'un vieil hôpital » (115). La mort d'Ali constitue le déclic final pour Lili-Liliane qui surmonte enfin sa peur de « se fendre en deux morceaux avides d'en découdre. La France et l'Algérie » (123). Dans un entretien accordé en 2009 à Christine Marchandier, Tassadit Imache décrit ainsi sa vision de l'écriture dans la restauration d'une histoire collective :

Certains d'entre nous vivent plus que d'autres sous l'emprise de L'Histoire. Leur vie participe, malgré eux, à certains moments, d'une trame collective. Parfois

l'actualité vous précipite sur le front social et politique, tire sur vos cicatrices. Les autres décident à votre place de vos attachements, de vos appartenances. Imposer sa qualité d'individu, sa singularité est un combat permanent pour chacun de nous.¹¹⁹

Lil est la personnification de l'enlacement de ces deux pays. Son histoire faite d'immigration, de rafles, de morts oubliés dans la Seine et dans les ateliers insalubres des usines est aussi cette « Histoire [qui lorsqu'] elle est insoutenable, n'est pas écrite dans les manuels » (124). En réécrivant le film de sa vie, elle restaure le lien avec le père, et le réinscrit aussi dans la grande Histoire. La remémoration de Lil est entrecoupée par des récits enchâssés d'Huguette, des parents d'Huguette, de Tant'Renée et d'une poignée d'autres personnages qui apportent chacun leur contribution à l'échafaudage narratif. Les détails sur la vie d'adolescente d'Huguette et d'Ali, sur l'arrestation et les conditions de détention de ce dernier constituent autant de pièces du puzzle identitaire que Lil tente d'assembler. Ces multiples voix s'associent en un chœur d'où émerge Lila Azhar, fille d'Huguette et d'Ali, fille de l'Histoire. L'écriture polyphonique devient elle aussi une métaphore, une représentation de l'enchâssement des trajectoires nationales et personnelles et appelle à une prise en compte des événements historiques dans la résolution des crises contemporaines. Ce croisement de trajectoires s'illustre aussi dans le corpus par le truchement de la langue développée à l'intérieur d'un roman comme Kiffe kiffe demain. Nous allons procéder à l'analyse lexicographique et sémantique du roman de Faïza Guène afin de mettre en évidence son caractère de carrefour linguistique.

¹¹⁹ Entretien entre Tassadit Imache et Christine Marchandier. Publié le 1^{er} Juin 2009 sur le site d'information Médiapart.<http://blogs.mediapart.fr/edition/bookclub/article/010609/tassadit-imache-interview>. Consulté le 2 janvier 2012.

4.3 « Touche pas à mon céfran » : paroles de la banlieue

Le survol de l'ouvrage de Guène laisse apparaître la présence de termes tels que « charabia, » « déguelasse, » « kiffer, » « perf » et une abondance de tournures non conformes à la norme. Guène utilise une langue argotique et familière qui est articulée autour de deux éléments essentiels : une forte présence de l'oralité ainsi que l'utilisation d'un lexique dont nous définirons le nom avant de procéder à son analyse.

Il existe aujourd'hui une multitude de termes pour rendre compte du langage qui constitue avec les écarts stylistiques, l'un des pôles de décentrement de ce corpus de textes : L'on parle de « Verlan » chez Vivienne Méla et Annie Lefkowitz, de « langue de keums » chez Christian Bachmann et Luc Basier ou de « parler de banlieue » chez Cyril Trimaille et Jacqueline Billiez, de « néo-français » ou « d'argot des barres... Nous emprunterons ici le titre de l'ouvrage de Jean-Pierre Goudaillier Le Dictionnaire du français contemporain des cités afin de caractériser cette langue à l'œuvre chez Guène. L'appellation « verlan » qui est extrêmement répandue est une synecdoque et nous paraît comme une exagération dans la mesure où la verlanisation ne constitue qu'une des formes de ce langage et ne saurait le définir dans son intégralité. Nous optons donc pour le « français contemporain des banlieues » qui nous paraît être la définition évoquant le mieux la relation que Bourdieu établit entre langage, style et échelle sociale : « Ce qui s'exprime avec l'habitus linguistique, c'est tout l'habitus de classe dont il est une dimension, c'est-à-dire, en fait, la position occupée, synchroniquement et diachroniquement, dans la structure sociale » (Ce que parler veut dire 85).

Une langue ne peut être saisie en dehors des circonstances sociales de son émergence, car celles-ci constituent le premier site de ce que Bourdieu appelle les « écarts différentiels », c'est-à-dire la différence entre la norme et les variétés qui s'en distinguent.

Jean-Pierre Goudaillier atteste de la présence dans toutes les langues d'un argot dont la fonction première est de déstabiliser les normes mises en place par les détenteurs de la forme légitime. La variété de la banlieue se nourrit des apports des multiples groupes ethniques qui occupent cet espace, et rend ainsi compte de la diversité géographique de ces pratiquants. En utilisant les travaux de Michel de Certeau sur les techniques de résistances mises en œuvre par les membres de minorités afin d'établir leur « espace propre, » nous nous interrogerons sur le potentiel de cette « interlangue » à véhiculer une identité propre à ses locuteurs, tout en leur garantissant un statut de créateur d'un produit culturel. Avant d'analyser les formes et manifestation de ce style dans Kiffe kiffe demain, il serait judicieux d'opérer un bref rappel historique sur les liens tenus entre la langue et la République. Ce rappel est plus que nécessaire afin d'éclairer les fondements de cette relation étroite et mettre en contexte les problématiques qui évoluent autour de la reconnaissance du langage des cités.

Dans Race, Nation, Class : Ambiguous identities, Etienne Balibar souligne l'importance de la langue dans l'émergence de l'imaginaire communautaire d'une France unilingue par force de lois. De l'ordonnance de Villers-Cotterêts à la loi Toubon de 1994, un arsenal politico-judiciaire a soutenu ce mythe national en en écartant tout idiome rebelle. Dans ce contexte politico-linguistique, l'arrivée en masse d'immigrants qui exportent leurs signes linguistiques déclenchent méfiance et rejet contre des variétés considérées comme un cheval de Troie qui remettrait en cause l'identité française. L'analyse de Bourdieu sur les luttes de pouvoir et la puissance symbolique qui accompagnent l'imposition et l'apprentissage de la langue éclairera notre analyse de l'argot des cités. Nous appréhenderons cette variété comme un signe de résistance à l'encontre de la variété de référence offerte par le biais de l'école, et qui est rejetée lorsque ces locuteurs pensent ne tirer aucun « profit » de cet apprentissage. Dans Langage et

Pouvoir Symbolique, Pierre Bourdieu emprunte à l'économie les termes de «capital» et de «profit» afin de désigner respectivement la compétence créée par les niveaux de maîtrise du marché linguistique, et les distinctions et avantages variables que les locuteurs tirent de cette maîtrise lors des échanges sociaux. Selon Bourdieu, ce capital «est logiquement distribué en fonction des chances d'accès à ces conditions, c'est-à-dire en fonction de la position occupée dans la structure sociale» (85) rendant ainsi inégale la distribution des profits. Lorsqu'ils considèrent ne plus tirer profit du style normalisé, les locuteurs des couches sociales les plus défavorisées peuvent créer leur propre produit linguistique. Cet acte créateur en fait de véritables producteurs de sens dans le marché linguistique, mais nous interrogerons la valeur de leur produit à l'aune des critères d'intégration sociaux, économiques et nationaux. Bourdieu établit la corrélation entre la normalisation de la maîtrise linguistique et la naissance de la nation et nous analyserons cette relation, ainsi que ces impacts dans la réception des textes issus de la banlieue française.

4.3.1 Historique l'intérêt politique de la langue française

How can ethnicity be produced? And how can it be produced in such a way it does not appear as fiction, but as the most natural of origins?
(Race, Nation 96)

Dans son analyse de l'émergence du concept de nation, Etienne Balibar identifie la race et le langage comme les deux éléments fondateurs de la base ethnique nécessaire à l'élaboration d'un mythe national. L'ethnisation selon Balibar consiste à représenter la population d'une nation donnée comme une communauté «naturelle» porteuse de traits culturels et identitaires qui vont au-delà des particularismes individuels ou de classe.

L'irruption de la question linguistique dans le débat contemporain sur l'identité nationale est une preuve vivante du rôle de pilier de l'Etat-Nation que joue la langue française depuis la fin

du Moyen-âge. A la suite de l'effort révolutionnaire, elle est « la langue autour de laquelle doit se construire l'identité nationale une et indivisible » (Gagliani 293). Pour Bourdieu dont la pensée s'éloigne sur ce point de celle de Saussure, c'est dans cette relation avec l'Etat que la langue officielle, qu'il appelle la « langue légitime, » (Ce que parler veut dire 25) devient l'instrument « théorique à laquelle toutes les pratiques linguistiques sont objectivement mesurées » (Ce que parler veut dire 27). L'apprentissage de cette forme officielle se fait ainsi sous le contrôle de prescripteurs qui s'assurent du respect de la norme. Ce contrôle a pour conséquence directe de dicter les formes du marché linguistique, les normes de son appropriation et les critères d'appartenance à la communauté de langue. Pour Bourdieu la construction de la nation « groupe abstrait et fondé sur le droit » est indissociable du processus de « normalisation des habitus linguistiques » (Ce que parler veut dire 31) qui mènent aux choix d'une langue commune.

En 1539, l'ordonnance de Villers-Cotterêts édicté par François 1^{er} entérine la primauté de la langue française, en imposant son emploi dans toutes les décisions officielles. Dans L'école républicaine et les petites patries, Jean-François Chanut analyse la question linguistique qui est soulevée au lendemain de la Révolution, et la problématique posée par les langues régionales dans le façonnement d'une identité nationale forte. Les événements de 1789 et leur suite marquent les prémices de l'association entre nation et langue, et la volonté non masquée d'éradiquer les patois au profit du français. L'école devient l'élément central du dispositif de propagation de la nouvelle langue nationale lorsque le rapporteur de la Constitution, Talleyrand, suggère d'y enseigner ce qu'il appelle « la langue de la Constitution et des lois. » En Janvier 1794, Bertrand Barrère qui est l'une des têtes pensantes de la Terreur, déclare la guerre à la Tour de Babel de la Monarchie dans un « rapport sur les idiomes » :

La monarchie avait des raisons de ressembler à la tour de Babel; dans la démocratie, laisser les citoyens ignorants de la langue nationale, incapables de contrôler le pouvoir, c'est trahir la patrie [...] Chez un peuple libre, la langue doit être une et la même pour tous. (Chevallier 3412-3413)

La langue devient affaire d'Etat pour Barrère qui parle déjà de « langue nationale » et qui n'hésite pas à comparer le laxisme linguistique et la prolifération des patois à un acte de haute trahison. Quelques mois après cette adresse, Henri Grégoire dit « l'Abbé Grégoire » présente devant la même assemblée son « Rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir le patois, et d'universaliser l'usage de la langue française. » Il y développe l'idée selon laquelle il serait impératif de « consacrer au plus tôt, dans une République une et indivisible, l'usage unique et invariable de la langue de la liberté. » En 1790, soit trois ans avant le discours de Grégoire, l'Assemblée nationale votait pourtant une loi ordonnant la traduction des actes révolutionnaires dans toutes les langues nationales. Cet effort se conclut par un échec cuisant, faute de moyens suffisants pour mener à bien cette tâche dantesque et face à la pression croissante de l'idée d'une nation forte autour d'un idiome commun. L'adéquation de la langue et de la nation dérive selon Grégoire de la difficulté de penser une République unie face à des parlers dont les noms rappellent des provinces disparues. Il qualifie ces particularismes locaux de patois dégénérés, de jargon barbares et d'idiomes corrompus « associés au menu peuple et à la grossièreté » (Ce que parler veut dire 30). Seul le français mérite le statut de langue, et l'on retrouve déjà dans cette dialectique la mise en opposition contemporaine entre le français et l'argot des cités. Pour Bourdieu, la bataille linguistique qui oppose l'intelligentsia parisienne et les défenseurs des dialectes locaux est à mettre au compte des affrontements symboliques ayant pour enjeu « la *formation* et la *ré-formation* des structures mentales » (Ce que parler veut dire 31).

La terreur linguistique sanctionne l'extermination des parlers locaux avec le décret du 20 Juillet 1794. L'article 3 en particulier porte à six mois d'emprisonnement la peine encourue par

les agents administratifs qui feraient usage de patois. Bien que cet arrêté n'ait pas survécu à l'exécution de Robespierre trois semaines plus tard, il nous renseigne sur le climat de l'époque et l'illégalité qui entoure désormais tout document public ou privé rédigé dans une langue autre que le français. Le manque de moyens de l'Etat conjugué à la puissance retenue de l'Eglise procure un second souffle aux dialectes régionaux qui se maintiennent bon an mal an. L'année 1830 marque un tournant dans la politique langagière, avec l'introduction formelle d'un enseignement à l'école primaire en français qui est non obligatoire, mais fortement puriste. La langue s'impose de nouveau comme un outil de l'appareil idéologique d'Etat, et l'un des principaux aspects du modèle universaliste français qui l'intègre à sa politique d'intégration et d'assimilation en France métropolitaine et dans les terres d'outre-mer. L'Académie qui s'est remise de son hiatus révolutionnaire s'impose comme prescriptrice de l'orthographe et des manuels tels que La Nouvelle Grammaire française sur un plan très méthodique, avec de nombreux exercices d'orthographe, de syntaxe et de ponctuation, tirés de nos meilleurs auteurs, et distribués dans l'ordre des règles édité par Chapsal et Noël deviennent des manuels de référence. Comme le remarque Balibar, l'école devient « the principal institution which produces ethnicity as linguistic community » (Race, Nation 98). Entre 1881 et 1882, la centralité de l'école dans ce dispositif est entérinée avec l'adoption des Lois Jules Ferry qui rendent l'école obligatoire et l'enseignement public laïque. Sous la Troisième République, l'école gagne ses lettres de noblesse de moule républicain, et devient le lieu qui fabrique « les similitudes d'où résulte la communauté de conscience qui est le ciment de la nation » (Ce que parler veut dire 32). Les normes édictées par les institutions parisiennes y sont transmises tandis que les parlers locaux jugés comme incorrects sont sanctionnés. Bourdieu tempère cependant la force répressive du système scolaire en déclarant : « Toute domination symbolique suppose de la part de ceux qui la

subissent une forme de complicité qui n'est ni soumission passive à une contrainte extérieure, ni adhésion libre à des valeurs » (Ce que parler veut dire 36).

L'institution scolaire enrôle ainsi ses victimes qui, en acceptant de troquer leur culture d'origine contre celle qui est présentée comme légitime, deviennent en quelque sorte des agents du système. Les échelles de sanctions (positives et négatives) qui sont mises en place sont profondément internalisés et inculquent à l'individu des automatismes auxquels il obéit sans en avoir pleinement conscience.

Ainsi depuis l'avènement de la République, la langue française est considérée comme le moteur de l'unité nationale. Cette notion qui contredit pourtant la définition de la nation française telle que formulée par Renan¹²⁰ a été à la base de la condamnation de toute forme langagière exogène. Dans ce climat, l'apparition à l'orée des années 1980s de formules langagières de type argotique relance les crispations et les débats autour de la dissolution identitaire qu'elles peuvent exporter. Les suspicions autour de ces formes langagières s'articulent principalement autour de ses dérives communautaristes et de l'aggravation de la marginalisation linguistique et sociale de ses locuteurs. Dans l'édition du Monde en date du 11 novembre 2009, Alain Bentolila, professeur de linguistique à l'Université Paris-V publie une tribune où il dénonce les dangers inhérents au déséquilibre linguistique, et à la prolifération de parlers endogènes aux banlieues françaises :

Lorsqu'un groupe social est tenu à l'écart des cercles de réflexion collective, des lieux d'influence et des centres de décision, il va « *naturellement* » se doter de moyens de parole réduits parce qu'ils constituent la réponse linguistique adaptée à la situation culturelle et sociale réduite qui lui est imposée.¹²¹

¹²⁰ Pour Renan, la Nation à la française est un groupe d'individus réunit par un passé et des intérêts communs, et en ce sens diffère de la conception germanique qui elle est basée sur les notions de race et de langue.

¹²¹ « L'identité nationale, un débat multidimensionnel. » L'intégralité de l'article est disponible ici : http://www.lemonde.fr/idees/article_interactif/2009/11/11/1-l-identite-nationale-un-debat-multidimensionnel_1265877_3232.html. Consulté le 2 mars 2012.

Bentolila qui parle d'« insécurité linguistique » voit dans ces formes les manifestations les plus saillantes du communautarisme, et un rejet du projet républicain. Il précise l'origine de ce repli en notant que :

Tous ceux qui n'ont jamais eu la chance sociale et culturelle d'être invités aux concerts de la communication élargie n'ont eu que peu de raisons de s'emparer d'instruments linguistiques justes et pertinents. Non parce qu'ils ont été intellectuellement incapables de les utiliser, mais tout simplement parce que, dans le petit périmètre de communication qui leur fut concédé, ces instruments n'avaient pas leur utilité.

Cette analyse rejoint celle de Bourdieu pour qui le marché (qualifiée chez Bentolila de « concert de la communication élargie ») contrôle la production, la circulation et l'évaluation des normes linguistiques qui sont édictées par un groupe. Ce groupe qui est fait de professeurs et/ou de grammairiens dicte les formes du « beau langage » dont la maîtrise assure au sujet politique une place de choix dans le dispositif du pouvoir. Le marché est ainsi entre les mains d'un groupe qui en contrôle les formes, les forums d'expression ainsi que les conditions d'accès. Pour Bourdieu, ce qui se cache finalement derrière les soubresauts de défense d'une langue, ce n'est ni plus ni moins que la défense du patrimoine politique qui soutient sa production et sa circulation.

Le sociologue dénonce en outre « l'illusion du communisme linguistique » entretenue par les théories saussuriennes ou comtiennes qui envisagent les modalités d'acquisition d'une langue comme équitablement réparties. Il écrit :

On doit se garder d'oublier que les rapports de communication par excellence que sont les échanges linguistiques sont aussi des rapports de pouvoir symbolique où s'actualisent les rapports de force entre les locuteurs ou leurs groupes respectifs.
(Ce que parler veut dire 14)

Alain Bentolila dénonce ainsi la protection des formes langagières issues des groupes minoritaires, et assimile cette protection à une reconnaissance implicite du potentiel communautarisme qu'elles recèlent. Nous garderons ces considérations à l'esprit dans notre

analyse des mécanismes de cet interlangue, et de la manière dont les locuteurs l'utilisent à des fins identitaires. L'étude de ces parlers périphériques ainsi que leur analyse dans Kiffe kiffe demain nous permettront d'apporter un début de réponse à ces questions.

Les détournements langagiers sont foison Kiffe kiffe demain. L'on peut les assimiler à « un art de parler qui signifie le besoin de se démarquer d'une norme linguistique encadrée par des quadrillages institutionnels » (de Certeau 57). Pour Bourdieu, ces torsions sont représentatives de la « contre légitimité linguistique » revendiquée par des locuteurs qui considèrent qu'ils ne tirent aucun profit de la variété légitime, et qui la remplace par leur propre produit. Cette fonction identitaire de la déviation correspond dans le cas de la banlieue à un désir d'établir une communauté linguistique qui soit le miroir à la fois de la composition ethnique de l'ensemble et de son isolation spatiale et sociale. Cette langue est marquée du sceau de la fracture, et illustre une réaction contre la marginalisation sociale et économique de la banlieue. Elle marque aussi dans une certaine mesure une coupure linguistique avec l'espace familial. La fonction identitaire de ce parler argotique est à mettre en relation avec la finalité cryptique mise en évidence par Henri Bauche. Ce dernier définit l'argot comme « une langue artificielle, faite afin de pouvoir se comprendre entre soi sans être compris des non-initiés... » (18). L'argot devient ainsi le ferment par lequel une communauté se forme en opposition à une autre.

Ce langage se rapproche de la notion certaienne de « braconnage » par lequel Michel de Certeau définit toutes les « opérations » (xxxv) mises au point par des usagers qui sont supposés être passifs et disciplinés, et qui au contraire mettent en œuvre des manières de faire, et des « tactiques » de résistance à l'ordre établi. Selon de Certeau, les utilisateurs de l'argot sont comparables à des « producteurs méconnus, poètes de leurs affaires, inventeurs de sentiers dans

les jungles de la rationalité fonctionnaliste » (57). Cette langue constitue l'une de ces tactiques définies comme :

Un tour de passe-passe, [qui] permet de s'introduire par surprise dans un ordre. Il y a mille manières de « faire avec » : ruses silencieuses et subtiles, pratiques réfractaires, mécanismes de résistance, mobilités manœuvrières, trouvailles poétiques ou jubilatoires. (125)

A l'intérieur du modèle mis en place par de Certeau, l'usage inscrit son identité dans un espace d'énonciation où il arrache sa langue du carcan normatif dans lequel elle est plongée.

L'argot à l'œuvre dans les cités françaises s'apparente à une « interlangue : qui serait le résultat du contact entre de formes de discours parallèles et une langue minoritaire. Dans le cas de la banlieue, cette interlangue naît du brassage de la langue française et des langues représentées par les différents groupes ethniques qui se côtoient dans cet espace : arabe, langues d'Afrique subsaharienne, berbère, gitan, roumain, ou créole antillais.

L'argot des cités plonge littéralement ses locuteurs dans un entre-deux, un déplacement en apesanteur entre l'ici et le là-bas, et c'est dans cet espace interstitiel que se crée de nouvelles identités ni ici, ni là-bas, ni d'ici, ni de là-bas. Cette fonction identitaire de la langue est un objet de dissension supplémentaire dans les relations difficiles que ces jeunes entretiennent avec les espaces hors de la cité. L'analyse du roman de Faïza Guène va nous permettre de mettre en évidence la variété des phénomènes lexiques, phonétiques et syntaxiques qui font ce parler.

4.3.2 Mé-tissages linguistiques : La « tchatche » de Faïza Guène

La langue à l'œuvre dans Kiffe kiffe demain est traversée par de multiples procédés lexicaux et syntaxiques qui la distinguent du français dit standard. Cet écart s'opère en priorité grâce à la forte emprise de l'oralité dans le texte, avec le concours de restructurations qui affectent la forme phonologique des morphèmes (troncation, aphérèse, vernalisation) et enfin

grâce à des modifications sémantiques (métaphores, métonymies) et par l'apport d'emprunts qui témoignent de la porosité ethnique de cette écriture.

4.3.2.1 Moi, c'est comme ça que j'tchatche : les marques de l'oralité

Dans son analyse des procédés qui ont mené au 16^{ème} siècle à la primauté de l'écriture sur l'oralité, Michel de Certeau souligne le contrôle que l'écrit exerce depuis sur une voix qui doit être maîtrisée et conscrite dans le carcan du texte. Pourtant de Certeau constate une résistance de l'oralité qui s'insinue dans « l'économie scripturaire » grâce à des ruses et astuces qui aménagent des espaces d'énonciation hors des cadres. En 1965 déjà, Queneau faisait la constatation de la préférence littéraire affichée pour la langue écrite, aux dépens du français parlé : « Le français parlé n'a droit, jusqu'à présent, qu'au dialogue, et même, depuis quelques années, au narratif dans le roman. Mais il demeure toujours frappé d'indignité nationale : il n'a pas le droit d'exprimer des « idées » (59).

L'écrivain fait ainsi le pari « de ne pas laisser la langue littéraire s'éloigner de la langue parlée et de réunir ces deux extrêmes » (Buratto 6). Les modifications d'orthographe, de vocabulaire et de syntaxe qui caractérisent l'écriture quenienne et que l'on retrouve chez Guène ne sont sans doute pas étrangers aux nombreux rapprochements établis entre cette dernière et l'auteur de Zazie dans le métro et des Fleurs bleues. L'écriture de Guène jongle avec de nombreuses caractéristiques de la « langue parlée » qui constituent les traits saillants de l'oralité du texte.

Dans son étude du français populaire standard, Betsy Barnes souligne la prépondérance dans la langue populaire du remplacement systématique de la construction grammaticale « nous+verbe » par « on+verbe » (Barnes 4). Cette caractéristique se retrouve sans peine dans Kiffe kiffe demain.

Depuis que le vieux s'est cassé, on a eu droit à un défilé d'assistantes sociales à la maison. La nouvelle, je sais plus son nom. C'est un truc du genre Dubois, Dupont, ou Dupré, bref un nom pour qu'on sache que tu viens de quelque part [...] Une fois, elle m'a demandé si je voulais qu'on devienne amies. (17)

Cette propriété est renforcée par un autre glissement grammatical mis en évidence par Barnes et qui concerne l'usage des adjectifs démonstratifs. Le démonstratif « cela » qui est la marque d'une langue écrite ou soutenue est remplacé dans le texte par « ça » dans une variété de situations :

Ça devrait peut-être m'aider m'ouvrir aux autres.(39)

[...]

J'ai remarqué que les mères arabes pensent souvent ça de leurs fils (46)

Dans l'exemple qui suit, « ça » devient un déictique dont la fonction dans les échanges conversationnels est d'assurer la reprise d'un événement mentionné précédemment par un ou plusieurs locuteurs : « Nabil je lui donne des circonstances atténuantes parce que ça doit pas être facile tous les jours d'avoir une mère comme la sienne » (47).

La narration à la première personne est entrecoupée par des adresses au lecteur en forme de clin d'œil qui instaure une atmosphère de familiarité avec ce dernier. La narratrice multiplie les tournures qui donnent l'impression d'un dialogue direct avec le lecteur auprès de qui elle se justifie ou se confie : « Vous avez vu, je fais comme les avocats des films américains qui, pour défendre un client serial killer, violeur et cannibale, racontent toute son enfance » (47). Plus loin dans le texte, lorsqu'elle évoque les appréciations catastrophiques du conseil de classe Doria déclare : « La seule qui m'a écrit un truc sympa, c'est Mme Lemoine, la prof de dessin, enfin, pardon, d'arts plastiques. Elle a marqué : « Des qualités plastiques »...Bon, OK, ça veut rien dire, mais c'est sympa quand même » (46). L'expression « Bon OK » est à ranger dans le registre des phatèmes, c'est-à-dire ces expressions censées maintenir la communication dans une conversation. Son utilisation dans un texte écrit marque une volonté d'imposer un code

explicitement oral. De plus, les points de suspension indiquent le temps que la narratrice laisse au lecteur d'enregistrer et de digérer l'information, avant de renchérir. Ce procédé est aussi à l'œuvre dans cet extrait où Doria parle de l'arrivée de ses menstrues :

[Mme Burlaud] m'a aussi expliqué que les règles ce n'est que le début du processus, que je vais avoir des douleurs à la poitrine à cause de ma poussée de seins et sûrement des boutons sur la figure. Ouais ! Et pourquoi pas les cheveux gras, le corps tout élastique et les yeux éteints. (49)

L'interjection « Ouais » constitue en plus du sujet délicat de l'énonciation, l'un des éléments de familiarité. Cette déclinaison argotique de « oui » constitue l'un de ces liens que la narratrice établit avec le lecteur qu'elle prend directement à témoin, et avec qui elle partage son refus de subir l'abomination que relate Mme Burlaud.

Cette familiarité est ensuite renforcée par un ensemble de tournures grossières ou considérées comme vulgaire et non-conformes à une belle langue, tournures dont Guène ne fait pas l'économie. Ainsi, elle ponctue souvent les récits de ces galères par des expressions telles que « Ça fout les boules » (62) ou « c'est la merde » (63). Elle détourne les fonctions grammaticales des mots en faisant systématiquement du substantif « putain » un adjectif d'intensité. En parlant d'un roman à l'eau de rose, Doria conclut : « Le bouquin s'il te prend l'envie de le lire dans le métro, t'as intérêt à le couvrir de papier kraft, sinon le gros Francis qui lit *Le Figaro*, tout fier, la bouche ouverte avec un putain d'air supérieur, il risqué de bien se foutre de ta gueule » (57). Le substantif « putain » est dérivé d'un vieil argot français, et est entré dans la langue courante comme un mot péjoratif voire hautement offensant. Dans le texte, il prend la valeur d'un intensificateur dont les travaux de Labov (1993), Valdman (2000) et Sourdou (2002) ont mis en évidence le rôle dans les discours emphatiques. Son usage dans ce contexte illustre les modifications sémantiques propres à l'argot et au parler des jeunes soulignées par Labov (Le Parler ordinaire 484). Ce dernier met en évidence le glissement qui

s'opère lorsque des mots perdent leur sens premier et deviennent des phatiques. Ainsi « putain »¹²² chez Guène prend le sens des intensificateurs « trop, » « vraiment » ou « grand. Cet usage est courant dans le roman comme le montrent les exemples suivants : « C'est super con, » (58) « Ce serait mortel, » (60) « putain d'hôtel pourri, » (79) « un mec hyper courageux, » (100) où les phatiques « super », « mortel », putain » et « hyper » apportent une touche d'exagération à l'énonciation. Valdman et Sourdut ont mis l'accent sur la propension argotique à altérer la fonction et la relation des catégories grammaticales, propension qui se retrouve dans l'habitude qu'a Doria d'utiliser l'adjectif « bizarre » comme un adverbe : « Je la sens bizarre » (55) pour dire « je ne la sens pas bien » ou « je ne lui fais pas confiance. » Dans l'extrait ci-dessous, l'on retrouve ce procédé dans l'utilisation de « direct » qui prend le sens de l'adverbe « immédiatement » ou de la locution adverbiale « tout de suite » : « Al Pacino, je suis sûre que personne pouvait lui tirer son gouter. Direct il sort le semi-automatique, il t'explose le pousse, tu peux plus le sucer le soir avant de t'endormir. Terminé » (46).

L'usage le plus courant concerne cependant l'adjectif « grave » qui remplace plusieurs fois dans le texte un adverbe d'intensité : « Il y a grave du monde » (25) « On était grave en galère de thune » (114) « il est grave beau » (122).

Les jeux sur les aspects normatifs de la langue sont identifiables dans les tournures interrogatives des phrases, ainsi que dans la variation des temps grammaticaux et l'évidente absence du passé simple temps par excellence de la narration littéraire. Dans un énoncé comme « Si j'aurais su, j'aurais même pas eu mes règles, » (85) l'auteure se joue des conventions grammaticales avec une conjugaison approximative de « si j'aurais su » et la combinaison

¹²² Dans son étude des procédés de normalisation de la langue, Bourdieu analyse l'évolution du vulgaire. La vulgaire qui est le populaire devient peu à peu synonyme d'obscène. L'exemple le plus patent de cette normalisation selon Bourdieu réside dans l'élaboration du dictionnaire, lieu de la « codification et de normalisation [qui marque] d'un signe d'exclusion tel Vx, Pop. ou Arg., les usages à la limite de l'acceptabilité »

aléatoire entre ce temps bricolé dans la proposition introduite par « si » et le temps de la proposition principale.

Il n'y a quasiment pas de questions utilisant l'inversion, et la tournure « est-ce que » est très peu utilisée. Guène leur préfère des phrases affirmatives jouant sur la tonalité, et qui mettent en évidence le caractère parlé du texte. Ces questions sont aussi agrémentées d'expressions populaires telles que « hein » ou « ou quoi » comme dans les exemples suivants :

Mme Burlaud m'a posé plein de questions. Ça avait l'air de la passionner les règles. Elle les a jamais eues les siennes de règles ou quoi? (49)

[...]

Comme ça tu pourras t'habiller comme les autres jeunes de ton âge, hein ? (59)

[..]

Ça te dit pas de gagner un peu de sous ? » (59)

Enfin, la narratrice instaure une touche de familiarités avec ses lecteurs grâce à la touche d'humour et d'ironie qui accompagne l'évocation des situations les plus difficiles. Ces deux catégories énonciatives instaurent une proximité au-delà de la gravité des sujets abordés, et mettent l'accent sur « l'art de parler » au détriment de la situation difficile des protagonistes du roman. L'oralité est aussi omniprésente dans la modification des adverbes de négation, et l'escamotage systématique du « ne » dans ses usages explétifs ou négatifs.¹²³ Dans Approches de la langue parlée en français, Claire Blanche-Benveniste estime que près de 95% des échanges et conversations et quotidiens en français omettent le « ne » (39). Cet usage est la norme chez Guène qui n'utilise qu'en de très rares occasions des adverbes de négation complets¹²⁴ Les répétitions syntaxiques constituent un autre trait saillant de l'oralité dans le texte. Françoise Gadet attire notre attention sur la règle de juxtaposition d'un sujet et de son pronom dans la

¹²³ La chute du « ne » a fait l'objet d'une étude à grande échelle par William Ashby. En 1995, Ashby a analysé les variations dans la formation de la négation dans le français parlé tourangeau. L'étude a révélé un changement profond entre 1976 et 1995 où le « ne » disparaît des situations énonciatives quels que soient la situation sociale et l'âge des participants. En conclusion de son étude, Ashby a rejeté l'argument générationnel, et conclut à un véritable changement dans la langue parlée

¹²⁴ On peut citer cet exemple en page 36 : « A ce propos, je n'ai jamais su si mon sachet de riz était bien arrivé à destination. »

langue écrite. Guène joue de cette règle en plaçant côte à côte, des pronoms et des référents qui ne sont pas des sujets :

Tante Zohra, elle a de grands yeux verts et elle rit tout le temps. (33)
[...]
La phrase, elle a fini par s'imprimer dans mon cerveau. (31)
[...]
Même Dieu il s'est reposé le septième jour. (173)

L'originalité du texte tient dans cette pénétration de l'oral dans l'écrit, mais aussi comme nous allons le voir, dans les nombreuses modifications morphologiques des morphèmes qui marquent l'écart à la norme.

4.3.3.2 Les modifications morphologiques

Dans la constitution de son lexique, Guène utilise des procédés comme l'apocope, l'aphérèse, la troncation ou la verlanisation. L'une des modifications morphologiques les plus fréquentes est la chute du « e » final. Des énoncés tels que « J'le connais, » (187) ou « J'm'en fous, j'suis propre » (121) abondent dans le texte et sont une marque de relâchement articulatoire, et d'un débit rapide propres à l'oral. Selon François Gadet, cette contraction qui naît d'une volonté d'économie lexicale s'interprète aussi comme un penchant pour le « moindre effort, » (29) et participe de l'économie lexicale qui est la marque de l'oral.

Les modifications lexicales concernent aussi la disparition du « il » impersonnel dans les expressions « il faut » ou « il y a. » Dans le texte, ce phénomène s'accompagne souvent dans le cas d'énoncés négatifs, de l'omission de la particule « ne, » comme dans les exemples suivants :

Y a pas très longtemps, Maman a commencé à travailler. (14)
[..]
C'est le genre de trucs qui prévient pas. Y a ni préavis ni relance. (22)

La troncation se fait aussi grâce à la contraction ou à l'annulation de semi-voyelle, comme dans le cas de « bien » qui devient « ben » dans la bouche de Doria (161). Les deux

procédés de modifications morphologiques les plus communs restent cependant l'aphérèse (Mounin 35) et l'apocope (Mounin 36) avec une préférence affichée de Guène pour cette dernière. Les exemples sont légion dans le texte : mytho, dégueu, prof, pseudo, géo, dico, apéro, compils... Dans certains cas, la troncation se double d'une suffixation (généralement négative) qui produit des mots comme « pourrave, » (161) « discretos » ou « gratos. » (69) Le mot « zonzon » (la prison) constitue un bel exemple d'aphérèse, et il se complexifie dans le texte en devenant « zonzonnière » (149) grâce à l'ajout d'un suffixe. Enfin, l'on peut noter que la plupart des mots obtenus par ces procédés ne sont pas traduits ou explicités, ce qui pourrait laisser deviner leur intelligibilité hors des frontières de la banlieue. Guène ne fournit une explication à ces nouvelles formations qu'en de très rares occasions. Ainsi dans l'exemple suivant où Doria parle de l'incapacité de Mme Burlaud à la comprendre :

Quand ça m'échappe et que je dis « vénère » ou « chelou », elle comprend autre chose ou bien elle fait sa tête de perf. Faire sa tête de perf, ça veut dire faire une tête d'idiot, parce que les classes de perf (perfectionnement), à l'école primaire, c'étaient les classes des enfants les plus en retard, ceux qui avaient de grosses difficultés. Alors on dit « perf » pour signaler quelqu'un qu'il est un peu con quand même...(175-176)

« Faire sa tête de perf » requiert une explication de l'auteur qui soupçonne que le lectorat ne connaît pas cette expression composée grâce à l'apocope de « perfectionnement. » Guène engage ensuite son lecteur vers un second décortiquage sémantique détaillé qui dévoile le glissement de sens qui amène de « perfectionnement » à « perf. »

La verlanisation constitue un fond important d'élaboration lexicale dans le français de banlieue et dans le roman de Faïza Guène. Albert Valdman range le verlan dans la catégorie des « argots à clefs, » c'est-à-dire les parlers « qui conspirent à rendre méconnaissable les vocables de départ, reflétant les fonctions cryptiques et ludique de l'argot » (Valdman 1186). Myriam Nieser suggère que le verlan est : « Un langage codé où les syllabes des mots sont inversées. Les

mots sont donc à l'envers. Le nom de ce langage est lui-même du verlan (l'envers-vers-l'en-verlan) » (3). Pour Goudaillier, il s'agirait plutôt d'« une pratique langagière qui vise à établir une distanciation effective par rapport à la dure réalité du quotidien, ceci dans le but de pouvoir mieux la supporter » (« De l'argot traditionnel » 18). Ainsi, souligne Goudaillier, parler de la « téci , du tierquar » plutôt que de la « cité » ou du « quartier » serait un moyen de neutraliser la charge négative de ces mots. Au-delà de ces considérations, il convient de dissiper dans un premier temps un malentendu solidement ancré dans les études des phénomènes linguistiques ayant trait à la banlieue où le verlan est présenté comme étant une création de ces espaces à la marge. Ainsi en 1997, dans un article intitulé « Verlan 2000, » Vivienne Méla écrit :

Le verlan n'est pas un parler unique, homogène ; il y a plusieurs courants, des sous-dialectes selon les villes, les quartiers, selon la composition de la population. Cependant le verlan est essentiellement un argot de banlieue, un argot de bande, souvent associé aux jeunes issus de l'immigration. C'est un argot de mecs, fait pour parler entres mecs. (31)

Méla prend soin de préciser au début de son article que le « verlan est utilisé depuis un siècle, » mais plus que l'erreur dans son marquage chronologique, ce qui retient notre attention, c'est la confusion qui paraît s'installer entre le français des banlieues et le verlan. Le verlan est l'une des nombreuses facettes du langage des banlieues qui ne saurait être réduit à cette seule expression. Les travaux de Nadia Duchêne sur le corpus de 729 mots du dictionnaire Tchatche de banlieue élaboré par Philippe Pierre Adolphe, Max Mamoud et Georges Olivier Tzanis ont révélé que seul 18% de ce corpus venait du verlan (34). De plus, Jean-Pierre Goudaillier et Albert Valdman ont mis en évidence la prépondérance du verlan dans le parler des zones périphériques de la capitale, leurs travaux ont démontré que le parler des banlieues de Lyon ou Marseille reposaient plus fortement sur des emprunts aux langues étrangères et plus particulièrement à l'arabe et au comorien.

Selon Natalie Lefkowitz, les premières formes de métathèses attestées sont à mettre au compte de Bérroul qui dans Tristan et Iseult change le prénom du héros en « Tantris » lorsque ce dernier doit assumer une autre identité (50). Goudaillier met en évidence des jeux des courtisans vers 1760 dans lesquels Louis XV devenait « Sequinzouil. » En 1718, Voltaire permute l'ordre des syllabes d'Airvault, ville dont sa famille est originaire, et compose son nom de plume. En 1907, le linguiste franco-roumain Lazare Sainean publie L'Argot Ancien dans lequel des lettres de détenus attestent de l'utilisation du verlan dans les bagnes et prisons du 19^{ème} siècle.¹²⁵ En 1971, Jacques Dutronc se plaint en chanson d'avoir « la vellecère qui zéfait des gueuva » (la cervelle qui faisait des vagues) et six ans plus tard, son ami Renaud publie son second album à succès « laisse béton » (forme verlanisée de « laisse tomber »). François Mitterrand fournit en 1985 la preuve de la pénétration de cette forme dans toutes les couches de la population. Dans l'émission « Ça nous intéresse Monsieur Le Président » diffusée sur TF1, le présentateur-vedette Yves Mourousi questionne Mitterrand sur le sens du mot « chébran. » Celui-ci lui fit cette réplique savoureuse :

Vous savez quand j'étais enfant, on renversait l'ordre des syllabes dans les mots ; ce n'est pas très nouveau ça ! Ça veut dire branché, bien entendu. Je ne veux pas faire le malin, je ne suis pas très informé, mais c'est déjà un peu dépassé : vous auriez dû dire « câblé »¹²⁶

Le verlan est donc bien une forme argotique populaire et une tradition bien française qui a été adoptée dans les banlieues au début des années 1980 dans la décennie suivante. Nous rejoignons l'analyse de Vivienne Méla selon laquelle :

Parler verlan est aussi un moyen pour les jeunes en échec scolaire de se venger de la langue de l'école, de malmener cet objet si difficile à maîtriser qu'est le français standard qui refuse aux élèves le droit à la fantaisie et à la

¹²⁵ Selon Sainean, une lettre datée de 1842 et signée par un bagnard surnommé « La Hyène » contient des mots tels que « Lontou » (pour la ville de Toulon) ou « jobards » (pour barjots).

¹²⁶ La vidéo de l'entretien est disponible ici : <http://www.ina.fr/media/petites-phrases/video/CAB8501059001/miterrand-cable.fr.html>. Consulté le 02 janvier 2012.

créativité. (31)

Par contre, nous rejetons la violence intrinsèque que Méla voit dans cette forme linguistique :

Parler verlan c'est aussi « faire peur aux bourgeois » lorsqu'on descend dans les boîtes de nuit le samedi soir. Le verlan est ressenti comme une agression par ceux qui ne le pratiquent pas parce qu'il paraît comme une violence faite à la langue qui pourrait se traduire en violence physique. (31)

En effet, notre avis est que cette forme est tout à fait lexicalisée et s'est installée dans la langue populaire. Vivienne Méla prend sans doute en compte l'aspect cryptique et identitaire du verlan lorsqu'elle fait ce constat, mais il nous paraît exagéré d'établir un lien si tenu entre verlan et violence ou rejet de l'autre. Dans le texte de Guène, la preuve en est faite par l'absence de traductions des mots comme « meuf », « keuf » qui ont été complètement lexicalisés. Dans l'exemple suivant, Doria qui vient de terminer ses séances de thérapie avec Mme Burlaud fait le bilan des mois passés avec la psychologue. Elle revient entre autres sur la barrière communicationnelle que constitue son usage du verlan :

Je suis obligée de faire attention à tout ce que je dis. Je peux pas placer un seul mot de verlan ou un truc un peu familier pour lui faire comprendre au mieux ce que je ressens... Quand ça m'échappe et que je dis « vénère » ou « chelou », elle comprend autre chose ou bien elle fait sa tête de perf. (KKD 175)

Ici, il faudra remarquer que seule la psychologue ne paraît pas comprendre les mots « vénère » et « chelou » qui sont évoqués plusieurs fois dans le texte sans que Doria semble redouter de ne pas être comprise par le lecteur. Cette ouverture qui accroît la complicité avec son lecteur atteste aussi de la lexicalisation du corpus verlanique.

Nous envisageons le verlan plutôt comme un moyen effectif de bouleverser un ordre établi afin de recréer une pratique dans laquelle les derniers seraient les premiers. La fonction identitaire du verlan est visible dans son fonctionnement en miroir qui crée une unité lexicale

propre à la banlieue à partir d'un original qui se trouve dans la langue commune. Le verlan trouve son origine de l'autre côté du périphérique, a été adopté, et est continuellement enrichi par les apports ethniques et culturelles propres aux espaces urbains de la marge.

4.3.2.3 Les emprunts

L'analyse menée par Nadia Duchêne sur Le dico de la banlieue d'Adolphe et al. révèle que 1,5% de ces mots sont des emprunts au vieil argot français et près de 11,5% ont une origine étrangère (34). Les langues les plus fréquemment citées sont l'arabe, les dialectes d'Afrique subsaharienne, le gitan et l'anglais américain. Cette distribution se trouve dans Kiffe kiffe demain où l'anglais et les langues issus des cultures en contact dans les banlieues ont une présence importante dans le lexique.

Les emprunts à l'anglais concernent en priorité des mots de la vie de tous les jours, et ceux touchant aux habitudes de vie des jeunes, leur habillement, leurs loisirs ou leurs émotions. Ce sont des mots comme « jet-set, » « fast-food, » « chips au bacon, » « sitcom, » ou « speed-datings. » Guène évoque au passage les peurs de dissolution soulevées par cette omniprésence de l'anglais à travers cet épisode avec Mme Jacques en cours de français :

Elle m'avait engueulée parce qu'à mon tour de lecture, au lieu de prononcer Job, j'ai dit « Djob ». je l'ai prononcé à l'anglaise. Et cette vieille folle de Mme Jacques, elle m'a accusée de « souiller notre belle langue » [...] [Parr votrrre faute, le patrrrimoine frrrrancais est dans le coma ! » (KKD 152)

Le défaut de prononciation de Doria déclenche le réflexe d'hyper-correction et l'ire de Mme Jacques qui adopte les positions qui ont fondé les lois Toubon, et l'accuse de causer la perte de la langue française. Dans son analyse de la place de l'anglais dans ce corpus, Jean-Pierre Goudaillier souligne que les anglicismes sont répandus au-delà des frontières de la périphérie, et ne sauraient être exclusifs aux pratiques langagières des jeunes banlieusards. Nous envisageons tout de même que ces emprunts à l'anglais revêtent une symbolique particulière dans la cité. Il

faut rappeler qu'en France un arsenal politique et législatif très lourd s'est déployé afin de contrôler la pénétration de cette langue. Celle-ci acquiert ainsi une vague coloration illicite qui s'accommode avec les accents rebelles de cette langue de banlieue. De plus, pour des jeunes qui établissent un parallèle avec le sort des résidents des ghettos américains, l'anglais constitue à travers l'émergence du Hip-hop en France un lien linguistique fort avec ces lointains « cousins. »

Dans Kiffe kiffe demain, des mots tels que « manouche » (29) ou « pourrave » (161) attestent de l'influence des langues tsiganes. Nadia Duchêne attribue cette présence à l'identification des jeunes de banlieue avec une population (roumains ou gitans) considérée comme marginale. Le métissage et la réappropriation sont de règle comme l'illustre l'exemple suivant :

Hamoudi a encore changé de voiture. cette fois-ci c'était une Opel Vectra rouge, Exactlyement la même que celle que l'assistante sociale s'était fait chourave sur le parking en bas de chez moi.(183)

« Chourav » qui est emprunté au roumain « corav » (dérober, voler) est adapté dans une conjugaison française. Cette lexicalisation mobilise aussi des éléments grammaticaux de la langue arabe. En effet, la troisième personne du singulier au présent remplace le participe passé du verbe chouraver dans une structure commune de la grammaire arabe. Cette langue représente aussi près du tiers du contingent des mots d'origine étrangère, une prédominance qui s'explique naturellement par l'ancienneté de l'immigration maghrébine en France, ainsi que par les chiffres importants de cette immigration (surtout algérienne). Comme nous l'avons démontré dans la seconde partie de ce travail, la réalité de la maîtrise de cette langue, comme celle de toutes les langues maternelles par les descendants des premiers immigrants est problématique. La seule pratique de la langue s'effectue dans le cadre familial, entre des parents dialectophones et des enfants qui ont une compréhension de la langue sans pour autant la parler couramment. Malgré

cela, le développement de l'arabe dans le parler de la cité correspond pour les jeunes locuteurs issus de familles immigrées à une reconnaissance de leurs origines, ainsi qu'à une positivisation de leur apport culturel. L'influence de l'arabe s'étend ainsi bien au-delà des locuteurs originaires d'Afrique du Nord, et s'étend dans le parler de jeunes français de souche, et ceux originaires d'Afrique Sub-Saharienne, d'Asie ou des des Antilles. Pour Cyrille Trimaille, l'arabe assure au-delà des différences ethniques, une cohésion de groupe et revêt « alors une fonction cryptique de reconnaissance et de complicité mutuelle » (68). Son utilisation « symbolique et emblématique » (68) se situe au-delà de l'incapacité de ces locuteurs à entretenir une conversation courante dans cette langue, et fait figure de véritable ciment du groupe.

L'influence de l'arabe est d'abord lexicale. Elle est perceptible dans des mots tels que « kif-kif, » « flouse, » « marabouter, » « aïd, » « maboul » ou « halal » qui sont présentés dans le texte sans traduction, ce qui atteste de leur intelligibilité par le grand public. Guène fait exception à cette règle, lorsqu'elle estime que le mot pourrait ne pas être compris, comme dans l'exemple suivant où elle fournit une description détaillée de l'emprunt :

Toute la cité est venue au mariage d'Aziz [...] Aziz avait engagé deux « negafas ». Ce sont des marieuses chargées de toute l'organisation de la fête : décors, vêtements, maquillage, bijoux de la mariée, nourriture, tous ces trucs-là. (112)

Dans d'autres cas elle fournit l'équivalent français :

Quel destin de merde. Le destin [...] chez nous, on appelle ça le mektoub. (19)

[...] Si Maman fait ça, c'est la honte. La « hchouma ». (109)

Les échanges linguistiques entre le français et l'arabe sont évidemment présents dans le titre de l'ouvrage qui est tiré de l'arabe « kif-kif. » Cette expression qui est synonyme de fatalisme et d'abdication devant le destin et les coups du sort est francisée et verbalisée, et devient « kiffe kiffe » du verbe « kiffer, » qui se traduit par aimer, prendre goût à une chose.

Dans un souci de dépassement des conclusions de chercheurs tels que Vivienne Méla ou Françoise Gadet qui réduisent l'influence de l'arabe (ou du berbère de Kabylie) au niveau lexical, nous avançons l'hypothèse de modifications dues à la reproduction en français de syntaxes arabes ou berbères. Dans une excellente étude sur l'influence des langues maternelles sur l'apprentissage du français, Makhoul et al ont mis en évidence les différences de systèmes linguistiques entre l'arabe, le berbère et le français. Ainsi, nous expliquent-ils « l'arabe classique est une langue à vocalisme pauvre (3 phonèmes) et à consonantisme riche (26 phonèmes) ».¹²⁷ Les trois voyelles existantes [á], [u] et [i]) ne sont pas des unités indépendantes, mais sont des marques apposées de part et d'autre des consonnes. Ainsi « mourousi » et « marasa » auront la même transcription « mrs » et seule la distribution des marqueurs vocaliques distinguera les deux mots. Makhoul et al. soulignent aussi la proximité du berbère « langue à vocalisme pauvre » (3 voyelles – au même titre que l'arabe – et deux semi-voyelles) « mais au consonantisme très riche » (38 phonèmes qui sont toutes des consonnes.) Les chercheurs concluent à une plus forte diversité des sons vocaliques en français, qui amènent les locuteurs arabophones ou berbérophones à importer dans la langue française la structure de leur langue maternelle. Ce phénomène est déjà illustré dans Le gône du Chaaba par cette succulente sortie du père Bouzid : « Tan a rizou, Louisa. Fou li fire digage di là, zi zalouprix. Li bitaines zi ba bou bour li zafas ! »¹²⁸ Dans Kiffe kiffe demain, cet « accent de bledard » (KDD 68) est la marque de la langue des adultes. Ainsi, lorsque Tante Zohra inscrit son fils au judo, elle fait référence au « gigot » tandis que Yasmina ne sort jamais sans son sac « vieuthon. » C'est Aziz l'épicier qui nous offre les exemples les plus accomplis de cette langue, lorsqu'il répond à ces clients : « Si

¹²⁷ L'intégralité de l'étude est disponible ici : <http://www.cahiers-pedagogiques.com/Influence-de-la-langue-maternelle.html>. Consulté le 12 janvier 2012.

¹²⁸ Le gône du Chaaba 50. « Tu as raison Louise. Il faut les faire dégager de là, ces saloperies. Les putains c'est pas bon pour les enfants.

vous prounez cridit sur cridit, on est toujours pas sourtis de la berge !! » (77) et lorsqu'ils amusent ces derniers depuis son comptoir : « L'institoutrice elle doumande à Toto » « Combien ça fait douze bouteilles de vin, à douze euros la pièce ? » Et il répond quoi le p'tit ? Il répond » Trois jours Madame... » (77).

Zsuzsanna Fagyal a analysé la prosodie particulière qui est la conséquence de cette prononciation, ainsi que les conditions de sa transmission à la jeune génération (Fagyal 2003). Le mot « bledard »¹²⁹ qui caractérise cet accent lui donne une coloration péjorative établissant une distance entre jeunes français d'origine immigrée et leurs parents qui n'ont pas réussi à maîtriser les arcanes de la prononciation française. Pourtant, l'influence de cet accent « bledard » sur les changements de tons affectés par les jeunes locuteurs du français de banlieue ont été mis en évidence par Zsuzsanna Fagyal et Isabelle Anzorgue. Françoise Gadet (1998) et Vivienne Méla (2000) attirent notre attention sur les phénomènes intonatoires, d'allongements ou de raccourcissement syllabique qui contribuent à « l'étrangeté » de la parole. Dans le français parlé standard, la rupture intonatoire (ascendante ou descendante) se fait au niveau de la dernière syllabe de la phrase prosodique. Au terme de l'analyse des courbes modulatoires d'une expression prononcée par deux locuteurs français et maghrébin, Fagyal a mis en évidence un allongement de la pénultième syllabe par le second sujet. Cette accentuation qui est fortement atypique en français est similaire « à l'intonation des phrases déclaratives dans les variétés occidentales de l'arabe maghrébin » (Fagyal).

L'influence de l'arabe ne s'arrête pas aux aspects lexicaux et toniques mais concerne aussi la syntaxe de la phrase. Une enquête réalisée par Zsuzsanna Fagyal entre 2000 et 2002 sur un échantillon de collégiens de La Courneuve a révélé une tendance à la photocopie, et des

¹²⁹ « Bledard » est composé de l'emprunt à l'arabe « bled » qui signifie la ville d'origine et qui désigne maintenant une petite ville ou un coin perdu. La suffixation en « ard » qui est généralement péjorative aide à désigner une personne fraîchement arrivée en France.

traductions littérales de l'arabe vers le français. Cet exemple tiré du roman de Faïza Guène illustre ce procédé de photocopie : « Il jouait le type compatissant mais c'était un mytho. Rien du tout. Il en avait rien à foutre de nous » (18). Le syntagme « rien du tout » qui apparaît comme une anomalie syntaxique dans le français écrit est une transcription littérale de l'expression arabe « Wallou » qui fait office dans cet énoncé d'intensificateur reprenant le sens de l'unité sémantique qui la précède pour la renforcer.

Cet inventaire des emprunts aux langues étrangères n'est certainement pas exhaustif, mais il atteste des multiples influences culturelles qui marquent et façonnent cette génération. Ce florilège linguistique est pleinement illustré par Faïza Guène qui multiplie les procédés lexicogénétiques. Cet ultime exemple illustre une langue où se mêlent métaphore et métonymies, vieil argot français et verlan suivi ou non de resuffixation et emprunts à l'arabe :

Ma mère, elle s'imaginait que la France, c'était comme dans les films en noir et blanc des années soixante. Ceux avec l'acteur beau gosse qui raconte toujours un tas de truc mythos à sa meuf, une cigarette au coin du bec. [...] la première chose qu'elle avait faite en arrivant dans ce minuscule F2, c'était de vomir. Je me demande si c'étaient les effets du mal de mer ou un présage de son avenir dans ce bled. (21)

Cette langue qui mêle dans un même élan des influences historiques et linguistiques extrêmement diverses constitue sans aucun doute l'un des signes les plus forts de la vitalité multiculturelle de la banlieue. Elle fonctionne comme un seuil, un entre-deux reliant des mondes en apparence en conflit, mais que tout relie. En ce sens, cette langue ainsi que le système social qui la sous-tend nous pousse à reconsidérer la place de la périphérie et de ses productions dans le débat national. Nous concluons cette partie sur les derniers mots du manifeste « Qui fait la France ? » en saluant toutes les initiatives qui tendent vers l'inclusion de ces formes culturelles métisses :

Nous, écrivains en devenir, ancrés dans le réel, nous nous engageons pour une littérature au miroir, réaliste et démocratique, réfléchissant la société et ses imaginaires en son entier. Nous, fils de France, issus d'ici, nous tournons aujourd'hui nos voix et nos plumes vers la nation en nous levant comme un seul homme, comme une seule encre.

Ensemble, nous existons.

Ensemble nous existons...¹³⁰

¹³⁰ <http://www.quifaitlafrance.com/content/view/45/1/>. Consulté le 5 février 2012

CONCLUSION

Dans ce travail, nous avons cherché à interroger la banlieue, cet espace protéiforme solidement ancré dans les préoccupations et questionnements contemporains. Notre objectif affiché était de prouver l'ancrage de ces territoires, de leurs habitants et de leurs productions littéraires dans l'espace hexagonal. Nous avons voulu démontrer que cet espace qui subsiste dans les imaginaires comme le territoire par excellence de l'étrange(r) est en fait le laboratoire de nouvelles identités françaises hybrides et multiculturelles. En nous appuyant sur l'analyse de supports de communication et sur les apports de la théorie du quotidien, de la géographie féministe, de la sociolinguistique et des études postcoloniales, nous avons poussé le lecteur de ce travail à s'interroger sur la distance réelle qui existe entre la banlieue et le reste du territoire français.

Quel bilan peut-on tirer de cette entreprise ?

Les romans étudiés présentent des personnages et des habitudes qui sont sans équivoque ancrés dans une culture française, tout en la teintant de nuances et d'influences qui reflètent la diversité du bouillon culturel et humain que sont les périphéries des villes françaises. Les textes de Guène, Imache, Mahany et Sebbar s'inscrivent dans des traditions littéraires et culturelles hexagonales en les élargissant à de nouveaux apports. Face aux réflexes de repli qu'entraîne leur entreprise, ces auteurs apportent l'assurance de leur respect d'un fond culturel qu'elles n'entendent pas remettre en cause, mais dont elles comptent mettre en évidence la multiplicité.

Nous avons souligné les images qui hantent l'évocation de la banlieue, ainsi que son étroite association avec le désordre et le danger. Ces associations ne sont ni inhérentes à notre époque, ni liées à la composition démographique actuelle de la banlieue, car elles accompagnent les représentations de la périphérie depuis ses débuts. Dans Splendeurs et misères des courtisanes, Balzac attire l'attention de ses lecteurs sur « l'affreuse ville des Batignolles » (25)

une banlieue morne qui contraste vivement avec « les charmants bois qui sont autour de Paris, à Boulogne, Vincennes, Romainville ou Ville-d'Avray » (32). La périphérie est déjà un espace de dépréciation chez Daudet dont le narrateur du Petit Chose qui vient d'échouer dans la poésie, atterrit dans un misérable théâtre de banlieue qui symbolise sa dégringolade sociale. La banlieue française du 19^{ème} siècle est un espace enserrant les grandes villes qui y rejettent leurs déchets industriels et humains. Ainsi Zola s'arrête sur « la ceinture de ruines » qui étend sa désolation au seuil de Paris et des grandes cités. Le narrateur du Capitaine Burle évoque avec dégoût « l'écume » que Paris entretient à son bord :

Des tas de décombres, des trous à fumier où des tombereaux vident des immondices, des clôtures à demi arrachées, des carrés de jardins maraîchers dont les légumes poussent dans les eaux d'égout, des constructions branlantes, faites de terre et de planches, qu'un coup de pioche enfoncerait

Le promeneur est épouvanté à la vue de « l'ordure humaine » enguenillée qui grouille dans ces espaces et il ne peut retenir sa déception devant cette image qui noie sous la saleté tous ses fantasmes sur la capitale.

Cette peur du vice, de l'envahissement et de la contagion subsiste à notre époque, et se double d'une peur de dissolution culturelle. En effet, les interrogations identitaires liées aux vagues migratoires qui ont trouvé refuge dans ces territoires se sont rajoutées aux problématiques sociales et urbaines. Les travaux de Patrick Champagne et de Mathieu Rigouste ont permis de mettre en évidence la systématité des éléments de langage dans le traitement médiatique de la banlieue. L'analyse d'articles issus de divers organes de presse ainsi que l'étude du discours politique autour de ces espaces a révélé la rhétorique qui sous-tend leur évocation. La banlieue y apparaît comme un espace dangereux qui abrite des populations qui refusent de se fondre dans le moule communautaire. Les dérives religieuses, les incivilités quotidiennes et les violences des émeutes sont fortement relayées par les médias et renforcent l'idée de zones de non-droit

réfractaires au projet national. C'est un terrain qui est parlé à l'intérieur des champs lexicaux de la destruction, de la contamination et de la maladie. Cette rhétorique pollue les représentations courantes et peignent de cet espace un portrait dans lequel les résidents eux-mêmes peinent à se reconnaître.

En réaction à ces discours qui disent la banlieue du dehors, les écrivaines de ce corpus se sont fixées comme double objectif de dire leur territoire dans sa banalité, et de démontrer l'attachement de leurs protagonistes à une identité française multiple. L'écriture substitue ainsi habilement la peinture du quotidien aux représentations et à l'exceptionnalité des événements. Dans Espèces d'espace, Perec attire notre attention sur le paradoxe d'un quotidien qui devient opaque à force d'être trop évident : « Ce que nous appelons quotidienneté n'est pas évidence, mais opacité, une forme de cécité, une manière d'anesthésie » (Quatrième de couverture). Dans le cas de la banlieue, cette réflexion prend un double sens qui éclaire l'entreprise de ces écrivaines. Perec dénonce la cécité dans laquelle nous ont plongés les automatismes et l'éternelle répétition des événements. Pour le sociologue, seule l'écriture et l'interrogation de ces habitudes sont à même de venir à bout de l'opacité de l'habitude. Ce parallèle est extrêmement saillant pour la banlieue en ce sens que cet espace est enfermé dans des préconceptions que l'on peut comparer aux automatismes perequiens. L'écriture du quotidien de la banlieue apparaît comme une alternative saine afin de lever le voile qui s'est abattu sur la périphérie. Les héroïnes de ces romans poussent le lecteur à ne plus penser l'identité et le territoire en termes de catégories fixes qui sont le fruit de perceptions. Elles l'invitent à suivre leur cheminement dans la cité et à faire avec elle l'inventaire de leurs mouvements. Ainsi, les pérégrinations de Doria, Malika et Shérazade dévoilent leurs modalités d'occupation de l'espace ; Dalila et Shérazade nous renseignent sur la réalité des relations intergénérationnelles et plus particulièrement sur les

rapports mère-fille. Les généralisations qui voient dans les femmes issues de l'immigration des victimes d'un système patriarcal sont mises à mal par la complexité des relations dans les couples Dalila/Fatima, Sabrina/Safia et Doria/Yasmina. Ce dernier tandem surtout retient l'attention par l'effort concerté que déploient mère et fille afin de s'aménager un espace identitaire commun au-delà des différences engendrées par leurs référents culturels distincts. Dalila et Shérazade nous ont permis de nous arrêter un instant sur la fugue qui apparaît comme un phénomène récurrent de ce corpus. Azouz Begag et Abdelatif Chaouite ont mis en évidence la quête identitaire et le désir de rupture formelle qui au-delà du seul impératif économique sous-tendait le désir migratoire des ascendants. Nous avons interprété le motif de la fuite dans ces textes comme la réalisation par les enfants du rêve migratoire parental qui a échoué dans le cul-de-sac des HLMs. En s'extrayant de la cité, les filles tentent de se créer hors de ses murs, le « rêve de France » qui a échappé à leurs parents. L'examen des modalités de transmission culturelle a permis de mettre en lumière leur complexité, ainsi que le dense maillage d'éléments importés des cultures d'origines et ceux puisés dans la société française. Ce maillage fait de ces protagonistes de véritables métisses culturelles. Cette hybridité trouve son ancrage dans le terreau culturel français, tout en s'enrichissant des influences familiales et de celles du groupe. En ce sens, la banlieue devient véritablement un laboratoire pour de nouvelles identités dont Shérazade, Doria, Dalila et leurs amis sont les porteurs.

En lien avec ces nouvelles formes identitaires, nous avons analysé la langue qui constitue l'une des manifestations les plus saillantes de ce métissage. Une fille sans histoire a permis de mettre en évidence les processus d'écriture, ainsi que la diffraction des voix qui témoignent du projet scriptural. La mémoire et l'écriture permettent à Tassadit Imache de rassembler les fragments d'une histoire individuelle afin de la replacer dans la grande histoire collective. Lil est

l'incarnation physique des rapports troubles entre la France et ses anciennes colonies. La remémoration des traumatismes d'une vie marquée par les silences des hommes et ceux de l'histoire appelle à une réflexion sur les pages manquantes de l'histoire collective. Cet examen de l'écriture et des pratiques langagières dans les textes a aussi donné lieu à un questionnement sur l'inclusion de ce corpus dans le canon littéraire français. Bien que ces textes soient ancrés dans des problématiques françaises, nous avons mis en évidence l'étroite association avec les origines ethniques de leurs auteurs qui compliquent leur acceptation dans le corpus national. En relation avec ces questions de réception et de circulation, nous voudrions nous pencher dans des travaux à venir sur des initiatives telles que le « Bondy Blog » ou le collectif « Qui fait la France ? » Ces groupes développent des procédés d'autoédition sur des supports multimodaux qui sont une alternative sérieuse à la pression éditoriale mise en évidence par Rachid Djaidani ou Faïza Guène.

Enfin, l'étude du truculent Kiffe kiffe demain a révélé les particularités du français contemporain des cités qui caractérise tout un pan de la littérature de banlieue. Nous avons mis en lumière les particularités de ce langage fait de détournements, de torsions et d'emprunts aux langues étrangères. En relation avec le développement de ce langage, nous aimerions poser la question de son devenir. Doit-on joindre les rangs de ceux qui, comme Jean-Pierre Goudaillier, pensent que cette variété illustre des identités plurielles et doit être reconnue comme une langue nationale, ou doit-on plutôt favoriser les avis d'Azouz Begag, d'Alain Bentolita et de tous ceux qui pensent qu'elle constitue un facteur de division. Pour ces derniers, ce parler des cités est aussi l'illustration de l'échec de la République à produire un citoyen doté des moyens de communication collectifs. Pour Azouz Begag qui est lui-même issu de l'immigration, la

reconnaissance de cette variété est une « positivation abusive » qui surimpose une discrimination linguistique à une situation socio-économique déjà précaire.

Nous voudrions apporter un début de réponse à ces questions en recentrant cette pratique langagière à mi-chemin des positions défendues par ces deux camps. L'examen de ces textes et l'analyse des travaux de Cyrille Trimaille ou Zsuzsanna Fagyal nous permettent d'avancer l'hypothèse d'un bilinguisme solidement installé chez ces locuteurs. Les cas extrêmes de monolinguisme illustré par le personnage d'Ousmane dans Kiffer sa race, n'apparaissent pas comme étant la norme. Il semble que la plupart des protagonistes aient la capacité de naviguer d'un code linguistique à un autre, comme Doria qui fait attention à son langage devant Mme Burlaud. Au terme d'une enquête de deux ans dans un collège de la banlieue parisienne, Zsuzsanna Fagyal a conclu à l'existence de compétences linguistiques partagées selon les situations d'élocution. Selon Fagyal, « les manifestations de compétence sont largement incompatibles avec l'idée d'un français défectueux si souvent attribué à ces élèves. » Les variations à la norme qui ont été relevées chez ces lycéens de banlieue ne comportent pas d'écarts considérables avec des relevés pris hors des murs de la cité. En partant de ces conclusions, nous voudrions interroger le futur de cette variété, ainsi que son potentiel à illustrer pleinement la pluralité identitaire de ses locuteurs.

Nous avons entrepris ce travail dans l'espoir de débusquer les racines d'une division qui nous paraissait déplacée. La banlieue ne constitue pas un territoire d'outre-ville, elle est part intégrante de la marche de la cité et ne saurait être oblitérée dans l'analyse de son évolution. Ces écrits témoignent de l'inclusion de la banlieue dans l'espace hexagonal, et de son recentrement dans le débat national selon les termes de ses résidents. Nous espérons que ces quelques pages ont eu l'effet escompté.

BIBLIOGRAPHIE

Textes du corpus

Guène, Faïza. Kiffe kiffe Demain. Paris : Hachette, 2004.

Imache, Tassadit. Une fille sans histoire. Paris : Calmann Levy, 1998.

Mahany, Habiba. Kiffer sa race. Paris : JC Lattes, 2008.

---. Petite Malika. Paris : JC Lattes, 2010.

Sebbar, Leïla. Fatima ou les Algériennes au square. Paris : Stock, 1981.

---. Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts. Paris : Stock, 1982.

Articles de Journaux

Barbier, Christophe. « Pourquoi la France brûle ? » L'Express. [Paris] 10 Nov. 2006.

Chrisafis, Angelique. « High Riser. » The Guardian. [London] 5 Jun. 2008.

Daum, Pierre. « La mise au poing de Rachid Djaïdani » Libération. [Paris] 20 Juil. 2006.

Durand, Jacky. « Les viols collectifs ne sont pas plus nombreux que jadis. » Libération. [Paris] 02 Mar. 2005.

Dussart, Eric « La génération qu'on ne contrôle pas. » La Voix du Nord. [Lille]. 05 Nov. 2005.

G., Jean-François. « Bagdad ! » La Voix du Nord. [Lille]. 06 Nov. 2005.

Morrison, Don. « The Death of French Culture: In Search of Lost Time. » Time. [New York] 21 Nov. 2007.

Piquard, Alexandre. « Pourquoi les journalistes utilisent le mot "émeutes" » Le Monde. [Paris] 27 Oct. 2006.

Rioufol, Ivan. « Ce que révèlent les intifadas à la française. » Le Figaro. [Paris] 20 Oct. 2010.

Simones, J.-M. « Ces nuits qui ont fait trembler Clichy » L'Express. [Paris] 03 Nov. 2005.

Touranceau, Patricia. « Florence Rey n'a pas de «circonstances atténuantes. » Libération. [Paris] 30 Sep. 1998.

Truong, Fabien. « Le jeune de banlieue n'existe pas. » Libération. [Paris] 11 Avr. 2010.

Weynants, Emilie. « Christian Lambert, le nouvel homme de Sarkozy en Seine-Saint-Denis ». L'Express. [Paris] 08 Avr. 2010.

Ouvrages consultés et cités

Abdelkrim-chik, Rabia. « Les femmes exogames : Entre la loi de Dieu et les droits de l'homme » in L'Islam en France : Islam, état et société. Ed. Bruno Etienne. Paris: CNRS, 1991.

Alba Amoia. No Mothers we! Lanham: University Press of America, 1991

Amara, Fadela. Ni Putes, Ni Soumises. Paris : La découverte; Poche Essais, 2004.

Amorim, Marilia. « La ville comme un autre et l'autre de la ville » in Images et discours sur la banlieue. Marilia Amorim (Ed). Paris : Eres, 2002.

Anzorgue, Isabelle. « Du bledos au toubab'. De l'influence des langues africaines et des français d'Afrique dans le parler urbain de jeunes lycéens de Vitry-sur-Seine. » in Le Français en Afrique, Bulletin du Réseau des Observatoires du Français Contemporain en Afrique Noire 21 (2006) : 59-68.

Appiah, Kwame Anthony. « Is the Post- in Postmodernism the Post- in Postcolonial? » in Critical Inquiry 17.2 (Winter 1991): 336-357.

Assiba D'Almeida, Irene. Francophone African Women Writers: Destroying the Emptiness of Silence. Gainesville : University Press of Florida, 1994.

Aubrun, Juliette. « Les transformations du discours hygiéniste dans la banlieue républicaine de Paris (1890-1910) ». Villes en crise? Les politiques municipales face aux pathologies urbaines, (fin XVIIIe - fin XXe siècle). Marec, Y (Ed). Paris : Créaphis, 2005.

Augé, Marc. Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la Surmodernité. Paris : Le Seuil, 1992.

Azab. Lamiss. « Jeunes musulmans en banlieue parisienne : itinéraires croisés. » Commission Islam et Laïcité. 23 Nov. 2007. Conférence.

Bachelard, Gaston. La Poétique de l'Espace. Paris: Presses Universitaires de France, 2001.

Bachmann, C et Basier, L. Mise En Images D'une Banlieue Ordinaire. Paris : Syros alternatives, 1989.

Balibar, Etienne. « La forme nation: histoire et idéologie » in Race, Nation, Classe E. Balibar and Wallerstein (Eds.). Paris: La Découverte, 1997.

- Barnes, Betsy. The pragmatics of left detachment in spoken standard French. Amsterdam: John Benjamins, 1985
- Bastie, Jean. La croissance de la banlieue parisienne. Paris : Presses Universitaires de France, 1964.
- Bauche, Henri. Le langage populaire. Paris : Payot, 1951.
- Baudelaire, Charles. Le Spleen de Paris: petits poèmes en prose. Paris: Gallimard, 2006.
- Bauman, Zygmunt. « From Pilgrim to Tourist or a Short History of Identity. » in Questions of Cultural Identity. Paul Du Gay and Stuart Hall (Eds). London: Sage, 1996.
- Begag Azouz. « La place de l'immigré dans la société française » in Der Kinder der immigration. Von Ernspteter Ruhe (Ed). Wurzburg: Konigshausen and Neumann, 1999.
- Begag, Azouz et Chaouite, Abdellatif. Écarts d'identité. Paris : Éditions du Seuil, 1990.
- Belbahri, Abdelkader. Immigration et situations postcoloniales : le cas des Maghrébins en France. Paris : L'Harmattan, 1987.
- Belil, Samira. Dans l'enfer des Tournantes. Paris : Flammarion, 2003.
- Ben Jelloun, Tahar. Les raisins de la galère. Paris : Fayard 1996.
- Bensmaïa, Reda. Experimental Nation or the Invention of the Maghreb. Princeton: Princeton University Press, 2003.
- Berque, Augustin. La Maîtrise de la Ville. urbanité française, urbanité nippone. Paris : École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1994.
- . Écoumène. Introduction à l'Etude des Milieux Humains. Paris: Belin, 2001.
- . Dictionnaire de la Géographie et de l'Espace des Sociétés. Jacques Lévy et Michel Lussault (Eds). Paris: Editions Belin, 2003.
- Beriss, David. Black Skins, French Voices: Caribbean Ethnicity and Activism in Urban France. Boulder, Colo.; Oxford: Westview, 2004.
- Beti, Mongo. Ville cruelle. Paris : Présence Africaine, 1971.
- Beauvoir, Simone de. Le Deuxième sexe. Paris : Éditions Gallimard, 1976.
- Beyala, Calixthe. Le roman de Pauline. Paris: Albin Michel, 2004.
- Bhabha, Homi K. The Location of Culture. London: Routledge, 1994.

- Billiez, Jacqueline et *al.* « Parlers intragroupaux de filles et de garçons : petits écarts dans les pratiques, grand écart symbolique. » in Cahiers du français contemporain 8 (2003) : 163-193.
- Blanche-Benveniste, Claire. Approches de la langue parlée en français. Paris : Ophrys, 1997.
- Bochet, Béatrice and Racine, Jean-Bernard. « Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse. » in Géocarrefour 77.2 (2002) : 117-132.
- Bonn, Charles. « L'autobiographie maghrébine et immigrée entre émergence et maturité ou l'énigme de la reconnaissance » in Littératures autobiographiques de la francophonie, M. Mathieu (Ed). Paris : L'Harmattan, 1994.
- . « La littérature de jeunesse maghrébine ou immigrée: quelques paramètres d'une émergence. » in Itinéraires et Contacts de cultures 31 (2002).
- Bonn, Charles and Naget, Khadda. La Littérature Maghrébine de Langue Française . Paris : Edicef-Aupelf, 1996.
- Bourdieu Pierre. « Effets de Lieu » in La Misère du Monde. Bourdieu Pierre (Dir). Paris : Editions du Seuil, 1998.
- . Ce que parler veut dire : L'économie des échanges linguistiques. Paris : Fayard, 1982.
- . Langage et Pouvoir Symbolique. Paris : Seuil, 2001.
- . « Une classe objet. » in Actes de la recherche en science sociales.17.1 (1977) : 2-5
- Buratto, Manuela. L'oralité littérisée chez Queneau. Berlin : Grin Verlag, 2009.
- Caubet, Dominique. « Métissages linguistiques ici (en France) et là-bas (au Maghreb) » in VEL-Enjeux 130 (2002) :117-132.
- Champagne Patrick. « La construction médiatique des « malaises sociaux. » in Actes de la recherche en sciences sociales 90 (1991) : 64-75.
- Chanet, Jean-François. L'école républicaine et les petites patries. Paris : Aubier Montaigne, 1996.
- Chapman, Herrick. Race in France: Interdisciplinary perspectives on the politics of difference. Oxford: Bergham Books, 2004.
- Chevillot, Frédérique. « Beurette suis et beurette ne veux pas toujours être: entretien d'été avec Tassadit. Imache » in French Review 71.4 (1998) : 632-644.

- Chimo. Lila dit ça. Paris : Plon, 1996.
- Chraïbi, Driss. Les Boucs. Paris : Gallimard, 1955.
- Certeau, Michel de. L'invention du quotidien / 1, Arts de faire. Paris : Gallimard, 1998.
- Clément, Murielle. Relations familiales dans les littératures françaises et francophones des XXe et XXIe siècles. Paris: L'Harmattan, 2008.
- Colonna, Vincent. « L'Autofiction. Essai sur la fictionalisation de soi en littérature. » Diss. EHESS, 1989.
- . Autofiction et autres mythomanies littéraires. Auch: Tristram, 2004.
- Coquery-Vidrovitch, Catherine. « Histoire des villes d'Afrique noire » in Processus d'urbanisation en Afrique. Coquery-Vidrovitch (Ed). Paris : L'Harmattan (1988).
- Corbin Alain. Le Miasme et la jonquille: l'Odorat et l'imaginaire social XVIII^e-XIX^e siècle. Paris : Aubier Montaigne, 1982.
- Cosgrove, Denis. Social Formation and Symbolic Landscape. London and Cambridge : Cambridge University press, 1984
- Coutras, Jacqueline. Crise urbaine et espaces sexués. Paris: Armand Colin, 1996.
- Crystal, David. A Dictionary of Language and Languages. London: Puffin, 1995.
- Daly, Ann. Inventing Motherhood. London: Burnett Books, 1982.
- Darrieussecq, Marie. « L'autofiction, un genre pas sérieux » in Poétique 107 (1996) : 369-380.
- Dauge-Roth, Alexandre. « Quelles espèces d'espaces pour Les passagers du Roissy-Express ? Lectures de la banlieue comme lectures du quotidien » in *French Literature in/and The City*. French Literature 24 (1997): 153-170.
- Denefle, Sylvette (ed). Utopies féministes et expérimentations urbaines. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2008.
- Derderian, Richard. North Africans in Contemporary France: Becoming visible. Hampshire : Palgrave, 2004.
- Dikec, Mustafa, The Badlands of the Republic : Space, Politics and Urban Policy. London: Blackwell Publishing, 2007.
- Djaout, Tahar. « L'expression 'Beur ' : Esquisse d'une littérature » in Actualité de l'émigration (Mar 1987).

- Doran, Meredith. « Negotiating between Bourge and Racaille : Verlan as youth identity practice in Suburban Paris » in Negotiation of Identities in Multilingual Context. Pavlenko and Blackledge (Eds) Clevedon: Multilingual Matters. 2003.
- Doubrovsky, Serge. Fils. Paris : Galilée, 1977.
- Dowler, Lorraine. Gender and landscape: Renegotiating morality and space. London: Routledge, 2005.
- Downing Christine. The long journey home - re-visioning the myth of Demeter and Persephone for our time. Boston : Shambala publications, 1994.
- Dubet, François. La Galère : Jeunes en survie. Paris : Fayard, 1995.
- Dubois, Jacques. Les Romanciers du réel de Balzac à Simenon. Paris : Seuil, 2000.
- Duncan, James. The City as Text: The Politics of Landscape Interpretation in the Kandyan Kingdom. London : Cambridge Human Geography, 2005.
- Duchêne, Nadia. « Langue, immigration, culture : paroles de la banlieue française. » in Meta : Journal des traducteurs 47.1 (2002).
- Duras, Marguerite. L'Amant. Paris : Les Editions de minuit, 1984.
- . Barrage contre le Pacifique. Paris : Gallimard, 1950.
- . Le Camion. Paris : Les Éditions de Minuit, 1977.
- Errel, Unut. «Reconceptualizing Motherhood : Experience of migrant women from Turkey living in Germany » in The transnational Family : New European Frontiers and Global Network. Bryceson and Vuorela (Eds). Oxford : Berg, 2002.
- Fagyal, Zsuzsanna. « La Prosodie du français populaire des jeunes : Traits héréditaires et novateurs in Le Français aujourd'hui 143 (2003).
- Fell, Allison S. Liberty, Equality, Maternity. Oxford: University of Oxford Press, 2003.
- Frégier, Honoré Antoine. Des classes dangereuses de la population dans les grandes villes et des moyens de les rendre meilleures. Paris : JB Bailliere, 1840.
- Freedman, Jane and Tarr, Carrie. Women, immigration and identities in France. London : Oxford, 2000.
- Gadet, Françoise. Le Français populaire. Paris : Presses Universitaires de France, collection Que sais-je, 1992.
- Galligani, Stéphanie. « Apprendre le français comme condition d'intégration de

- l'étranger en France » in La Langue et l'Intégration des Immigrants. James Archibald et Jean-Louis Chiss (Eds) Paris: L'Harmattan, 2007.
- Gasparini, Philipe. Est-il je ? Roman autobiographique et autofiction. Paris : Seuil, 2004.
- Gauchet, Marcel. La Révolution des droits de l'homme. Paris : Gallimard, 1985.
- Geesey Patricia. « Balancing acts : family and integration in the fiction of Franco-Maghrebi women writers » in Immigrant narratives in contemporary France. Irand and Proulx (Eds). Westport : Greenwood Press, 2001.
- Genestier, Pierre. « La banlieue au risque de la métropolisation » in Le Débat 80 (1994).
- Glad, John. Literature in Exile. North Carolina: Duke University Press, 1990.
- Goerg, Odile. « Domination coloniale, construction de « la ville » en Afrique et dénomination » in Afrique et Histoire 5 (2006) : 15-45.
- Goudaillier, Jean-Pierre. Comment tu tchatches! Dictionnaire du français contemporain des cités Paris : Maisonneuve et Larose, 1997.
- . « De l'argot traditionnel au français contemporain des cités. » in La Linguistique 38 (2002) : 5-24
- Grosjean, Michèle. L'espace urbain en méthodes. Paris : Parenthèses, 2001.
- Guiraud, Pierre. L'argot. Paris : Presses Universitaires de France, 1963.
- Hall, Stuart, et al. Policing the Crisis: Mugging, the State and Law and Order. London : Macmillan, 1978.
- Hargreaves, Alec G. « A Deviant Construction: The French Media and the Banlieues » in New Community 22 (2006): 607-618.
- . Immigration and Identity in beur fiction : Voices from the North African Community in France. Oxford and New York : Berg, 1997.
- . « La littérature issue de l'immigration maghrébine en France : une littérature mineure? » in Charles Bonn (Ed) Littératures des Immigrations. Paris: L'Harmattan, 1995.
- . « Perceptions of Ethnic Difference in Post-War France », in Susan Ireland and Patrice J. Proulx (Eds) Immigrant Narratives in Contemporary France. London: Greenwood Press, 2001.
- .
Hargreaves, Alec G. and McKinney, Mark (eds.), Post-Colonial Cultures in France, London and New York: Routledge, 1997.

- Hazoume, Paul. Doguicimi, Paris : L'Harmattan, 1987.
- Heidegger, Martin. Poetry, Language and Thought, New York : Harper and Row, 1971.
- Hillier, Bill. The Social Logic of Space. Cambridge: Cambridge University Press.1984.
- Hirsh Marianne. The Mother Daughter Plot. Bloomington : Indiana University Press, 1989.
- Hoek, Leo. La Marque du titre. La Haye : Mouton, 1981
- Horvath, Christina. Le Roman Urbain Contemporain en France. Paris: Presses Sorbonne Nouvelle, 2007.
- Huggan, Graham. The Postcolonial Exotic : Marketing the Margins. London: Routledge, 2001.
- Huston, Nancy and Sebbar, Leila. Lettres Parisiennes : Histoires d'Exil. Paris : Editions J'ai Lu, 1999.
- Imache Tassadit. « Écrire tranquille? » in Esprit (Dec. 2001) : 35-53.
- Ireland, Susan. « Writing at the Crossroads: Cultural Conflict in the Work of Beur Women Writers » in French Review 68.6 (1995): 1001-1033.
- Irigaray, Luce. Le corps à corps avec la mère. Montréal: Eds de la Pleine Lune, 1981
- . Sexes et parentés. Paris : Éditions de Minuit, 1987.
- Irving, Katrina. Immigrant Mothers, Narrative of Race and Maternity. Urbana: University of Illinois Press, 2000.
- Kaplan, Ann. Motherhood and Representation: The Mother in popular culture and melodrama. New-York : Routledge, 1992.
- Kalouaz, Ahmed. « Des écrivains à part ». in Actualité de l'émigration (Jan 1987).
- Keaton, Tricia Danielle. Muslim Girls and the Other France. Bloomington: Indiana University Press, 2006.
- Kelly, Debra. Autobiography and Independence : Selfhood and Creativity in North African Postcolonial Writing in French. Liverpool : Liverpool University Press, 2005
- Killian, Caitlin, North African Women in France. Stanford : Sanford University Press, 2006.
- Labov, William. Le Parler Ordinaire. Paris : Edition de Minuit, 1993.

- Lacoste-Dujardin, Camille. Yasmina et les autres de Nanterre et d'ailleurs. Filles de parents maghrébins en France. Paris: La Découverte, 1992.
- Lallaoui, Mehdi. Des Bidonvilles aux HLM. Paris : Syros, 1993.
- Lapeyronnie Didier. «Contre-monde. Imitation, opposition, exclusion » in Les Annales de la Recherche Urbaine 83-84 (1999)
- Laronde, Michel. Autour du Roman Beur : Immigration et Identité. Paris : L'Harmattan, 1993.
- . « Ethnographie et Littérature Décentrée » in Ethnology in French Literature, French Literature Series 23 (1996): 168-183.
- Larrier, Renée. Francophone Women Writers of Africa and the Caribbean. University Press of Florida, 2000.
- Lecarme, Jacques, et Lecarme-Tabone, Eliane. L'Autobiographie. Paris : A. Colin, 1997.
- . « L'autofiction : un mauvais genre ? » Colloque de Nanterre. 1992
- Lefebvre, Henri. La production de l'espace. Paris : Anthropos, 2000.
- Lejeune, Philippe. Le Pacte Autobiographique. Paris : Seuil, 1975.
- Lefkowitz, Natalie. Talking backwards, looking forwards: The French language game verlan. Tübingen : Gunter Narr, 1991.
- Lepoutre, David. Cœur de banlieue : Codes, rites et langages. Paris : Odile Jacob, 1997.
- . « Les reunois, i 'mangent du mafé : tensions interethniques et acculturation dans une jeunesse de banlieue » in Migrants-formation 109 (1997).
- Levi-Strauss, Claude. La Pensée Sauvage. Paris : Plon, 1962.
- Liebig, Etienne, Les pauvres préfèrent la banlieue. Paris: Michalon, 2010.
- Lionnet, Françoise. Post-Colonial Representations. Woman, Literature, Identity. Cornell University Press, 1995.
- Massey, Doreen. Human Geography Today. London: Polity Press, 1999.
- . Space, Place and Gender. Cambridge Polity Press, 1994.
- Massey, Doreen and Jess, Pat. A Place in the World: Places, Cultures and Globalization. New York: Oxford University Press, 1995.

- Maspero, François. Les passagers du Roissy-Express. Paris: Seuil, 1990.
- Mégret, Bruno. La Nouvelle Europe : Pour la France et l'Europe des Nation. Paris : Les Editions Nationales, 1998.
- Méla, Vivienne. « Verlan 2000. » in Langue Française 114 (1997).
- Memmi, Albert. Portrait du décolonisé arabo-musulman et quelques autres. Paris : Gallimard, 2004.
- Merriman, John M. Aux marges de la ville : Faubourgs et banlieues en France 1815-1870. Paris: Seuil, 1994.
- Milliot, Virginie. « Ville Fragile et Paroles Vives : Notes sur le rôle de l'oralité dans le contexte des banlieues-mondes » in Littérature orale. Paroles vivantes et mouvantes. J.B. Martin et N. Decourt (Eds). Presses Universitaires de Lyon, 2003
- Minh-Ha, Trinh T. When the Moon Waxes Red. New York: Routledge, 1991.
- . Woman, Native, Other : Writing Postcoloniality and Feminism. Bloomington: Indiana UP, 1989.
- Monk, Janice. « Gender in the Landscape : Expressions of Power and Meaning» in Inventing Places : Studies in Cultural geography. Anderson K. and Gale, F (Eds). Melbourne : Longman Cheshire, 1992.
- Mounin, Georges. Dictionnaire de la Linguistique. Paris : Presses Universitaire de France, 1974.
- Mucchielli, Laurent. Le Scandale des «Tournantes», Discours Médiatiques et Contre-enquête Sociologique. Paris : Editions La Découverte, 2005.
- Nasta, Susheila. Motherlands: Black Women's writing from Africa, the Caribbean and South Asia. London : The Women's Press United, 1991.
- Nieser, Myriam. Le Verlan – règles et usages. Berlin : Hausarbeit, 2005.
- Noiriel, Gérard. Atlas de l'Immigration en France: Exclusion, Intégration. Paris: Éditions Autrement, 2002.
- Ouellette-Michalska, Madeleine. Autofiction et dévoilement de soi. Montréal : XYZ, 2007.
- Perec, Georges. Espèces d'espaces. Paris : Editions Galilée, 1974.
- . Perec, Georges. Récits d'Ellis Island : histoires d'errance et d'histoire. Paris : INA/ Ed. du Sorbier, 1980.

- Pratt, Mary Louise. « Arts of the Contact Zone » in Profession (91) : 33-40.
- Queneau Raymond. Les Fleurs Bleues. Paris : Gallimard, 1965
- Ramond-Jurney. Florence, Voix/es libres : Maternité et Identité dans la littérature Antillaise. Bingham: Summa Publications, 2006.
- Raissiguier, Catherine. « Troubling Mothers: Immigrant Women from Africa in France. » in Jenda: A Journal of Culture and African Women Studies 4 (2003).
- Reek, Laura. Writerly Identities in Beur Fiction and Beyond. New York : Lexington, 2011
- Renan, Ernest. Qu'est-ce qu'une nation et autres écrits politiques. Paris : Imprimerie Nationale, 1996.
- Rey, Henry. La peur des banlieues. Paris : Les Presses de Sciences Po, 1996.
- Rich, Adrienne. Of woman Born: Motherhood as Experience and Institution. New-York : Norton, 1986.
- Ricou Xavier. L'Iconographie du Sénégal Colonial. Paris : Éditions Riveneuve, 2007.
- Rigouste, Mathieu. « Les maux pour parler de la banlieue » in Hommes et Migrations 1252 (nov-dec 2004) : 74-81. Online.
- Robbe-Grillet, Alain. Le miroir qui revient. Paris : Les Editions de Minuit, 1985.
- Rose, Gillian. Feminism and Geography. The limits of Geographical Knowledge. Cambridge : Polity Press, 1993.
- Rosello, Mireille. « North African Women and the ideology of modernization: From bidonvilles to cités de transit and HLM » in Immigration, 'Race' and Ethnicity in Contemporary France. Hargreaves, Alec G. and McKinney, Mark (Eds). London and New York: Routledge, 1997.
- Rothe, Arnold. « Les Maghrébins en France, les Turcs en Allemagne » in Der Kinder der Immigration, Studien zur Literatur und Geschichte des Maghreb, Band 4. Wursburg : Königstein and Neumann, 1999.
- Rye, Gill. Women's Writing in Contemporary France. Manchester University Press, 2002.
- Said, Edward. Culture and Imperialism. London : Vintage, 1994.
- . «The mind of winter : Reflections of life in exile » in Harper's Magazine. (Sept 1984) :49-55

- Saigal, Monique. « Comment peut-on créer un nouveau langage féminin aujourd'hui » in Thirty Voices in the Feminine. Bishop, Michael (Ed).. Amsterdam: Editions Rodopi, 1996.
- Saint-Martin, Lori. « Le nom de la mère : Le rapport mère-fille comme constant de l'écriture au féminin. » in Women in French Studies 6 (1998): 76-91.
- Sebkhi, Habiba. « Une littérature 'naturelle' : le cas de la littérature 'beur'. » in Itinéraires et contacts de cultures 27.1 (1999).
- Sedel, Julie. Les Médias et la Banlieue. Paris : Le Bord de l'Eau, 2009.
- Segal, Lynne. « In Praise of Theory: The Case for Women's Studies » in Feminisms. Sandra Kemp and Judith Squires (Eds). London : Oxford, 1998.
- Sembène, Ousmane. Les Bouts de bois de Dieu. Paris: Presses Pocket, 1971.
- Schnapper, Dominique. La France de l'intégration : sociologie de la nation en 1990. Paris : Gallimard, 1991.
- Scott, John W. The politics of the veil. Princeton University Press, 2007.
- Shohat Ella and Robert Stam. Multiculturalism, Postcoloniality, and Transnational Media. New Brunswick: Rutgers University Press, 2003
- . Unthinking Eurocentrism: Multiculturalism and the Media. New York: Routledge, 1994.
- Silverman, Maxim. Deconstructing the Nation. London and New York: Routledge, 1992.
- . Race, discourse and power in France. London: Avebury, 1991.
- Silverstein, Paul A. Algeria in France: transpolitics, race, and nation, New anthropologies of Europe. Bloomington: Indiana University Press, 2004.
- Spain, Daphne. Gendered Spaces. Chapel Hill: University of North Carolina Press, 1992.
- Staub, Susan. The Literary Mother. North Carolina: Mc Farland and Company Inc, 2007.
- Stora, Benjamin. La gangrène et l'oubli. La mémoire de la guerre d'Algérie. Paris : La Découverte, 1998.
- Stovall, Tyler Edward. « From Red Belt to Black Belt: Race, Class, and Marginality in Twentieth-Century Paris » in The Color of Liberty: Histories of Race in France. T. E. Stovall and S. Peabody (Eds). Durham: Duke University Press, 2003.
- Sourdod, Marc. « L'argotologie : entre forme et fonction. » in La linguistique 38 (2002): 25-39.

- Souza, Pascale de. « De l'errance à la dé(sap)partenance: Journal "Nationalité: Immigré(e)" de S. Boukhedenna. » in French Review 75.1 (2001) 94-109.
- Talahite, Anissa. « Constructing Spaces of Transition: "Beur" Women Writers and the Question of Representation. » in Women, Immigration and Identities in France. Jane Freedman and Carrie Tarr (Eds). Oxford: Oxford International Publishers, Ltd., 2000. 103-120.
- . «Odaliques et Pacotille: Identity and Representation in Leïla Sebbar's Shérazade: 17 ans, brune, frisée, les yeux verts.» in Nottingham French Studies 37(2) 1998.
- Tarr, Carrie. Reframing Difference: Beur and Banlieue filmmaking in France. Manchester University Press, 2005.
- Thiam, Awa. La parole aux Négresses. Paris : Denoël, 1978.
- Thomas, Dominic. Colonialism, Immigration and Transnationalism. Bloomington: Indiana University Press, 2007.
- Tribalat, Michèle. De l'Immigration à l'Assimilation: Enquête sur les Populations d'Origine Etrangère en France. Paris: La Découverte, 1996.
- Thuan, Yi-Fu. Space and Place : The Perspective of Experience Minneapolis : University of Minnesota Press, 1977.
- . Topophilia: A study of environment Perception, Attitudes and Values. Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1974.
- Valdman, Albert. « La Langue des Faubourgs et des Banlieues: de l'Argot au Français Populaire.» in The French Review 73.6 (2000) : 1179-1192.
- Valentine, Gill. The Geography of Women's Fear. Area. 1989.
- Viart, Dominique, and Vercier Bruno. La littérature française au présent : héritage, modernité, mutations. Paris : Bordas, 2005.
- . Le Roman Français au XXe siècle. Paris : Hachette, 1999.
- Werlock, Abby. H.P, « A profusion of women's voices: mothers and daughter redefining the myths» in Mother Puzzles. Pearlman Mickey (Ed). Grennwood Press, 1989.
- Wieviorka, Michel. Une Société Fragmentée: Le Multiculturalisme en Débat. Paris: La Découverte, 1997.
- Woodhull, Winifred. Transfigurations of the Maghreb: Feminism, Decolonization and Literatures. Minneapolis and London: University of Minnesota Press, 1993.

Wright, Michelle M. Becoming Black: Creating Identity in the African Diaspora. Durham: Duke University Press, 2

VITA

Mame Fatou Niang was born and raised in Dakar, Senegal. She earned degrees in Urban Planning and in English Civilization and Culture in Lyon (France), before embarking in her PhD adventures in Louisiana. Her dissertation is entitled « *Cités, Famille et Langage : Les Lieux de l'Identité dans le Roman Féminin de Banlieue en France* » and was successfully defended on April 20th, 2012.

Mame's areas of research are: Contemporary France, Francophone female writers, Sub-Saharan Africa, Maghrebi and Beur texts, Caribbean Literature, Postcolonial and Transnational Studies, Media, Gender studies and Urban planning.